

Le Samedi^{10¢}

LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS



JUNE COLLOYER

DÉPLOYANT LES
VASTES RICHESSES DU CANADA



Produits Fabriqués *au moyen* de l'Energie de Shawinigan

Le pouvoir hydro-électrique, fourni par La Shawinigan Water and Power Company, joue un rôle des plus importants dans la production d'une grande variété de marchandises fabriquées dans la Province de Québec. Ainsi les produits suivants n'en forment-ils qu'une partie:

Instruments Aratoires	Explosifs
Aluminium	Farine et Autres Produits Alimentaires
Soie Artificielle	Meubles et Instruments de Musique
Produits d'Amiante	Produits de Verre
Chaussures et Vêtements	Produits de Fer et d'Acier
Pain, Biscuits et Sucrieries	Bières et Boissons Distillées
Carbure de Calcium, Gaz Acétylène et de nombreux autres produits chimiques	Peintures et Vernis
Carborundum, Aloxite et Silicium de Fer	Papiers de Toutes Sortes
Ciment, Brique, Tuile et Poterie	Roulant de Chemin de Fer
Produits de Poisson Salé	Marchandises en Caoutchouc
Appareils et Fournitures Electriques	Bateaux et Chaloupes
	Matières Textiles et Tapis
	Produits de Tabac

De plus, la Compagnie fournit l'énergie pour les mines, pour l'opération des chars ur-

bains, pour l'éclairage des villes et des maisons, pour les machines agricoles de tous genres, pour le refroidissement, pour le chauffage, pour le fonctionnement d'ascenseurs, pour les appareils de réception de radio, pour produire la vapeur, pour la cuisine, le lavage, le repassage, le nettoyage, et pour de nombreuses autres tâches domestiques dont l'énumération est sans fin.

Trois cent soixante et huit villes et municipalités dans la Province de Québec prennent de La Shawinigan Water and Power Company le pouvoir hydro-électrique pour l'usage industriel et domestique.

* * * * *

SAVEZ-VOUS que La Shawinigan Water and Power Company transmet l'énergie de la côte nord du St. Laurent, à Trois Rivières, à la côte sud, au moyen d'un câble suspendu, mesurant 4800 pieds entre les tours qui le supportent, et qui elles-mêmes s'élèvent à une hauteur de 375 pieds pour permettre aux navires de passer au dessous de la ligne de transmission?

The SHAWINIGAN
WATER AND POWER
COMPANY

Volume XLII
No 22

Tél.: LANcaster 5819 - 6002

Montréal,
25 octobre 1930

ABONNEMENT
Canada

Un an - - - \$3.50
Six mois - - - 2.00
Trois mois - - - 1.00
Etats-Unis et Europe
Un an - - - \$5.00
Six mois - - - 2.50
Trois mois - - - 1.25

HEURES DE BUREAU
9 h. a. m. à 5 h. p. m.
Le samedi, 9 h. à midi

Le Samedi

(Fondé en 1889)

Le magazine national des canadiens

POIRIER, BESSETTE & CIE, propriétaires
975, rue de Bullion
MONTREAL - - - CANADA

Entered at the Post Office of S. Albans, Vt.,
as second class matter under Act
of March 1879

AVIS AUX ABONNES

Les abonnés changeant
de localité sont priés
de nous donner un avis
de huit jours, l'empa-
quetage de nos sacs de
malle commençant cinq
jours avant de les livrer.

Tarif d'annonces journal
sur demande.

Carnet Editorial

Les étonnements d'un grand voyageur

LS'APPELLE Marsu-Pial et cela, m'a-t-il affirmé, parce qu'il est originaire de la planète Mars qu'il habite ordinairement et que là-bas, tous les habitants sont naturellement des Marsupiaux. Libre à vous de le croire ou non.

Marsu-Pial est un grand voyageur; par le moyen d'appareils très perfectionnés mais dont j'ignore absolument le mécanisme, ce qui me dispense de vous les décrire, il vient de temps à autre faire un petit tour de promenade sur la planète qui nous sert à nous-mêmes de repose-pieds, en admettant qu'on puisse réellement se reposer quelquefois et quelque part, du moins tant qu'on est dessus.

J'ai eu l'honneur de faire la connaissance de Marsu-Pial, chose assez difficile, car il ne vient sur terre qu'à intervalles éloignés et jamais pour bien longtemps chaque fois; il prétend que le séjour en est plus à fuir qu'à rechercher, car on ne sait jamais, dit-il, si l'on ne va pas arriver au beau milieu d'une guerre, d'une épidémie ou d'un programme de radio. D'autre part, il est d'une longévité remarquable; il traite Mathusalem de petit bébé et les vieilles coquettes de personnes simplement un peu mûres, car lui-même a déjà encaissé de son fournisseur le Temps un nombre de siècles si respectable qu'il en est arrivé à ne plus rien respecter du tout.

Ce vieux multi-centenaire de Marsu-Pial a donc son franc-parler et je vous prie de croire qu'il ne s'en prive pas à l'occasion.

Je vous ai dit qu'il ne fait que rarement un voyage inter-planétaire avec la terre comme objectif; il n'assiste donc pas d'une manière continue à la transformation parfois si rapide des êtres et des choses et, à chaque fois il est plongé dans un étonnement qui tient de l'ébahissement. C'est ainsi que sa précédente visite à notre boule datait d'à peu près quatre-vingt ans, c'est-à-dire de l'époque étoffée des crinolines pour les dames, des chapeaux-tromblons pour les messieurs et d'un régime qui semblait durablement liquide pour nos voisins des Etats.

Vous pouvez alors imaginer la tête qu'il a fait en apercevant une coquette Montréalaise en robe extra-courte avec un petit coquetier en guise de chapeau et deux étuis à aiguilles en place de souliers. Je dois dire qu'elle était d'ailleurs fort gentille avec son coquin de petit nez qui avait l'air de se ficher du monde et ses grands yeux veloutés qui devaient dénoter une âme bien amoureuse s'ils en étaient réellement le miroir.

Mon vieux paillard de Marsu-Pial n'en revenait pas; il était visiblement fasciné par la ligne élégante des jolies pattes fines dont la vue s'offrait généreusement à lui. Il en restait tout baba, comme un homme qui vient de tomber de la lune au lieu d'arriver de la planète Mars.

Il regardait encore la belle fille quand il ne vit une autre venir à droite, une troisième arriver à gauche et dix autres encore surgir de tous côtés. Du coup son étonnement fut tel qu'il faillit en tomber assis sur le trottoir.

— Est-ce qu'elles sont toutes comme ça? me demanda-t-il avec un air où il y avait de l'effarement.

— Mais bien entendu, lui répondis-je; il y en a même de plus jolies encore; cela tient à la salubrité exceptionnelle du climat et puis...

— Ce n'est pas ça que je veux dire, je vous demande si elles se promènent toutes en simples vêtements de dessous comme celles-ci? Je suppose que nous avons eu l'indiscrétion de pénétrer dans une propriété privée d'où l'on va nous faire déguerpir vivement...

— Mais non, vieux fou! les charmantes terriennes que vous voyez sont en costume de ville; elles sont même très habillées et je ferais volontiers le pari que certaines d'entre elles ont jusqu'à sept ou huit onces de vêtements sur le corps; y compris, bien entendu, le poids des chaussures, de la montre et de la sacoche.

— Mille millions de planètes! s'écria Marsu-Pial enthousiasmé, mais alors la Terre a bien changé depuis mon dernier voyage! elle est devenue un lieu de délices et si j'en juge par la simplification des costumes, elle redeviendra le Paradis Terrestre pour peu que cela continue!...

Le compliment était gentil mais je me contentai d'approuver d'un léger signe de tête; ces gens de Mars on ne sait jamais s'il faut les prendre au sérieux depuis qu'ils ont prétendu nous faire voir sur leur boule des canaux où il n'y a probablement ni cannes ni eaux. Mon Marsu-Pial, toutefois, n'en démordait pas:

— Je vous dis, clamait-il, que c'est le Paradis Terrestre qui s'en vient! Tenez, oh! fit-il véritablement médusé, les hommes aussi portent la jupe courte et montrent leurs genoux!...

Et il me désigna du doigt un "highlander" qui traversait la rue.

— C'est un militaire, lui dis-je.

— Mili... quoi? Oui, j'y suis, c'est ce que nous appellerions un mili-mars si nous en étions encore au temps des canonnades et des étripements. Je vois que vous n'êtes pas encore assagis tout à fait et que vous vous battez encore quelquefois?

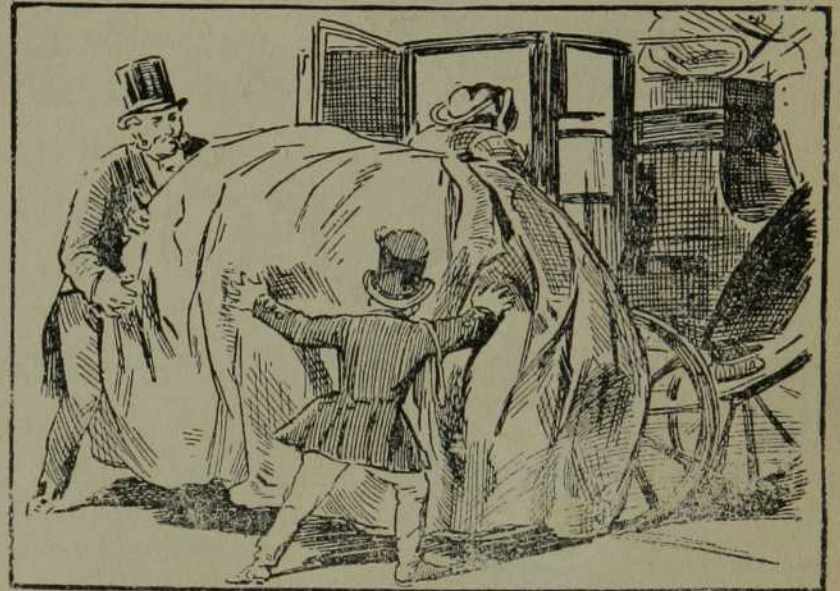
— De temps à autre on fait une dernière guerre tout simplement.

— Ah... voilà qui me désenchante quelque peu; je vois que vous n'êtes pas aussi sages que je le croyais; vous êtes même d'insupportables orgueilleux qui croyez peut-être imiter ainsi l'Etre Suprême!

— Comment cela? fis-je, pas mal interloqué.

— Eh oui! Dieu a fait tout de rien et vous, vous faites beaucoup de guerres.

Satisfait de son calembour, mon Marsu-Pial sifflotta un petit air martien ou martial et, malgré le poids des siècles qui aurait dû l'assagir lui-même il se mit à regarder avec une attention sympathiquement analysante les jolies terriennes qui défilaient sous ses yeux.



AVEC LA CRINOLINE IL FALLAIT AU MOINS DEUX HOMMES POUR AIDER UNE FEMME A MONTER EN VOITURE...

— Quelle belle et bonne chose que la suppression de la crinoline! me confia-t-il; la dernière fois que je suis venu il fallait au moins deux hommes pour aider une femme à monter en voiture; aujourd'hui on en habillerait cent avec la robe d'une seule de jadis. Oh, les jolies pattes!...

Tout à coup, mon transfuge de la planète voisine fronça les sourcils et parut fort intrigué.

— Mais ce sont des acrobates, vos contemporaines! s'écria-t-il; elles ont presque toutes, en place de chaussures, des petites choses très drôles, munies d'un support pointu sur lequel il doit être fort difficile de se tenir en équilibre. A moins, reprit-il, que vous les hommes, en barbares que vous êtes encore, les obligiez à marcher avec cela pour les torturer...

— Mais non, mon vieux; ces jolies filles portent des chaussures à la mode, voilà tout!

— Oh!... fit-il scandalisé; quand on a de si belles pattes il devrait être défendu de les déformer; auparavant les femmes les cachaient, maintenant elles les abiment sans compter qu'elles doivent se démolir l'équilibre de tout le corps avec ces folles affaires-là. Ma foi! les crinolines étaient encore moins bêtes! Tenez, j'en ai assez vu et je retourne dans ma planète où les femmes marchent avec leurs pieds et non sur des tuyaux de porte-plume!

Et Marsu-Pial fila dans l'espace où il disparut. Il aurait bien dû rester un peu plus longtemps et faire aux jolies terriennes une conférence profitable au sujet de la manière inadmissible dont elles ruinent des avantages dont elles paraissent pourtant si fières: la beauté de leur silhouette et leur santé par-dessus le marché.

FERNAND DE VERNEUIL



ET QUAND, DANS UN GRAND MAGASIN...

UN BON MENAGE

par Paul Lacour

POUR le dixième anniversaire de leur mariage, Coquinot avait voulu faire, avec son épouse, une fête dont ils se souviendraient tous deux.

Le déjeuner avait été copieux et surtout parfaitement arrosé de "dix degrés", de "mousseux" et de quelques produits synthétiques présentés sous le nom de "liqueurs de fantaisie" et propres à porter à l'attendrissement, à la rêverie mélancolique, à la confiance.

Coquinot et sa femme s'éloignèrent de leurs invités, désireux d'avoir un petit moment de tête à tête pour remuer des souvenirs et se remémorer les plus inoubliables circonstances de leur union.

Des larmes leur vinrent aux yeux en présence d'un massif de lilas fleuris qui existait déjà dix ans auparavant.

— Ces fleurs exquises ne te disent rien? demanda Coquinot à Philomène.

— Non.

— C'est là que, pour la première fois, tu m'as traité d'idiot.

— Ah! oui, à présent je me souviens, c'était le soir même de notre union.

— Et cette source limpide, est-ce qu'elle ne te rappelle rien?

Philomène chercha vainement dans ses souvenirs.

— Avant le dîner, nous sommes venus nous asseoir sur ses bords, et au

sujet de quelques plaisanteries que je m'étais permises dans l'après-midi, tu m'as fait une scène à tout casser, en présence des invités rassemblés.

— Ah! oui, c'est vrai, c'était tor-dant; je me demande encore où je suis allé chercher toutes les injures dont je t'ai gratifié.

— Te souviens-tu, reprit Coquinot, du jour de Pâques, où, en pleine rue, par un beau soleil, pendant que les cloches sonnaient, et que les oiseaux s'égo-sillaient dans les arbres, tu m'as donné ton premier soufflet?

— Même que j'en ai eu mal à la main pendant au moins huit jours, je ne savais pas encore bien les donner à cette époque.

— Et le jour où, par une pluie bat-tante, tu t'es roulée avec frénésie dans la rue et tu t'es mise à hurler que c'était moi qui t'avais maltraitée?

— On a bien ri. Les gendarmes voulaient t'emmenner et les passants te jetaient des pierres.

— C'était le bon temps, nous étions jeunes.

— Ce n'est pas pour dire, mais nous nous sommes bien chamaillés pendant nos dix ans de ménage, nous n'avons rien à nous reprocher.

Les souvenirs d'une vie commune déjà longue affluaient, les grisaient.

— Te rappelles-tu, reprit Coquinot, notre voyage en Suisse, quand tu t'es jetée dans le lac et que tu as soutenu à tes sauveteurs que c'était moi qui t'avais précipitée dans l'onde froide?

— Ah! ce fut un beau voyage!

— Et quand, à Paris, dans un grand magasin, tu me fis arrêter par un inspecteur en lui déclarant que "j'étais un maniaque, un fou, qui te tutoyait et qui t'avait pris ton sac à main".

— C'était assez original.

— Comme je me débattais, des agents sont intervenus, m'ont passé à tabac, emmené au poste, où ils ont appris avec stupeur que tu étais ma femme.

— C'était le premier avril.

— Ah! je ne l'avais pas remarqué.

— C'était une farce.

Coquinot poussa un soupir et continua:

— Nous avons fait un ménage plu-tôt agité... Te souviens-tu du jour de ta fête où je t'avais offert un collier de perles (imitation) et où, en attendant nos invités, je faisais ma barbe dans ma chambre, quand je t'entendis crier "au

feu!" Une âcre fumée me prit aussitôt à la gorge je vis des flammes lécher les cloisons; je me précipitai vers la porte... Tu l'avais fermée en laissant la clef en dehors.

— C'était une plaisanterie; je m'ennuyais ce jour-là, j'ai voulu me distraire.

— Je dus me jeter par la fenêtre; je tombai sur le sol, brisé, rompu, assommé, avec le feu à mes vêtements. Tu criais aux pompiers: "Eteignez-le".

— Et dix jets de pompe à la fois te donnèrent la douche, c'était roulant. On a bien rigolé ce jour-là.

— Et le jour où tu m'as préparé une omelette à la cigüe? Si je ne m'étais pas méfié, j'en serais claqué.

— Ah! Je t'en ai donné des émotions! Notre vie a été palpitante et pas banale. On ne s'est jamais ennuyé nous deux. Avoue que tu as eu de la chance de me rencontrer.

— De la chance?

— Dame, bien sûr. Tu as eu de la veine que j'eusse des principes, que je fusse une petite femme convenable ayant de l'éducation, routinière, pot au feu et disons-le "vieux jeu", car j'aurais pu être une de ces petites personnes modernes, comme il y en a tant et qui, à la première discussion avec leur mari, tirent un revolver et l'abattent définitivement.

LA BAGUE CISELÉE

par HENRY PICARD

VOUS partez, Monsieur? dit d'une voix nuancée d'un respectueux reproche, Jean à son maître, Pierre Bruzon.

— Il le faut, vois-tu, mon bon Jean. Je n'ai pas renoncé à découvrir le meurtrier de mon père. Depuis dix ans, l'affaire est classée et cet événement, simple fait divers oublié de tous, occupe constamment ma pensée.

"Malgré les démarches de l'ambassade de France auprès du gouvernement des Etats-Unis et l'activité des polices américaines et française, on n'est pas parvenu à arrêter ni même identifier l'assassin. Le rapport, très laconique, de la police américaine, parlait d'une rixe dans le quartier de Jackson-Street, à San Francisco.

"Mon père n'était pas homme à se commettre avec quelque matelot aviné; je suis persuadé qu'il a été attiré dans le quartier chinois sous un fallacieux prétexte et traîtreusement assassiné.

— Mon Dieu! fit le domestique.

— J'en ai la conviction, mon bon Jean, mais... assez parlé, le Paris est arrivé tantôt et je veux continuer mon enquête.

Tout en conversant, le jeune homme achevait sa toilette, je devrais dire son déguisement, car il revêtait un costume de pêcheur du plus répugnant aspect, dans un cabinet de toilette du dernier modernisme.

Ainsi accoutré, il eût été très difficile d'assigner un caractère déterminé à la physionomie de Pierre Bruzon. Certains plis de son front révélaient l'homme méditatif et, pourtant, la fermeté des contours de sa bouche, son port de tête hardi décelaient l'homme d'action.

— Prenez garde, monsieur Pierre, dit encore le vieux domestique en ouvrant la grille de la magnifique propriété dont le parc s'étendait au bord de la mer, derrière des rochers abrupts, sur une distance de près de trois kilomètres.

Le jeune homme haussa les épaules et s'éloigna dans la nuit.

* * *

Une demi-heure après, Pierre Bruzon s'enfonçait dans un dédale de rues obscures, étroites et tortueuses, qui s'enchevêtraient du débarcadère aux basins de radoub.

Ce quartier était le rendez-vous des matelots des deux continents qui s'y réunissaient dans des cabarets, sortes de tavernes hantées habituellement par des individus dont le casier judiciaire était souvent lourdement chargé.

Pierre Bruzon circulait sans hésitation entre les maisons noires éclairées

parfois, comme à regret, par les lueurs blafardes et vacillantes des réverbères.

Par endroits, des fenêtres garnies de rideaux jetaient des reflets rouges sur les pavés fangeux.

Le jeune homme s'arrêta devant un cabaret de bas étage d'où partaient des exclamations et des rires. Il écouta

Dans le fond de la salle, deux hommes à figure sinistre, par-dessus leur consommation, parlaient à voix basse d'un air inquiet.

Le regard du faux matelot les effleura sans s'arrêter.

Lentement, méthodiquement, il passait en revue tous ces visages hâlés ou

Instantanément, les gobelets furent remplis.

— Eh bien! bois, bois donc, "bleusaille"!

A cet instant, la porte s'ouvrit sous la poussée d'un inconnu qui s'avança vers le comptoir. Prompt comme l'éclair, la "bleusaille" écarta rudement son compagnon et s'élança dans la ruelle, poursuivi aussitôt par le nouvel arrivant.



"QUE SE PASSE-T-IL, GEORGES?"

quelques secondes et poussa la porte du repaire.

Dans une vaste salle basse, mal éclairée, une vingtaine de matelots, d'individus en veston et de femmes, debout près du comptoir ou attablés, jouaient aux cartes et buvaient.

L'entrée du jeune homme passa inaperçue, sauf du patron de l'établissement, sorte de brute de haute taille et de constitution athlétique, qui le dévisagea, cligna imperceptiblement l'oeil gauche et, sans un mot, plaça devant le jeune homme un verre qu'il remplit vivement d'un liquide verdâtre.

blafards; son regard aigu semblait inventorier les cerveaux, pendant que, l'oreille tendue, il guettait les moindres propos susceptibles de retenir son attention.

Près de lui, accoué au comptoir, un marin se faisait remarquer par son exubérance due aux nombreux verres d'alcool qu'il partageait avec un pâle voyou qui profitait de la prodigalité du matelot en bordée.

— Patron, remettez-nous ça! commanda bruyamment le marin, en jetant sur le comptoir quelques pièces de monnaie.

— J'l'avais bien dit qu'c'était un "bleu"! S'il n'échappe pas au "mouchard", son compte est bon... C'est novice, ça ne sait pas; l'autre n'aurait jamais osé l'arrêter ici, assura le marin en s'adressant à Pierre Bruzon qui écoutait son soliloque.

— Sûr, approuva le jeune homme.

Après avoir vidé son verre, le matelot prit celui de son compagnon en fuite. Ce geste attira le regard de Pierre Bruzon. A l'annulaire droit du marin, une bague ciselée brillait. Le jeune homme tressaillit.

(Suite à la page 33)



Les Dernières Volontés

par MARGUERITE COMERT

TOUTE la soirée on avait conté des histoires de fantômes, et la verve tarissait, quand la marquise d'Argelin, personne d'âge et de poids, se tourna avec une vive exaltation vers le docteur Laubray, le seul de ses hôtes qui n'eût pris la parole que pour poser çà et là des questions ambiguës dont la sournoise impartialité ne masquait pas le scepticisme.

— Enfin, mon cher docteur, vous ne contestez pas, j'espère, qu'il y a là une série de faits inexplicables, de coïncidences troublantes...

— Certes, madame, les faits inexplicables ne manquent pas dans l'état actuel de la science. Quant aux coïncidences troublantes, je sais qu'elles peuvent avoir des conséquences tragiques. Pour ma part, j'ai assisté en témoin impuissant à un drame...

Un chœur de voix suppliantes s'éleva :

— Oh! docteur, racontez... racontez...

— Cela se passa à Nice, au mois de décembre 1918. J'y séjournais soignant en congé de convalescence. En réalité, je n'ai jamais autant travaillé de ma vie. La plupart des médecins se trouvaient au front ou dans les ambulances, et c'était le moment le plus noir de la mondiale épidémie de grippe.

Un matin, je dormais encore, quand ma domestique, une Italienne, à la fois

dévouée et rétive, vint m'éveiller pour me présenter une carte de visite.

— Cette dame attend monsieur le docteur.

— Lady Mac Fraser, connais pas. Vous ne lui avez pas dit que ma consultation ne commençait qu'à deux heures?

— Je lui ai dit. Mais ça lui est égal. Elle veut seulement attendre que monsieur le docteur soit levé.

— Pourquoi l'avez-vous laissée entrer?

— C'est qu'elle a l'air tellement folle. Elle me faisait peur sur la porte. J'ai préféré l'enfermer dedans le salon.

Je retins dans mon gosier les gros mots qui n'arrangent rien. Je me vêtis tant bien que mal, et j'allai ouvrir mon cabinet à la dame enfermée au salon.

Elle y pénétra d'un élan de bête qui se sauve...

Je n'ai jamais vu une femme aussi belle... aussi pâle... aussi terrifiée... Ses cheveux roux jetaient des lueurs d'in-

centie sous son voile de crêpe, et ses yeux, où le vert et le gris se mêlaient en couleur d'abîme, donnaient un attrait de vertige à son fin visage marmoréen pur, jusque dans la crispation de l'angoisse.

— Docteur, je m'excuse de vous déranger à cette heure. Mais c'est pour mon enfant. Il faut que vous veniez le voir tout de suite.

— Le croup?

Haletante, elle fit signe que non...

— Vous allez venir, n'est-ce pas? Je vous assure qu'il n'y a pas un instant à perdre...

— Mais enfin, madame...

— Je vais vous mettre au courant, docteur. Il n'est pas encore bien malade. Il n'a presque pas de fièvre... il tousse à peine. Seulement cette nuit... figurez-vous que son père... Mais non... Vous ne comprendrez rien si je ne commence par le commencement. Il y a un an, j'ai perdu mon mari. Il s'est éteint rongé par la tuberculose...

— Et vous redoutez naturellement...

— Non, vous n'y êtes pas. Il s'agit d'autre chose. Mon mari, en se voyant mourir, m'avait fait promettre d'aller l'enterrer dans son pays, en Ecosse... et d'y élever notre enfant. Je me suis conformée en partie à son désir, qui était un ordre, comme toujours. J'ai

(Suite à la page 41)



LA VIE NE VAUT VRAIMENT PAS
LA PEINE D'ÊTRE VÉCUE.

NANETTE était une petite jeune fille comme il y en a tant. Ni plus ni moins mauvaise qu'une autre, indépendante, seulement, avec une foi immense dans l'infailibilité de ses opinions et la supériorité de son jugement. Partant, avec une conscience un peu aigrie de l'injustice qu'avait commis le sort en la plaçant sous l'autorité de parents retardataires et injustes.

Parce que autour d'elle, on n'admirait pas aveuglément toutes les fantaisies de son caractère entier, parce qu'on se permettait de la contredire, de la réprimander, parfois, Nadette se croyait en butte aux pires tracasseries et se jugeait méconnue! Ni plus, ni moins.

— Ils ne savent pas me comprendre, pensait-elle avec mépris de ses parents, calmes bourgeois au bon sens solide, que certaines excentricités affolaient. D'ailleurs, ils ne m'aiment pas! décréta-t-elle avec rage, lorsque l'autorité paternelle l'avait contrecarrée dans un projet un peu trop fantaisiste "surprise-partie, tennis cocktail", comme en engendrent les jeunes imaginations modernes.

— Ils ne m'aiment pas! s'entêtait-elle à répéter. Les parents de Jacqueline l'aiment, eux... Ils la laissent faire tout ce qu'elle veut. Moi, mes parents ne m'aiment pas!

Peu à peu, l'idée démoralisante faisait son chemin. Elle se la répéta si souvent qu'elle finit par y croire. Et, lorsqu'elle s'en fut bien convaincue, elle se découvrit profondément malheureuse.

Il est assez surprenant qu'une enfant qui ne pouvait supporter sans révolte l'autorité pourtant bien douce de ses parents éprouvât une telle peine à se voir privée de leur affection, mais la jeunesse a de ces incohérences...

Toujours est-il que ce fut le point de départ d'une espèce de découragement moral, d'une neurasthénie qu'elle baptisait "spleen" par snobisme et qui, peu à peu, la rongea.

Une légère déception matrimoniale plutôt qu'un chagrin d'amour l'acheva. Elle avait fondé des espoirs sur un projet d'union riche qui avorta. En s'écroulant, ce projet la laissa désorientée, sans courage, seule.

Oui, seule, puisque, volontairement, elle s'écartait de ses parents.

Ce fut alors qu'elle pensa, un jour:

— La vie ne vaut vraiment pas la peine d'être vécue! avec une résigna-



La Découverte

par LEO DARTEY

tion qui eût prêté à rire à n'importe quel témoin.

Par malheur, elle était seule, et le ridicule de son découragement ne lui apparut pas. Et l'idée du suicide germa, s'impacienta...

Mon Dieu, il n'en faut pas plus pour la faire pousser dans tant de cervelles folles... certaines y résistent. Nadette, elle, n'avait aucun point d'appui: elle sombrera.

Un soir, après avoir prétexté une migraine, elle s'enferma dans sa chambre, parsema son lit de fleurs, ouvrit le robinet du gaz, et, allongée, attendit...

Elle attendait, mais, surprise, elle n'entendait pas le petit sifflement homicide. Alors, elle comprit. Le compteur avait été fermé, en bas, dans la cuisine.

— Il faut pourtant mourir, murmura-t-elle, dépitée. Puisque personne au monde ne m'aime...

Pleine d'un courage criminel, elle décida de descendre ouvrir le compteur; mais dès les premières marches de l'escalier, elle eut un serrement de coeur, en reconnaissant la voix de ses parents. Ils s'étaient attardés à causer dans la salle à manger.

— Quand ils sauront, demain..., songea-t-elle, soudain, angoissée.

Mais, secouant son émotion:

— Bah! Puisqu'ils ne m'aiment pas... Heureusement, leur porte est fermée, je peux, en me glissant, aller dans la cuisine par le couloir...

Mais quand elle frôla la porte derrière laquelle on parlait, elle ressentit à nouveau ce bizarre pincement au coeur...

— Quand ils sauront...

Et elle ne put résister à la tentation de coller son oreille contre la serrure.

— Viens donc te coucher, Jeanne, tu tombes de fatigue.

— Non, je voudrais finir ce petit chausson pour livrer la douzaine demain...

Interdite, Nadette écouta mieux: sa mère, qui n'avait jamais travaillé, sa mère, qui menait une correcte et paisible vie de petite bourgeoise, livrer... livrer quoi?

— Ma pauvre vieille, tu t'en donnes un mal pour cette petite mâine! Sans compter que je ne sais pas comment tu fais pour que personne ne se soit jamais aperçu de rien... Nadette t'en saura-t-elle gré, un jour?...

(Suite à la page 41)

CATHERINE, SERVANTE

par Henry de Forges

JE me souviens que lorsque mon oncle Bourgueil, le célèbre mathématicien, appelait Catherine, sa servante, ce n'était qu'avec une solennité qui tenait presque du respect bien que la brave femme fût à peu près de son âge.

De son petit pas de bonne vieille, elle arrivait en trotinant, devant la pensée de mon oncle, lui apportant ce qu'il désirait.

— Catherine, s'écriait-il chaque fois, en levant les bras au plafond, vous devez être sorcière!...

Elle ne répondait pas, et sans bruit, retrottinait vers sa cuisine.

Jamais mon oncle n'aurait pu trouver de servante plus dévouée. Elle connaissait ses moindres manies, combien nombreuses, et le dorlotait. Lorsque, la tête fatiguée par trop de calculs, il lui arrivait de tomber malade, Catherine s'installait à son chevet avec une armée de fioles mystérieuses.

Pour rien au monde, il n'eût consenti à se séparer d'elle. Il y avait d'ailleurs trente et un ans qu'elle était dans la famille. Elle avait servi du temps de la mère de Bourgueil.

— Hé! Hé! disait mon oncle en offrant une prise à sa servante, vous étiez un beau brin de fille à cette époque! Tous les garçons vous relouaient et moi-même, s'il m'en souvient, je vous ai embrassée une fois en cachette.

Elle hochait la tête d'un air bougon, tandis que nous, les petits neveux, nous riions aux larmes à la pensée que l'oncle Bourgueil avait embrassé Catherine dans son jeune temps.

Dans la famille, nous adorions tous cette brave fille, reconnaissants de lui voir faire ainsi depuis des années, la vie douce au vieux savant.

Il fallait entendre le ton, sans réplique, dont elle répondait aux importuns:

— Monsieur travaille!...

Un jour, mon oncle voulut lui faire obtenir, pour ses longs services, une récompense à l'Académie. Il en parla à ses collègues de l'Institut.

Mais pour la première fois, nous vîmes Catherine en colère, le bonnet sur les yeux, les mains tremblantes.

— Voyons! Calmez-vous, disait mon oncle. On ne refuse pas ce qu'on a si bien gagné. Il n'y a pas d'affront à recevoir une récompense.

Elle pleurait, la tête dans son tablier.

— Ah! ce n'est pas madame qui aurait eu pareille idée!...

Madame!

Elle aussi avait été choyée par Catherine, cette bonne tante Bourgueil dont je revois encore la pittoresque silhouette de petite vieille avec une figure toute rose encadrée de tirebouchon gris. Il n'y avait pas une fatigue, pas un souci que la servante ne cherchait à lui épargner. Pendant trois ans, d'une longue maladie, Catherine ne la quitta ni jour ni nuit, et c'est dans ses bras que ma tante, un soir, s'endormit pour ne plus se réveiller, le sourire aux lèvres, satisfaite de vingt ans de vrai bonheur avec le meilleur des maris.

Aussi l'oncle Bourgueil avait-il pour sa servante une véritable vénération.

Un soir à son tour, il expira entre deux calculs de logarithmes, malgré les savantes tisanes de Catherine...

Celle-là veilla à tout, s'occupa de tout, mais quand nous revînmes du ci-

sur ses genoux en prétendant que je ressemblais à mon oncle quand il était jeune.

Or, une dizaine d'années plus tard, un jour que le hasard d'une excursion

— Venez donc chez moi! fit-elle. Venez. J'ai tant de plaisir à vous voir!

Il était bien humble le "chez moi" de l'ancienne servante. Un lit de pay-sanne, une table, deux chaises de pail-



"HE! HE! VOUS ETIEZ UN BEAU BRIN DE FILLE!"

metière à notre grand étonnement, elle n'était plus là!

Dans sa chambre on trouva empilée en ordre, une somme respectable de billets de banque. C'étaient tous ses gains depuis son entrée dans la maison. De tous côtés nous cherchâmes Catherine. Ce fut en vain.

Ma mémoire d'enfant avait gardé le souvenir de cette singulière servante. Bien souvent elle m'avait fait sauter

à bicyclette m'avait amené dans un petit village du Berry, qu'elle ne fut pas ma surprise, au détour d'un chemin, de rencontrer Catherine.

Elle avait bien vieilli et marchait courbée en deux.

Pourquoi était-elle venue vivre en cet endroit, elle qui avait amassé chez nous de quoi se reposer à la fin de sa vie?

le et sur la cheminée le portrait de mon oncle en polytechnicien.

— Catherine, avais-je dit, c'est mal d'être restée aussi loin de nous depuis dix ans. Nous vous croyions morte.

— Oui! fit-elle... N'ai-je pas fait mon temps.

— Mais ce départ! Cet argent rendu?

(Suite à la page 42)

"QUAND JE SERAI MARIÉE,
TU POURRAS..."



LES premiers feux d'une brillante aurore auraient paru moins doux, ce matin-là, à Laurent Loche, que le tendre incarnat du pot de géranium posé sur la fenêtre de Mme Dausseix. Nous dirons pourquoi. D'abord, il faut qu'on sache que ce simple pot n'était pas à portée de sa main mais à portée de fusil, par delà une cour et un jardin du centre de Paris. Sa propriétaire, Mathilde Dausseix, était veuve depuis trois ans. Ami du défunt et homme de coeur, Loche témoignait, depuis ce laps, à Madame Dausseix et à sa fille Lucette un dévouement discret. Sa compétence de chef du contentieux dans une compagnie de chemin de fer lui avait permis de liquider au mieux des intérêts de ses protégées la situation embrouillée laissée par feu Louis Dausseix. Fort des services rendus et de la sincérité de ses sentiments, Loche posa sa candidature à la main de Mathilde Dausseix. Elle ne fut pas agréée. Le religieux souvenir d'un mari bien-aimé, ainsi que le souci de ne point donner un beau-père à Lucette inclinaient Mme Dausseix, à prolonger sa viduité. Laurent Loche relut la *Jeune veuve*, de La Fontaine, et attendit. Il attendit, mais dans l'impatience et l'inquiétude inséparables de l'amour.

Mathilde et lui se rencontraient quelquefois. On causait amicalement sans que Mme Dausseix changeât ni d'attitude ni de langage.

— Je vois, lui dit-il un jour, dans le cadre de votre fenêtre, un pot de géranium, et, à côté, le haut de votre tête penchée sur l'ouvrage. Si vous étiez assise sur une chaise haute comme un escabeau, j'apercevrais sans doute votre visage tout entier. Faites cela pour moi.

— Vous êtes un grand enfant, fit-elle, cessez de vous occuper de moi et ne revenons pas sur ce sujet.

Cette réplique ne découragea Laurent qu'à demi. Il répondit :

— Je ne vous en parlerai plus en y pensant toujours, mais promettez-moi, si vos sentiments évoluent en ma faveur, de faire un geste qui sera à mes yeux significatif, c'est-à-dire de déplacer votre pot de géranium de gauche à droite, oh ! progressivement, à moins que...

— A moins que le soleil ne s'avise de modifier sa course, dit-elle malicieusement, car je donne à mes fleurs le plus d'air et de chaleur possible. Et c'est le côté gauche qui leur convient.

Ce soir-là, cependant, car c'était un soir où Mathilde venait de livrer un travail pressé, Loche sentait la jeune femme moins loin de lui en dépit de son intransigeance, et il réussit à l'entraîner sur le quai où la fraîcheur qui montait de la Seine rendait délicate leur promenade. Ils s'accoudèrent au parapet, n'échangeant que de rares paroles. L'entretien que Mme Dausseix avait eu le matin avec sa fille se prolongeait dans son esprit. Lucette pensait déjà au mariage et lui avait tenu ce propos inattendu :

— Quand je serai mariée, maman, tu pourras épouser M. Loche. C'est un brave homme.

— Quelle sottise !

— Pourquoi sottise ? Et même si le coeur t'en dit, avant, petite mère.

— C'est toi qui parles ainsi, mon enfant, toi qui aimais tant ton père ! Serais-tu, à ce point, ingrate et oublieuse ?

— Oh ! maman, ce sont là de bien grands mots, il me semble, et injustes.

par Paul Lacour

— Tais-toi, tu me fais de la peine.

Lucette connaissait trop le caractère autoritaire de sa mère pour insister immédiatement. Mais le coup avait porté.

"Ainsi, songeait Mathilde, ma fille accepte, souhaite peut-être d'avoir un beau-père ? Qui l'eût cru ? Décidément, on ne connaît pas ses enfants. La vérité passe par leur bouche, dit-on. Serait-il possible que Lucette eût raison ? Leur vie était bien vide. L'horizon de leur avenir sans clarté. Et pour elle, que serait-ce le jour où cette grande fillette serait mariée, au loin peut-être !

Cependant, Laurent Loche revenait doucement à la charge :

— Alors, vous ne voulez pas me promettre pour le géranium ? Non ?... Ah ! vous me désespérez !

— Allez donc, alors, la Seine est à nos pieds.

Oh ! je vous croyais plus de coeur. Ma sincérité ne mérite pas votre sèche raillerie. Est-ce vraiment un défi ?

— Peut-être... Non, je vous demande pardon, mais assez, quittons-nous... Ne me reconduisez pas, merci et adieu !

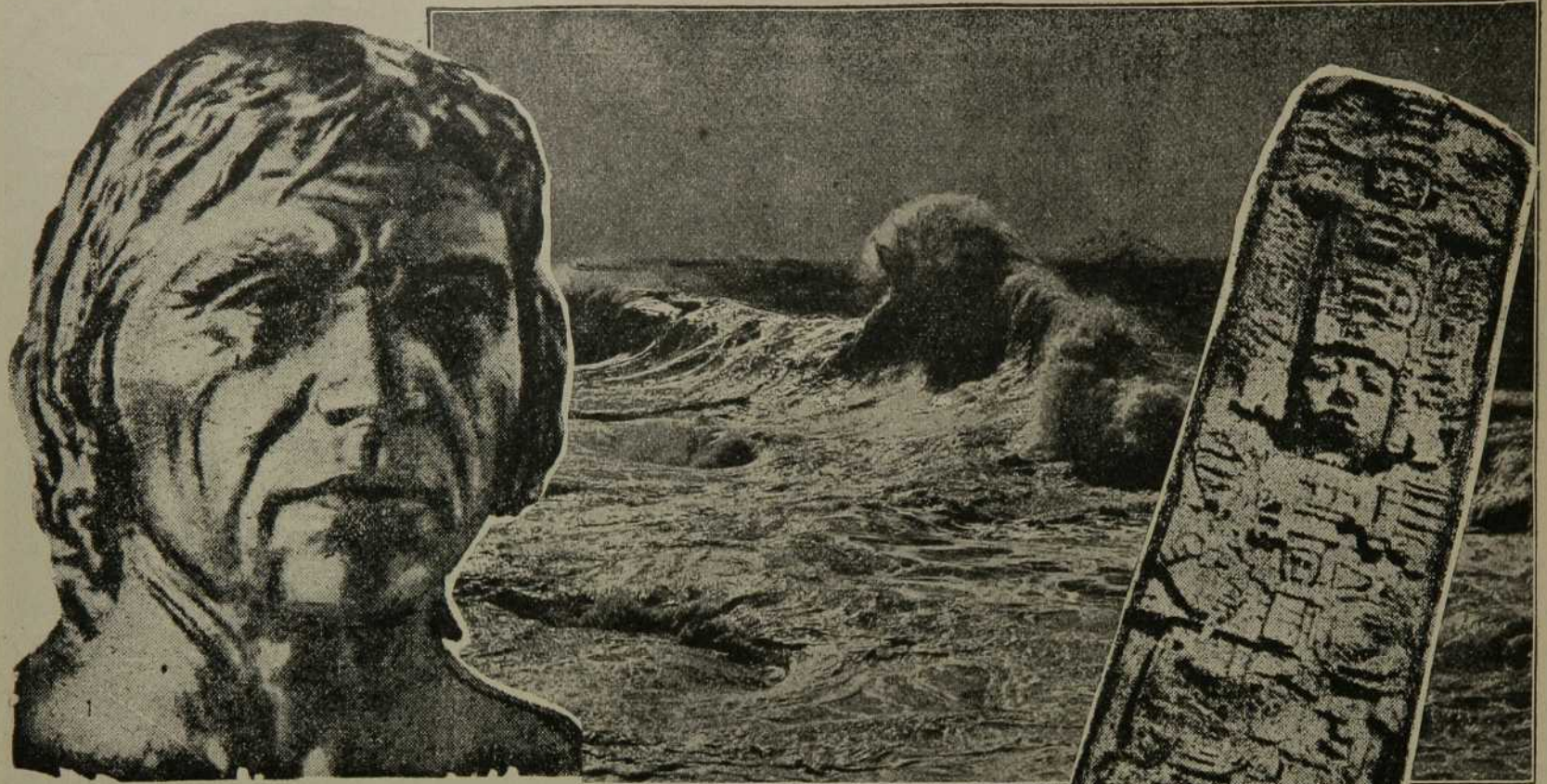
— Au revoir, méchante amie, impitoyable amie.

Le lendemain, une dépêche appelait Mme Dausseix auprès de son père malade. Il s'agissait d'une attaque dont il devait se remettre, cette fois encore, la dernière. Le médecin ne le lui cacha pas.

Aussi rentra-t-elle au bout de vingt-quatre heures très bouleversée et serra dans ses bras sa Lucette avec une effusion inaccoutumée. Celle-ci, pendant cette absence, avait fait du bel ouvrage, ayant, sans y prendre garde, transporté de gauche à droite le pot de géranium, et non pas à mi-chemin, mais complètement. A cette vue, Mme Dausseix sursauta, puis interpella sa fille.

— C'est toi qui as changé le... le géranium ?

(Suite à la page 39)



A gauche la reconstitution du visage d'un ancien Atlante d'il y a vingt-cinq mille ans par les savants européens et d'après des squelettes trouvés en France; on remarquera l'intelligence qui paraît sur ce visage. A droite, une carte montrant la forme et l'emplacement de l'ancienne Atlantide entre l'Europe et l'Amérique, en noir, où s'étend maintenant partout l'Océan Atlantique. Dans l'autre gravure, une sorte de tour comme on en retrouve dans certains endroits de l'Amérique du Sud et dont on attribue la construction aux Atlantes lors de leurs émigrations.

La mystérieuse Atlantide

Chronique documentaire par L. R.



L était autrefois un merveilleux continent, de forme irrégulière mais dont la plus grande longueur atteignait et dépassait peut-être l'étendue totale du Canada d'un océan à l'autre. Sur ce continent, des plaintes verdoyantes s'étendaient à perte de vue; de hautes montagnes dominaient des forêts giobyeuses, une végétation intense, luxuriante ornait les flancs de ces montagnes et des vallées et dans des villes populeuses vivaient des hommes actifs, intelligents et dont le degré de civilisation serait sans doute aujourd'hui pour nous un objet d'étonnement.

Depuis de longs siècles, depuis des milliers d'années, ces hommes avaient marché vers le progrès et tout leur permettait d'avoir confiance en l'avenir; pourtant, parmi les sages et les savants de cette heureuse contrée, quelques-uns manifestaient une inquiétude que d'autres, néanmoins, jugeaient folle et sans motifs.

A plusieurs reprises, de violentes secousses avaient ébranlé le sol millénaire principalement au voisinage de l'océan; des volcans éteints depuis longtemps s'étaient réveillés, jetant la terreur et semant la dévastation aux alentours, mais il ne s'agissait là que de phénomènes isolés; le sourd travail de la nature qui s'accomplissait dans les mystérieuses profondeurs du sol ne causait qu'un émoi passager et que calmait bien vite le sentiment bien ancré dans tous les esprits d'une sécurité garantie par l'immense étendue du continent.

Il se produisait toutefois des faits inexplicables: les eaux de l'océan semblaient parfois se soulever comme sous la poussée d'une force invisible et de furieux raz-de-marée, balayant les côtes, s'étaient avancés à de grandes distances à l'intérieur des terres dont l'altitude était faible; cela concordait généralement avec un renouveau d'activité des volcans mais comme tout rentrait ensuite dans l'ordre, le sentiment du danger fit place à la parfaite insou-

cience que l'on peut observer, encore aujourd'hui, chez ceux qui demeurent à proximité des volcans modernes.

Un soir, il y a dix mille années environ de cela, le soleil en se couchant à l'horizon avait une teinte rougeâtre qui impressionna fortement la population de tout le continent; on eût dit un globe de sang parmi de lourds nuages noirs qui l'enserraient lentement et qui surgissaient de tous côtés. Le soleil disparut; la nuit vint, opaque, elle couvrit toute l'île immense, aucune étoile n'apparaissait au ciel, un silence morne pesait sur les choses et sur les gens qu'étreignit brusquement une crainte indéfinissable comme s'ils avaient eu la présence du grand cataclysme...

Un éclair gigantesque déchira la noirceur puis un deuxième, puis dix, cent accompagnés de formidables grondements de tonnerre et d'un bout à l'autre des longues chaînes de montagnes, les volcans se réveillèrent... Il sembla qu'un combat gigantesque commençait entre la terre et le ciel, puis le

sol lui-même se mit de la partie. Il se mit à onduler, de sourds mugissements montèrent des profondeurs, s'accroissant à mesure que les secousses devenaient plus fortes, et le grand bouleversement commença dans toute son horreur.

Le sol se fendit de toutes parts en crevasses d'une longueur démesurée, engloutissant des villages, des villes, des forêts, des montagnes qui s'écrasaient, sapées brusquement par la base, une pluie diluvienne, d'une violence inouïe s'abattit en trombe sur ce chaos; alternativement le sol se souleva et s'affaissa dans des mouvements désordonnés comme la poitrine d'un géant à l'agonie et les eaux de l'océan affolées par ces convulsions qui semblaient vouloir tout briser, envahirent les terres mouvantes dans un terrible raz-de-marée comme l'oeil humain n'en n'a plus jamais vu depuis.

Des cris d'horreur s'élevaient de tous côtés, terrorisés, les gens s'enfuyaient

(Suite à la page 34)

FEUILLETON DU SAMEDI

LE SPECTRE DU PASSE

par YVONNE SCHULTZ

No 6 (Suite)

DEUXIEME PARTIE

LE CHATIMENT

I

A l'Hôtel Impérial, de St. Raphael, sur les bords de la Méditerranée.

Paul Fadin s'est épris de la belle Rolande de Pierrefau; mais la jeune fille lui préfère le comte de Lussan.

Fadin s'applique à démasquer Lussan qu'il croit être un imposteur.

Il comprit l'inanité de ses recherches. Le mariage se consumerait. Le billet était arrivé trop tard, il n'empêcherait pas l'infamie et, encore une fois, Firmin le relut, bien qu'il le sût par coeur :

« Mon cher comte, demandez donc à votre femme pourquoi elle porte une étoile bleue tatouée sur la tempe et ce qu'elle a fait de la valise écossaise.

« Dutoit. »

L'étoile bleue! la valise écossaise!

Firmin se rappelait ce jour, à Saint-Raphaël, quand la fillette de Mme Blanc avait, en jouant, découvert la tempe de Mlle de Pierrefau et s'était écriée : « Oh! pourquoi tu as une étoile? » La jeune fille avait détourné la tête pour répondre : « C'est ma nourrice... Une Hindoue » et lui, Firmin, avait été sur le point de dire : « J'avais entendu raconter que certains chefs d'espionnage marquaient ainsi leurs affidés ». Il se rappelait même qu'il s'était mordu les lèvres pour arrêter cette réflexion qu'il estimait alors injurieuse et fausse!

Fausse? C'était vrai sans doute. Rolande de Pierrefau avait trahi et Firmin possédait maintenant la certitude qu'elle savait ce qu'était devenue la valise écossaise celle qui renfermait les documents sur l'armée d'Orient.

Et pourquoi le savait-elle, comme l'affirmait Dutoit, ce misérable que la justice n'avait pu retrouver et qui avait eu l'audace de signer le billet révélateur? Était-ce elle qui avait, dans le train, dérobé la fameuse valise? Se pouvait-il que, par le plus affreux des hasards, Henri de Siagne eût aimé, donnât son nom à celle qui l'avait déshonoré?

Si oui, qui était cette femme? Comment se faisait-elle passer pour une aristocrate? Par quelles suites de ruses ou de crimes? Au bord de quel abîme était-il?

Et il ne pouvait prévenir Henri! Il restait là, impuissant, sans prémunir le comte contre celle qu'il adorait!

Firmin revint à Saint-Raphaël. Il erra toute la nuit sur la plage. Il était neuf heures du matin quand, s'acheminant vers la villa, il rencontra M. et Mme Blanc qui se promenaient.

— Eh bien, dit gaiement la jeune femme, « nos » amoureux sont réunis! Nous leur avons souhaité bonsoir, hier vers dix heures...

— Hier soir? bégayé Firmin, saisissant le bras de Mme Blanc dans son trouble.

— Mais oui, pas dix heures du matin voyons!

— Mais où, où étaient-ils?

— Oh! vous ne le savez pas? Voyez-vous ces cachottiers! dit M. Blanc. Nous étions allés dîner à Cannes et en revenant, nous les avons aperçus sur la terrasse du Bungalow... vous connaissez? la dépendance de la villa Mystérieuse? Nous avons fait des signes, ils nous ont répondu. Mais qu'avez-vous, cher Monsieur, vous semblez souffrant?

— Non, non, excusez-moi, balbutia le pauvre garçon. Mais il faut que je sois à... Cannes dans une demi-heure, alors, permettez-moi de me retirer...

Il s'en alla si manifestement troublé, que Mme Blanc dit sentencieusement à son mari :

— Veux-tu que je te dise, Eugène, M. Vouret est épris de la comtesse.

— Oh! tu crois? douta M. Blanc.

— C'est évident. As-tu remarqué son angoisse quand nous avons parlé du Bungalow? Enfin, il est clair que ce garçon a passé la nuit sur la plage, incapable de trouver le repos... Il aime la femme de son ami.

— Elle est si belle! dit M. Blanc, méditatif.

— Oui, elle a un type, évidemment, répliqua Mme Blanc sèchement.

Pendant ce temps, Firmin partait en automobile vers le Bungalow.

Justice devait être faite!

Il était près de dix heures du matin quand il arriva en vue de la villa Mystérieuse.

Elle avait toujours son aspect dramatique, peinte de rouge sombre sur le fond pourpré des rochers et rayée par les cyprès funèbres... Vouret descendit d'auto et, profitant de ce que la porte du jardin était entr'ouverte, il entra sans sonner dans la loge du gardien.

— Le comte de Siagne est bien ici? interrogea-t-il.

Le gardien qui recouvrait un fauteuil lui répondit, la bouche pleine de clous :

— Oui, Monsieur. Mais ils ont donné ordre de ne recevoir personne.

— Je suis le secrétaire du comte, dit Vouret, alléguant ses anciennes fonctions.

Le gardien cracha ses clous dans sa main et souleva sa casquette.

— Alors, c'est différent... Le comte occupe le Bungalow, derrière les cyprès.

— Il s'est décidé à la dernière minute, n'est-ce pas? dit Firmin.

— Eh oui. Heureusement que la villa, étant à louer meublée pour l'été, se trouvait prête, car ils sont arrivés quelques heures après avoir téléphoné.

Firmin quittait le jardin de la villa pour gagner le verger de mandariniers où s'élevait ce Bungalow délicieux dont les jeunes gens avaient rêvé pour une lune

de miel, la première fois qu'ils l'avaient aperçu.

Maintenant qu'il était près de l'entrevue, près de la dénonciation, le coeur de Vouret défaillait. Ce qui, de loin, lui paraissait d'une nécessité tragique et simple, lui semblait maintenant impossible comme un assassinat. Lentement, se dissimulant derrière les massifs de roses et d'oléandres, il approchait du Bungalow et, soudain, s'immobilisa, regardant :

Sur la terrasse, qu'un toit surchargé de vigne-vierge abritait, Henri venait d'apparaître svelte dans son pyjama de soie, le visage rayonnant d'un bonheur languissant; de la main, il appelait sa femme, encore dans la chambre.

Elle avança sur la terrasse.

Dans l'ombre jetée par le toit de vigne-vierge et d'héliotrope, elle était blanche comme une statue. Ses cheveux, mollement relevés, traversés d'or et de bronze ternis, cachaient ses oreilles, encadraient l'ovale doux de son visage. Elle s'approcha d'Henri, il enlaça sa taille, et tous deux regardaient la mer dans un abandon de bonheur si confiant et si tendre que Firmin fut troublé. Comment parler? Comment accuser cette femme qui, maintenant, posait sur son mari un regard d'une passion si reconnaissante? Était-il possible que cette enchanteresse fût capable de louches manoeuvres, de trahison, de crimes?

Tous deux se parlaient à voix basse, Firmin n'entendait pas leurs paroles. Il les devinait.

C'étaient ces actions de grâces adorantes d'un homme à la femme qu'il chérissait éperdument et Rolande l'écoutait, en rougissant un peu, dans la confusion exquise des premiers jours du mariage...

Non, non, Firmin ne pouvait pas surgir, parler. Et s'il se trompait? Il doutait maintenant. Trop de choses étaient inexplicables. Il s'agissait peut-être d'une vengeance vile! C'était de Rolande qu'il devait avoir une

explication, mais sans que le comte fût au courant. Sa décision fut prise. Se glissant derrière les massifs, il regagna la villa Mystérieuse et la loge du gardien.

— Alors, vous avez vu les mariés? interrogea l'homme en riant.

— Oui. Mais j'aurais désiré parler à la comtesse seule, car elle organise une petite surprise pour son mari et je n'ai pas pu la tenir au courant des préparatifs, répondit Firmin avec désinvolture. Avez-vous du papier à lettres? Je vais lui écrire un mot.

La gardienne se précipita, apporta papier, encre et plumes, et Firmin commença d'écrire ce mot laconique :

«Dutoit me charge de vous demander des détails sur le tatouage de votre tempe et la valise écossaise. Je vous attendrai à 2 heures dans le salon de la villa Mystérieuse.»

Pas de signature. Ce billet était assez sybillin pour que la comtesse, fût-elle innocente, ne comprît rien et, ingénument, ne voulant pas aller à un rendez-vous anonyme, le montrât à son mari.

Au contraire, si elle venait, c'est qu'elle comprenait, était coupable, et Firmin tremblait en y songeant.

Il alla déjeuner dans une auberge de Théoule, puis revint à la villa. Le gardien, suivant ses instructions, avait remis le mot à la comtesse seule. Il n'avait plus qu'à gagner la villa et à attendre...

Il l'atteignit et y entra...

L'odeur classique et rebuttante des logis trop longtemps fermés se percevait à peine, tant le parfum d'ambre dégagé là par le mobilier de la tragédienne y laissait de traces. Firmin suivit un corridor où des glaces multiples reflétaient son ombre dans l'ombre et atteignit le grand salon.

Au travers des volets clos, le soleil transsudait comme une vapeur cuivrée, patinant tout le salon, étrange avec son ameublement chinois en noir bois de teck, ses murs de soie rouge, son atmosphère sauvage. Firmin était trop possédé par son angoisse

pour remarquer que cette pièce écarlate, avec ses dragons et ses lignes convulsées, était le cadre choisi pour une entrevue périlleuse, tragique peut-être, avec cette femme qui savait allier à tant d'infamie une expression si noble et si pure !

Soudain il entendit grincer le sable des allées. Son cœur battit à se rompre. Qui allait paraître? Lui, mis au courant par sa femme innocente et venant demander une explication? Elle et Lui ou...

Il tressaillit.

Elle était debout devant lui, pâle comme la neige, ses larges yeux dilatés par l'angoisse, brassillante dans une robe brodée d'or comme une prêtresse coupable au seuil d'un temple mystérieux.

En reconnaissant Firmin, elle recula d'un pas, gémissant, égarée :

— Vous! vous! oh! pourquoi?

Il ne pouvait prononcer une parole. Il lui tendit le billet de Dutoit.

Elle le lut et leva ensuite sur le jeune homme un misérable visage décomposé.

— Malheureuse! dit-il dans un souffle.

— Oui, malheureuse, répéta-t-elle... car je l'adore... je donnerais ma vie pour lui et vous savez tout... tout...

Mais Firmin dominait son émotion... En face de cette femme écrasée devant lui, le sentiment des maux qu'elle avait causés, de ceux qu'elle méditait encore peut-être, l'envahit d'une haine puissante. Lui saisissant les poignets, il dit :

— Ah! vous allez parler, maintenant. Qui est votre nom? Oui, votre véritable identité? Quelle personnalité infâme cachez-vous sous ce nom de Pierrefau que vous avez volé sans doute! comme le reste !

Elle balbutia, baibutia, épouvantée :

— Mais je suis Rolande de Pierrefau... je n'ai pas d'autre nom!

— C'est faux! nia Firmin d'une voix rauque et basse, c'est faux. Non, l'héritière des Pierrefau, une aristocrate, la petite-nièce de l'archevêque de Pierrefau n'eût pas connu la honte que vous avouez! Une française, une noble n'eût pas trahi, vendu sa Patrie, déshonoré un innocent et fait mourir de douleur un père et une mère désespérés !

Elle était tombé sur le tapis. Il lui tenait les poignets, les lui broyant inconsciemment, et elle ne criait pas, la tête rejetée en arrière, les joues livides.

— Parlez, parlez! il faudra bien que vous l'avouiez, votre crime, et pas à moi seul, mais devant votre mari, devant la justice! et l'on finira bien par savoir d'où vous venez et qui vous êtes.

— Devant mon mari! balbutia-t-elle, semblant recouvrer ses sens et n'ayant retenu que ces mots.

Elle se redressa, chancelante, l'air halluciné d'une lionne au piège, puis avec une violence subite :

— Je ne veux pas, je ne veux pas qu'il sache, lui, lui... oui je vais tout vous dire, tout vous expliquer... je ne suis pas traître... Je n'ai pas vendu mon pays... je ne savais pas ce qu'on me faisait faire... Quand je me suis rendu compte, j'ai reculé... mais il était trop tard pour Henri. Laissez-moi parler, vous jugerez ensuite!

— Quels mensonges allez-vous débiter? Ah! prenez garde! je les contrôlerai, vos dires, j'irai aux preuves, méfiez-vous!

— Je ne sais pas mentir! dit-elle en relevant la tête avec toute la fierté des filles de race. Oui, j'ai été coupable et faible... mais je n'ai jamais menti à Henri ni à vous! Ecoutez-moi, comprenez-moi, et je vous fournirai moi-même les moyens de vérifier mes assertions...

Elle était tombée dans un fauteuil, se tenant la tête dans les mains, Firmin haletait. Il dit :

— Le comte? Oui, il ne va pas arriver ici ?

— Non, ne craignez rien. Je l'ai envoyé à Cannes me chercher du parfum. Quand il rentrera, ma femme de chambre lui dira que je me promène dans la forêt. Il ira me chercher là.

— Je vois que vous vous êtes ménagé une véritable entrevue! dit Firmin ironiquement. Qui donc pensiez-vous trouver ici ?

— Un complice de Dutoit, avoua-t-elle en baissant la tête.

— Vous, complice de ce misérable! Mais, si vous étiez vraiment une demoiselle de Pierrefau, quel besoin aviez-vous de trahir? Vous étiez libre, riche !

— Vous vous trompez. J'étais sans ressources quand je débarquai en France et je n'ai pas trahi !

Mais Vouret n'était pas décidé à la croire sur parole. Trop de choses semblaient obscures et illogiques. Il voulait la pousser dans ses derniers retranchements. Il objecta :

— Pourquoi sans ressources? Votre mère avait à Ceylan des plantations de thé.

— Ah! vous jugez sur les apparences; j'ai été, presque dans le même jour, multi-millionnaire et dénuée de tout... mon passé est trop compliqué pour vous...

II

Certes ce n'était pas une enfant élevée comme les petites filles de France, cette Rolande de Pierrefau, bien qu'elle descendit d'une des plus vieilles familles angevines.

A l'âge où les fillettes françaises étudient leur catéchisme dans la blanche paix des couvents, Rolande, jouant avec un petit éléphant, écoutait sa nourrice cingalaise qui lui racontait les aventures des dieux bouddhiques. Comme distraction elle n'allait pas se promener au Bois avec une poupée mais regardait les charmeurs de serpents ou donnait à manger aux tortues ambrées du lac.

De son père, Rolande de Pierrefau elle tenait ses idées larges, sa conversation brillante, son élégance innée de Parisienne.

Vingt ans plus tôt ç'avait été un terrible charmeur que ce Rolant, aussi léger, aussi frivole que son frère Gilles était grave. Gilles épousa une riche héritière, Madeleine de la Tour-Goyon «une petite dinde» disait Roland, vexé qu'elle ne l'eût pas choisi. Comme il était criblé de dettes, il accepta alors de s'expatrier et muni de la recommandation d'un ancien gouverneur de l'Inde française, auprès du consul de France à Colombo, Roland, le futur père de Rolande, partit pour Ceylan, un des bijoux de la terre.

Ce grand beau jeune homme fit tout de suite fureur dans la colonie européenne de Colombo, la capitale de Ceylan. Le jour il était occupé chez John Mackay, le plus grand planteur de thé de l'île. Le soir, il courait les réunions mondaines, charmant, éblouissant, très heureux.

Ce fut ainsi qu'un jour il fut invité chez son patron qui donnait un bal pour fêter le retour de sa fille, revenant d'un séjour chez son grang-père, le maharadjah de Qwalior, près de Calcutta.

Roland de Pierrefau s'étonnait que cet Anglais qui n'était même pas baronnet eût épousé la fille d'un maharadjah. On lui expliqua que le père de John avait été vice-roi des Indes. Et pour faire sa paix avec les Anglais, le maharadjah avait cru politique de donner une de ses filles au cadet du vice-roi.

Frottez-en les reins douloureux.—Une vive friction avec l'Huile Electrique du Dr Thomas soulagera les reins douloureux. La peau absorbera aussitôt l'huile qui pénétrera dans les tissus et apportera un prompt soulagement. Essayez-la et soyez convaincu. Comme le remède pénètre, la douleur s'en va et il y a ample matière à dire que c'est un excellent produit.

De ce mariage trois enfants naquirent: Archibald, Georges et Guinevere.

Rolande ne connaissait encore que les deux fils, nettement du côté de leur père, eux, dignes enfants de la blonde Albion à peau rose et aux yeux bleus. Guinevere était-elle ainsi? demanda Roland à Mme Morelan, la femme du consul de France à Ceylan.

— Oh! répondit l'aimable femme, elle ne serait pas mal si elle était un peu plus éveillée. Mais, positivement, elle a toujours l'air de dormir debout, comme on dit chez nous. Est-ce un effet du climat sur ce mélange de races? Vous verrez cela: une expression morne, un regard absent...

Roland fit la grimace et dit:

— S'ennuierait-elle par hasard?

— Je ne sais, personne n'a jamais su. Elle est inerte et rien ne secouera sa torpeur.

Elle se trompait, l'excellente Mme Morelan. Guinevere devait bientôt secouer sa léthargie. Cette Belle au Bois Dormant allait sortir de son sommeil comme un de ces beaux serpents noirs, tigrés d'or, qui semblent morts, et qui, soudain, fuient avec la rapidité de l'éclair.

Mais, ce fut sans grand entrain que Roland se rendit chez les Mackay.

D'incalculables richesses s'amoncelaient dans les salons du planteur et dans un angle, fuyant le monde pendant quelques instants, Roland aperçut une jeune fille.

C'était Guinevere.

C'est vrai qu'elle avait l'air de dormir cette jeune fille d'une pâleur tout européenne où éclatait, comme une broche de rubis, la bouche close. Ses profonds yeux noirs rêvaient...

Soudain, tournant un peu la tête, elle aperçut Roland qui la regardait attentivement.

On portait encore l'habit à cette époque et, personne dans la colonie européenne de Colombo, ne savait comme Roland donner à ce terne uniforme toute sa sévère distinction. Elle vit le beau front sous les cheveux châtain, la race et la grâce de ce jeune homme. L'idole engourdie se redressa. Une lueur s'alluma au fond des mornes prunelles, un sourire entr'ouvrit les lèvres closes. Elle dit:

— Ne seriez-vous pas le comte Roland de Pierrefau de qui l'on m'a parlé?

— Moi-même, Mademoiselle, répondit-il en s'inclinant très bas, et n'ai-je pas l'honneur de

parler à Miss Guinevere Mackay?

— Je suis Guinevere. Je n'aurais pas dû vous interpeller sans que vous m'eussiez été présenté avec tous les rites de la politesse britannique. Mais, je suis un peu originale. Je scandalise ici. Je scandalisais bien davantage à Qwalior, chez mon grand-père.

— Mademoiselle, répondit hardiment le comte, les déesses n'ont pas à suivre les coutumes des mortels!

— Oh! Français flatteurs, dit-elle en souriant. Offrez-moi votre bras pour aller dans les jardins de cannelle et de cardamome...

— Vous dansez sans doute, Mademoiselle?

— Jamais! Pourtant, ce soir, je veux essayer.

Et l'essai fut sans doute fort agréable car, toute la soirée, elle dansa avec Roland qui finissait par se demander s'il ne serait pas le Prince Charmant de cette princesse subitement réveillée...

Roland n'était pas le seul à penser ainsi. Bientôt, toute la colonie européenne s'entretint du prochain mariage de Guinevere Mackay avec le comte de Pierrefau.

Mais ces propos étaient prématurés car le père, John Mackay, n'avait pas donné son consentement. Il n'appréciait pas du tout l'idée de ce mariage. Dès qu'il eut vent de la chose, il fronça les sourcils. Il refusait le comte, pour flatterse que fût cette alliance avec le gentilhomme français. Pratique, il voulait donner sa fille à Samuel Peterson qui possédait des plantations de thé si importantes qu'à eux deux ils seraient les rois de l'île.

Aussi, sans hésiter, soutenu du reste par Archie et George, ses fils jaloux des succès mondains du comte, il chercha querelle au jeune homme et le congédia sans façons.

Profondément blessé, persuadé qu'on l'accuserait de vouloir capter la fortune de l'héritière s'il persistait à la courtoiser, Roland résolut de s'arracher à l'amour qui, de jour en jour, croissait en lui comme une fièvre mortelle. Secrètement, il prit son billet à bord d'un paquebot en partance pour le Tonkin et, un matin, il achevait ses malles quand on frappa à sa porte.

Sans défiance, il ouvrit et se trouva en présence de Guinevere. Une nouvelle Guinevere, moulée dans une amazone noire, se détachant avec une élégance guerrière sur la terre rouge de l'avenue.

Bouleversé par cette apparition inattendue, il balbutia:

— Vous ici! Vous, Mademoiselle!...

Sans s'inquiéter de sa surprise elle entra, paisible et décidée et, désignant du bout de sa cravache les colis étiquetés:

— Vous partez? dit-elle, fixant sur lui ses yeux impérieux et graves.

— Je vous fuyais, dit-il nettement. Si je restais, on m'accuserait de convoiter votre fortune. Je suis pauvre et je pars.

— Vous ne m'aimez donc pas? dit-elle froidement.

— Je vous aime plus que ma vie, mais pas plus que mon honneur, car si j'abdiquais cet honneur, c'est vous qui cesseriez de m'aimer!

Elle secoua la tête. Ce raisonnement était trop subtil pour elle.

— Si vous m'aimiez, vous vous moqueriez de l'opinion du monde, dit la jeune fille. Vous me l'avez dit à ce bal: les déesses n'ont pas à suivre les lois qui régissent les mortelles... Mais ce n'était sans doute de votre part que flatterie. Moi seule ai été conquise ce soir-là.

Et, regardant Roland dans les yeux:

— Car je vous aime et vous le dis sans honte. La vie, jusqu'à ce jour, m'était apparue comme une plaine unie. Maintenant, il y a en moi un bûcher inextinguible et, si vous partez, si vous me quittez, je me tue!

— Guinevere! s'écria-t-il éperdu.

Il lui saisit les mains. Et le contact de ces doigts frais qui se crispaient avec tant de puissance dans les siens lui donna le vertige. Ah! oui, tout braver mais épouser cette idole magnétique, si forte et si voluptueuse. Elle dit:

— Mon père ne consentira jamais, je le sais.

Et, aussi simplement que s'il se fût agi de faire un tour de valise, elle ajouta:

— Il faut donc nous marier sans son consentement, Roland.

Il recula, troublé jusqu'au fond de son âme de chevalier français:

— Mais comment pourrions-nous, sans vous compromettre?

— Nous ne sommes pas, nous, Anglais, aussi encombrés que vous par les formalités. Je connais dans la forêt vierge un vieux pasteur qui m'aime comme sa fille et qui nous mariera.

Il hésitait encore tant il redoutait un scandale pour la femme qu'il aimait. Elle dit:

— Vous refusez, vous ne m'aimez donc pas? C'est bien, adieu!

Elle sortit précipitamment d'une pochette un petit flacon et le porta à sa bouche. Il bondit, le lui arracha, la serrant dans ses bras.

— Guinevere, je vous adore. Je vous suis dans la forêt, allons trouver le pasteur!

— Ah! dit-elle, ravie, se blotissant, faible et douce sur sa poitrine, voilà ce que j'attendais. J'ai mon cheval et je vous ai amené la jument d'Archibald, mon frère. Partons pour la forêt vierge. J'ai écrit deux lettres qui, cette après-midi, au cours de la garden-party chez le consul de France, seront remises, l'une à mon père, l'autre à Mme Morelan annonçant notre mariage. Il faut que tout le monde le sache; du reste, nous serons unis avant d'être rejoints et demain, mon amour, nous fêterons gaiement «mon jour de naissance», car demain j'aurai seize ans!

Seize ans seulement et cette Guinevere, que l'on disait molle, avait tout combiné avec sang-froid. Ah! ce qui animait sa serpentine silhouette c'était l'Amour même, le puissant amour asiatique prêt à braver la souffrance et la mort et c'était bien d'elle que Rolande sa fille avait hérité son ardeur presque sauvage.

L'enivrant voyage à cheval dans la forêt cingalaise! Les fiancés s'arrêtaient sous les banians énormes pour boire le contenu des noix de coco, et fuyaient toujours par les chemins roses comme le corail, sous les arcades des cocotiers, le toit compact des lianes où criaient les perroquets, cueillant des orchidées dont elle se paraît en riant, et se mirant dans les étangs couverts de lotus sacrés...

Mais, quand ils arrivèrent au village du pasteur MacDonnell, on leur apprit que celui-ci était parti deux jours plus tôt pour visiter une mission dans les environs d'Anharadapura, la ville morte...

— Eh bien, dit Guinevere avec décision, partons pour la ville morte!

Miller's Worm Powders agissent si complètement que les vers de l'estomac et des intestins disparaissent sans inconvénient pour le malade et sans qu'il s'en aperçoive. Elles sont sans douleur et parfaites à l'usage et à chaque fois, on les reconnaît comme un médicament sanitaire, renforçant l'estomac de l'enfant et le maintenant en fonction vigoureuse, de telle sorte qu'en plus d'être un vermifuge efficace, elles ont des effets toniques et améliorant la santé.

Pendant ce temps, on ne se doutait de rien à la villa Guinevere d'où chaque matin, Mackay et ses fils partaient pour leur bureau. Tous trois devaient aller l'après-midi à la garden-party de Mme Morelan et pensaient y trouver la jeune fille.

Mais, en fait de Guinevere, ce furent deux lettres qu'au beau milieu de la réception un boy remit à Mackay et à Mme Morelan.

La femme du consul ouvrit et, stupéfiée, lut tout bas :

« Chère Madame. — J'aime le comte de Pierrefau et je veux être sa femme. Je vais dans la forêt vierge trouver avec lui le pasteur MacDonnell et je ne rentrerai à Colombo que mariée. Dois-je dire que je compte sur votre bonté pour que vous, et toute la colonie européenne, apaisiez mon père, etc... »

Mme Morelan n'acheva pas sa lecture, car non loin d'elle, John Mackay éclatait en jurons anglais et variés. Il sacrait, rouge de fureur, soutenu par ses deux fils furieux, se jurant de couper les oreilles à ce « damné » Français et de ramener la fugitive avant qu'ils aient eu le temps de trouver le pasteur qui, Archibald le savait par hasard, n'était pas chez lui mais en voyage du côté d'Anharadapura.

— Un auto, criait Mackay. Nous les rattraperons aisément malgré leur avance, nous prendrons des chevaux dans la forêt. Qui veut me suivre ?

— Nous, papa, dirent ses fils en s'approchant.

Et Archibald, appelant le boy qui avait apporté les lettres, lui donnait à l'oreille quelques instructions mystérieuses et disait à son père :

— Soyez tranquille, père, j'ai de quoi les mater !

En vain entourait-on John, le suppliant de consentir à cette union qui donnerait à sa fille un des plus beaux noms de France.

— By God, jurait l'Anglais, cet homme a forcé le consentement de ma fille.

Mais, autour de lui, on se demandait, se rappelant la métamorphose de Guinevere depuis le bal, si ce n'était pas elle qui avait combiné la fugue...

Cause de l'Asthme—Personne ne peut dire avec certitude ce qui cause les conditions asthmatiques. La poussière de la rue, des fleurs, des grains et des autres irritants divers peut déterminer un mal impossible à faire disparaître excepté au moyen d'une préparation sûre comme le Remède pour l'Asthme du Dr J. D. Kellogg. La cause peut être incertaine mais il n'y a pas d'incertitude pour le remède qui a délivré des générations d'asthmatiques victimes de ce mal des bronches. Il est vendu partout.

Et Roland de Pierrefau allait du reste expérimenter bientôt toute la farouche décision de celle qu'il aimait.

Grâce à leur avance ils approchaient rapidement d'Anharadapura, la ville désertée, où les serpents et les singes sont devenus les seuls habitants des palais délaissés, des maisons sans toit, des cours abandonnées. Déjà, d'une colline, ils avaient pu voir qu'on les poursuivait. En hâte ils avaient franchi plusieurs de ces ponts, uniquement formés de lianes tressées et qui se mouvaient, élastiques, sous les pas des chevaux. Maintenant ils étaient dans la ville morte, mais le pasteur était aux environs de la cité et, pour le trouver, leur dit-on, il fallait justement qu'ils retournassent sur leurs pas, se jetant au devant de leurs poursuivants ! Alors Guinevere dit à Roland :

— Mes frères ont accompagné mon père, je le vois. Ils sont implacables, eux, car ils vous jaloussent. Nous sommes pris. Etes-vous prêt à m'obéir aveuglément ?

— Parlez, ma reine, je suis à vos ordres.

— Gagnons le palais abandonné des rois cingalais. Il faut que nous montions à la tour malgré le danger. Quand ils arriveront dans la cour, vous me prendrez dans vos bras, me tenant au-dessus du vide et vous direz que vous me laisserez tomber s'il ne consentent pas à notre mariage.

— Et s'ils refusent ? demanda nettement Roland.

Elle fixa ses yeux devenus splendides d'émotion sur ceux du comte et dit, grave et paisible tout ensemble :

— J'aime mieux la mort que la vie sans vous. Vous me lâcherez.

— Non, dit-il, nous tomberons ensemble !

Ils s'étreignirent, confondant leurs âmes enfiévrées.

Et, dès que la petite caravane surgit dans la cour de la piscine sacrée, creusée dans l'albâtre, ils gravirent la tour et arrivèrent au sommet.

— Consentez-vous au mariage ? demanda Pierrefau en s'inclinant au-dessus du vide.

— Jamais, redescendez, vous êtes pris ! cria Mackay, écumant.

Alors Roland saisit dans ses bras la femme adorée. Elle ne tremblait pas, elle ! Il la suspendit dans le vide mortel et cria :

— Si vous refusez, je la lâche !

Le père devint blanc comme un cadavre. Le corps de la jeune fille se découpait sur l'azur comme promise à un sanglant holocauste. Des vautours tour-

noyaient au-dessus de la tour. Mais il brava et répondit :

— Je refuse, descendez !

Et tous deux s'élançèrent dans l'espace.

Mackay poussa un cri horrible, fermant les yeux et des cris, des cris, l'assaillirent, l'étourdirent :

— Ils ne sont pas tombés, sauvés, ils sont sauvés !

Que s'était-il passé ?

Archibald était lui-même monté dans la tour derrière les fugitifs, ayant dans les mains l'épervier, le vaste filet dont il se servait dans les chasses aux fauves. Nul n'était plus habile que lui pour le lancer. Arrivé à l'étage au-dessous de sa sœur et de Pierrefau, il guetta leur chute et, lançant le filet, les cueillit au vol, secoué si rudement d'ailleurs qu'il avait failli lâcher le filet que le boy l'aidait à tenir.

Ils étaient là maintenant, prisonniers des innombrables mailles. Archibald éclata d'un rire triomphant :

— Vous voyez, père cria-t-il, vous avez bien fait de ne pas céder, les voici à notre merci !

Mais Mackay secouait la tête. Il avait cru la voir morte, écrasée, mutilée, cette enfant adorée. Il ne pouvait plus lutter et ce fut lui-même qui les aida à émerger du filet, joignit leurs mains en disant, bourru :

— Mariez-vous vite avant que j'aie le temps de me raviser.

Ils se marièrent.

C'est ainsi que l'énergie démente de la Belle au Bois Dormant, réveillée, les avait réunis.

Ils allèrent habiter Kandy, cousin de verdure portant des temples bouddhiques au bord d'un lac où voguent des tortues d'écaillage blonde.

Et c'est là que Rolande de Pierrefau naquit.

Mais on la confia tout de suite à une nourrice indigène, ses parents étant trop occupés de leur amour. Or la femme amoureuse n'est jamais une mère très attentive.

Cependant on ne négligeait pas complètement l'éducation de l'enfant.

Le comte lui adressait toujours la parole en français, mais sans lui parler de la France ni des gloires, de sa patrie. Sa mère causait avec elle en anglais, mais sans l'initier à l'histoire britannique. Seule sa nourrice, qui l'habillait succinctement d'une feuille de vigne en argent pendant les premières années, lui chantait dans le dialecte indigène des complaintes hindoues.

A dix ans Rolande croyait aux idoles et considérait l'Europe, la France comme de médiocres provinces qui eussent dû être les vassales de l'Inde !

Cependant le chef de la mission chrétienne de Colombo s'alarma de l'éducation païenne donnée à l'enfant et insista pour qu'on la lui confiât. Elle fit donc sa première communion avec foi, ce qui ne l'empêcha pas, le lendemain, d'effeuiller des pétales de frangipanes devant les idoles de Kandy parce qu'on fêtait la pleine lune à ce moment-là.

Elle avait onze ans quand son père, un jour, fut ramené mourant d'une insolation prise dans les plantations de thé que son beau-père avait données en dot à sa fille.

Guinevere poussa des hurlements de détresse, se griffa les joues comme une idolâtre et faillit mourir de douleur sur le cadavre de celui qu'elle avait aimé éperdument.

Et, dès que le comte Roland de Pierrefau dormit à jamais dans la cimetière européen. Guinevere perdit sa fougère enchantée. Réveillée par l'amour du songe morne ou s'était enlisée sa jeunesse, elle y retombait maintenant, indifférente, muette, prostée, rendormie...

On pense si Rolande, ayant ainsi la bride sur le cou, en profitait ! Car, si elle avait hérité de sa mère sa beauté hindoue, le mystère de ses yeux, la plaie ardente de sa bouche pourpre, la fillette avait de son père la vivacité latine, un intérêt, une activité qui la poussaient à faire beaucoup de sports et même à déplanter le jardin plein d'hibiscus, de flamboyants et de daturas périlleux.

Et, parfois, en errant dans ce jardinet sablé de corail, en rêvant, lorsqu'elle eut quinze ans, sous l'antique et célèbre arbre Bô, ou sous les cinnomomes des jardins de Paradenia, Rolande sentait qu'elle eût voulu aimer comme sa mère avait aimé, jusqu'à la mort, jusqu'au crime ! Ou bien, tenant de son père un instinct de chevalerie, elle s'imaginait rachetant quelque misérable déchu, bravant le monde, le haussant jusqu'à elle. Non, un amour naissant tout uniment, sans péril ou sans mystère, n'aurait pu contenter cette petite fille romanesque.

Elle ne croyait plus aux idoles, elle était même socialiste quand sa mère mourut, presque comme elle vivait depuis cinq ans, sans bruit, dans une exhalaison d'âme

lasse aspirant à retourner vers son amour...

Et l'adolescente découvrit qu'elle était ruinée...

Sa mère avait laissé périliter les plantations de thé, John Mackay étant mort quelques mois avant le comte de Pierrefau. De plus, l'oncle Archibald, traîtreusement, avait fait essayer à la veuve de nouveaux procédés, ne voulant pas les expérimenter à ses frais. Cette innovation ruina les plantes, la maladie les attaqua et Rolande ne possédait presque plus rien.

Alors, se méfiant d'Archie et de George, la jeune fille décida d'aller voir ses oncles maternels, les fils du vieux maharadjah de Qwalior, son bisaïeul qui vivait toujours dans son palais de marbre aux portes de Calcutta.

Ce voyage acheva d'épuiser ses ressources.

Chez un personnage qui se promène tout le jour dans des salles inscrustées de pierreries il est évident qu'on ne peut aller en simple équipage comme une femme de chambre! Les serviteurs s'attendent à des libéralités, à des torrents de roupies, et étudient religieusement les bagages dont l'importance les emplit de respect. Il était déjà assez regrettable, qu'en fait de suite, Rolande n'eût que sa nourrice, Doda, laide comme un chimpanzé avec l'allure d'une sorcière.

A Calcutta, une suite d'éléphants caparaçonnés l'attendaient; elle arriva chez le maharadjah sous le dais d'argent, clignotant de gemmes, du plus bel éléphant de la province de Qwalior. C'était fête dans la ville indigène et son entrée dans le palais ajouré fut celui d'une princesse des Mille et une Nuits. Son bisaïeul, entouré de ses enfants et petits-enfants, tout ruiselants de perles, l'attendaient. On lui avait réservé un appartement ouvrant sur les jardins profonds. Sa beauté impressionnait favorablement ses oncles et ses cousins. Elle crut avoir trouvé un refuge. Le sourire ne quittait plus le visage simiesque de Doda.

Malheureusement, très vite, les dissensions se produisirent à son sujet. On s'attendait d'abord à ce qu'elle consentît tout de suite à adorer les idoles de ses ancêtres et à ce qu'elle épousât un de ses cousins, brun comme une datte.

Rolande refusa sans détours et une guerre sournoise s'ensuivit. On anima toute la famille contre Mlle de Pierrefau. De jour en jour s'approfondissait l'abîme

existant entre ces deux races et ces deux religions.

Enfin, il y eut une scène décisive.

Ce fut à propos des parias.

Bien qu'élevée par une Hindoue, Rolande avec la générosité de son cœur n'avait jamais voulu admettre que la dégradation de ces infortunés fut une chose équitable uniquement parce qu'ils avaient eu le malheur de naître parias.

A Ceylan, la colonie européenne partageait plus ou moins ses idées mais, à Qwalior, en plein domaine hindou, sa première manifestation de sympathie pour ces malheureux apparut comme une preuve que Brahma refusait d'éclairer son esprit.

Quoi! soulager ces êtres? N'était-ce pas aller contre la volonté divine? Faire le bien à ces réprouvés semblait un sacrilège et, quand Rolande revenait de la forêt où les gueux parquaient au milieu des immondices, le plus infime serviteur du palais se croyait obligé de s'écarter d'elle, afin de ne pas approcher celle qui avait frôlé des impurs...

Or, de sa chambre, un jour, Rolande entendit des cris déchirants.

Elle avait eu l'imprudence d'ordonner à l'un de ces malheureux de venir la trouver au palais, tant les beaux yeux intelligents de l'homme lui avaient révélé une âme vive, compréhensive, très capable, si on l'aidait, de sortir de son abîme de honte. Mais, quand il se présenta au palais, les gardes l'accablèrent de coups. Puis, le roulant sur le sol avec des bâtons, ils le poussèrent dans un brasier de feuilles sèches, insoucieux des rites, emportés par leur colère.

Rolande, descendant en courant dans la cour, vit le supplice et ordonna de l'arrêter.

Mais il était trop tard.

Du reste, le maharadjah était d'avis de châtier l'audace de ce misérable et il reprocha à la jeune fille de s'occuper d'êtres infâmes. N'avait-elle aucun dégoût de la pollution? Avait-elle une âme assez basse pour s'y plaire?

Il était beau, le vieux maharadjah, en parlant ainsi. Son turban aigretté de rubis le surmontait d'une flamme, et sa longue barbe blanche se prenait dans ses colliers. Avec quel dédain il parlait à l'Européenne et comme il pensait l'humilier en lui reprochant d'aimer la tourbe!

Mais Rolande était chrétienne et Française. Elle, avoir honte de secourir les parias? Elle se re-

dressa. Et, bien haut, devant toute la famille réunie, devant le maharadjah de Purthala en visite au palais, elle cria son dégoût de leurs moeurs idolâtres, de leur férocité tranquille et les traita de barbares.

Si le vieux maharajah avait été beau quelques instants plus tôt en reprochant ses goûts à son arrière-petite-fille, c'était aussi un magnifique spectacle que celui de cette adolescente fière seule au milieu des siens, si différente d'eux avec son teint plus blanc, ayant dans ses yeux, non plus la soumission craintive des femmes hindoues, toujours un peu esclaves, mais l'audace généreuse d'une Française qui peut être brisée mais qu'on ne plie pas!

Le paria qui achevait d'expirer à quelques pas de là comprit-il ses paroles? Devina-t-il que, par humanité, cette femme allait perdre une fortune illimitée? Peut-être... Dans ses prunelles mourantes passa une lueur et, si un tel être avait le pouvoir de bénir, il la bénit certainement.

Mais cela ne servit pas à grand chose.

Tandis que les princes, entourant le vieux maharadjah, frémissaient de joie en constatant la rébellion ouverte de Rolande, le vieillard ne disait rien, ne l'interrompait pas. Son visage demeurait aussi immobile que celui d'un fakir. Mais, quand elle eut fini, sans une parole, des yeux seulement, il lui indiqua la porte.

Rolande s'inclina dans une profonde révérence que n'eût pas désavouée Versailles et, le soir même, la jeune fille quittait Qwalior et le palais de ses ancêtres avec qui elle n'avait plus de lien de cœur ou d'esprit.

Quelques jours après elle était de retour à Colombo.

Mais ce voyage ne l'avait pas enrichie!

Qwalior elle dépensait largement, puisant indistinctement dans sa bourse et dans celle de sa famille. Par fierté, elle n'avait emporté aucun des bijoux dont on l'avait comblé. Ce sont là de ces gestes d'une haute moralité mais dont les conséquences sont parfois immorales et l'intransigeante Rolande de Qwalior allait perdre pied dans le remous parisien...

En effet, elle ne pouvait rester à Ceylan. Accepter l'aide grincheuse de ses oncles, qui voulaient la marier contre son gré à un de leurs clients, lui était odieux. Travailler dans la ville où sa jeunesse opulente avait

connu la liberté était impossible. Il ne lui restait que l'exil. Elle s'y décida, laissant la pauvre Doda à Kandy.

Du reste, elle se rappelait avoir en France une tante, la marquise Madeleine de Pierrefau, la «petite dinde» qui avait préféré Gilles au brillant Roland.

Rolande ne douta pas que cette parente, fort riche, la recevrait, car elle avait sur l'hospitalité les idées larges des Hindous et surtout de Qwalior où l'on héberge aisément un ami, la suite de cet ami, la famille de cet ami, la suite de la famille de l'ami... Sa mère elle-même, dans leur bungalow de Kandy, recevait volontiers dix invités à la fois. Enfin Rolande se savait belle et pensait bien qu'à peine débarquée à Paris les partis fastueux se présenteraient à elle.

Le paquebot qu'elle choisit s'appelait prosaïquement le «Richard-Wallace». Mais en réalité c'était sur l'Espoir qu'elle embarqua pour la décevante Europe...

III

Ah! oui, son cerveau était bourré d'illusions quand elle mit le pied sur le pont du «Richard-Wallace».

Elle avait confiance en son étoile, et déjà, sur le bateau, tout en lisant des romans policiers qui devaient lui servir étrangement peu de temps après Rolande trouva deux maris...

Malheureusement la jeune fille n'apprécia ni lord Borgham, qui buvait et fixait sur elle de gros yeux bleus et fixes, ni M. Vercher, un jeune ingénieur timide, qui butait à chaque pas dès qu'elle le regardait marcher. Elle n'avait pas oublié le mariage romanesque de sa mère et attendait mieux du destin.

Ce fut donc avec sérénité qu'elle débarqua un jour au château de Pierrefau, en Anjou, où sa tante, Madeleine de Pierrefau-La-Tour-Guyon, prévenue de son arrivée, l'attendait.

Or, tandis que Rolande, forte des succès qui avaient toujours accueilli sa grâce et la fortune qu'on lui supposait, (car nul, pas plus sur le paquebot qu'à Ceylan, n'avait jamais connu sa véritable

BAUME PERSAN—le favori des élégantes. Essentiel à la véritable distinction féminine. Constitue toujours la suprême expression de la beauté. Il garde les mains douces et impeccablement blanches. D'emploi agréable et rafraîchissant. Sert pour les mains, la figure et comme fixatif pour les cheveux. Particulièrement recommandé pour irritation et rugosité provoquées par la température.

situation) croyait trouver Pierrefau en fête pour la recevoir, la marquise écrivait à ses fils, alors en voyage.

«Je vais aller tout à l'heure chercher à la gare votre cousine Rolande et je suis toute nerveuse à la pensée d'avoir chez moi une sauvage! J'ai lu récemment dans un des numéros du «Tour du Monde» (la marquise en avait la collection entière depuis 1861) que les Hindoues se promènent pieds nus, avec des bracelets aux chevilles! Je me demande si elle est idolâtre. Son père, votre oncle, qui, vous le savez, fut toujours un original, est mort jeune et c'est sa mère, une Hindoue excentrique paraît-il, qui l'a élevée! Vous pensez si je vais faire mon possible pour qu'elle ne s'installe pas ici! Je ne veux pas que le château devienne une succursale de Barnum! Pourvu qu'elle n'ait pas une suite de nègres.»

L'excellente femme était sincère en écrivant ces lignes. Pas très intelligente, ayant fort peu quitté sa province, une Hindoue lui apparaissait comme un être fatalement anormal. Quand, jeune femme, elle avait appris que Roland de Pierrefau épousait à Colombo Miss Guineveré Mackay petite-fille du maharadjah de Qwalior, elle n'avait retenu que ce mot «maharadjah» et, définitivement, s'était ancrée dans sa pensée l'image d'une idole aux yeux fixes, le buste couvert de perles, et le nez traversé d'un anneau. C'était là une imagination simpliste, renforcée du reste par une photographie de Rolande, à cinq ans, et représentant l'enfant nue... vêtue de la feuille de vigne en argent des petites filles cingalaises, photo qui avait fort divertit Roland de Pierrefau mais que «la petite dinde», comme il avait qualifié sa belle-soeur, prit tout à fait au sérieux.

Aussi la bonne dame, en allant à la gare de Pierrefau chercher sa nièce, n'eût pas été surprise si Rolande, au lieu de descendre du wagon en costume tailleur, avait surgi sur un éléphant caparaçonné de pourpre avec, dans ses bagages, un panier rempli de serpents charmés...

Enfin, elle ignorait la situation de fortune de Rolande, était choquée qu'elle voyageât sans parents pour la chaperonner, et se demandait sérieusement si elle accepterait les rivières de diamants que l'Hindoue ne manquerait pas de lui apporter (les gemmes étant là-bas monnaie courante...)

Bref, Rolande tomba en plein malentendu.

On croirait volontiers que la marquise fut charmée de découvrir en Rolande une Parisienne élégante et de mise discrète. Il n'en fut rien. L'allure distinguée de la jeune fille, son esprit tout européen, la surprenaient tellement qu'elle la regardait avec défiance, ne pouvait se décider à ouvrir sincèrement les bras à cette jeune fille dont elle ignorait le désarroi moral.

Car Rolande n'avait plus en poche, en arrivant à Pierrefau, qu'une centaine de louis, et elle comptait l'avouer en toute simplicité à sa bonne tante. Mais la mine renfrognée de la marquise et sa froideur la déroutèrent. Prompte à s'offenser, la jeune fille demeura sur la réserve. Mme de Pierrefau, de son côté, attendait l'ouverture des bagages et les ruissellements de pierreries. En tout cas, elle trouvait que cette petite-fille de maharadjah ne la couvrait pas de magnificences (ces sauvages n'ont pas idée des usages) et le châle brodé apporté par Rolande lui semblait mesquin, malgré sa réelle valeur.

Mais, la marquise ne se fût pas cependant arrêtée à des considérations aussi étroites, si un petit fait ne l'avait blessée. Après le thé, elle faisait visiter la galerie de portraits de la famille et, avec fierté lui montra un dessin à gauche, un vrai primitif sur parchemin, représentant Aymard de La Tour-Goyon au siège de Jérusalem en 1124, primitif exécuté par un de ses pages. Elle faisait sonner la date 1124, mais Rolande qui, par Qwalior, avait deux mille cinq cents ans de noblesse, n'était pas impressionnée le moins du monde. Et, devant cette froideur, le malentendu s'aggravait.

La mésentente devint même si évidente, que la jeune fille ne put se décider à parler à sa tante. Vraiment, on recevait mieux à Qwalior! Et, dès le lendemain, sans que la glace eût été rompue, Rolande retourna à Paris, fière, murée dans un mutisme qui cachait sa défaite.

Que devenir à Paris, dans cette grande ville étrangère? Elle descendit dans une pension de famille du faubourg Saint-Germain mais l'argent s'enfuyait hors de sa bourse.

Que faire? travailler, sans doute, mais à quoi? Elle ignorait la couture, brodait mal, ne connaissait pas assez bien le piano pour courir le cachet et, surtout manquait de diplômes. Pour le com-

merce, sa connaissance de la langue anglaise lui était un secours, mais les affaires allaient mal, les maisons n'avaient pas encore repris tout leur ancien personnel et ne pouvaient, par conséquent, donner la préférence à de nouvelles sollicitieuses. Enfin, avait-elle des références?

Elle n'avait d'autres références que son beau visage. C'est peu pour un travail honnête.

Oui, que faire? Ah! elle l'avait connue la détresse qui ne voit pas d'issue et les regards douloureux que l'on jette, dans les maisons où l'on vous fait faire antichambre, aux employés bien installés dans leur emploi, paisibles, sûrs du lendemain... et qui n'appréciaient pas l'immense bonheur de ne pas avoir l'angoisse du pain quotidien.

Quant à écrire à sa tante, jamais!

Un jour, à la salle à manger de sa pension, elle se désespérait en silence, quand elle entendit parler autour d'elle de Monte-Carlo.

Le débat devint aussitôt très vif. Là, des fortunes s'écroulaient ou s'échafaudaient en quelques heures. Rolande, qui n'avait jamais joué, se passionna tout de suite pour cet endroit magique où l'or affluait avec la mobilité décevante de la marée qui se retire à peine arrivée...

De tous les récits, elle ne retint que ceux de veine insolente. Sa décision était prise. Avec les cinquante louis qui lui resteraient, une fois son voyage à Monte-Carlo payé, elle tenterait la chance.

Le surlendemain elle était dans cette ville, pas plus grand qu'un village, et qui est pourtant un des centres nerveux de l'univers. Un temps adorable épandait sa tiédeur sur les montagnes, les villas fleuries, toute la mer latine... Ah! comme il devait faire bon sous les olivettes du camp Martin! comme elle eût bien mieux fait, au lieu d'entrer dans le Casino, d'aller s'étendre sous les pins d'Italie et d'attendre un conseil de la nature!

Elle salua pourtant ce beau temps comme un présage de chance et, confiante, entra dans l'Antre.

Il est classique que les joueurs débutants commencent par gagner pour perdre ensuite. Rolande s'était si bien pénétrée de cet axiome qu'elle se promettait de s'arrêter à temps. Non, elle ne serait pas insatiable. Quand elle aurait une belle somme, elle aurait le courage de s'abstenir.

Mais, le moyen de modérer ses gains quand on commence par... perdre, que l'on continue par perdre et cela avec une régularité de chronomètre, une exactitude dans l'imprévision presque remarquable! En vain jouait-elle par petites sommes pour faire durer ses ressources plus longtemps. Elle perdait toujours et son portefeuille — ce portefeuille qui est comme leur propre cœur que les joueurs posent sur la table — se vidait insensiblement comme un cœur se viderait par une fissure.

Il y a à Monte-Carlo une chose admirable; la tenue des joueurs.

On parle beaucoup des jeux de physionomie, des mines de l'Harpagon ou du gagnant. Pourtant, en réalité, rien de plus impassible que le visage de tous ces gens qui, parfois, cependant, sentent bien que leur argent emporte leur vie comme une hémorragie. A peine une lueur dans les yeux. Où prennent-ils—les perdants—cette merveilleuse discipline? Ces mêmes gens, s'ils égaraient leur sac ou leur porte-monnaie dans la rue se livreraient à une mimique désordonnée. Là, rien. Est-ce dignité, désir de cacher son malheur à autrui? N'est-ce pas plutôt cette sorte de fatalisme acharné et pesant qui pousse le perdant à continuer encore, à continuer toujours, l'excite et l'abrutit, l'hypnotise et l'insensibilise? Ce n'est plus qu'un mécanisme qui agit; l'âme en déroute, effarée, se tait.

Rolande, comme les autres, gardait cette attitude neutre mais un homme, à côté d'elle, remarquait la continuité avec laquelle elle misait sur le rouge quand le noir sortait et vice-versa...

Quand elle quittait le casino, ce même homme la suivait dans ces jardins, riches, ombreux et artificiels comme un beau damas à reliefs de velours. Et, rien qu'à la fixité avec laquelle Rolande regardait la mer, l'inconnu, malgré l'élégance de la mise et la distinction de ce beau visage, devinait tout le drame d'argent.

Cet homme, c'était Dutoit.

Qui était-il, que faisait-il?

Depuis des années il «travaillait» pour le compte du pays qui le payait le mieux. Grec d'origine, il avait tout à tour «travaillé» au profit de la France, des Etats-Unis, de la Russie. Maintenant il eût volontiers mis ses capacités spéciales au service de la France mais un autre gouvernement lui avait fait des propositions plus avantageuses. La vie

est chère, disait-il, si l'on devenait par trop difficile sur le choix de ses maîtres, il deviendrait impossible de gagner son pain! Or, Dutoit avait non seulement son pain à gagner mais celui de sa femme, son Iphigénie et celui d'Alexandre, son fils en pension chez des Pères français en Italie. Du reste, il ne faudrait pas croire que Dutoit haïssait la France parce qu'il la trahissait. S'il l'assassinait par derrière ce n'était pas qu'il la détestât! Mais il faut bien vivre, pensait-il.

Dutoit à cette époque était maigre comme un arête de poisson et complètement imberbe. Il allait souvent à Beyrouth et à Constantinople. Puis on le voyait à Marseille où il rencontrait des soldats de l'armée d'Orient débarquant, et à Monte-Carlo où se recrutent les adeptes que le jeu implacable lui lançait à dévorer.

Il se donnait comme diplomate et la police ne l'inquiétait pas, préférant le surveiller, car il la mettait inconsciemment sur des pistes intéressantes. Cependant, ce diable de petit homme maigre excellait à se dérober à un certain moment... Où allait-il? On présumait qu'il avait un pied-à-terre à Paris mais, jamais, on n'avait pu le filer jusque là... Avait-il vraiment une maison dans la capitale? Rolande allait bientôt le savoir à ses dépens.

Avant d'aborder la jeune fille, Dutoit, ayant deviné en elle une proie de choix, la suivit à son hôtel, fit parler les domestiques, déjeuna non loin de sa table et constata que la jeune fille appartenait au grand monde. Ses manières, son tact, attestaient l'éducation raffinée. Il demanda son nom au gérant de l'hôtel.

Or Rolande, mue peut-être par un secret pressentiment, ne voulant à aucun prix que l'on sût qu'elle habitait seule à l'hôtel, avait eu l'idée de donner un faux nom, correspondant avec ses initiales: Rhoda Powell. Elle parlait anglais comme sa langue maternelle, ayant toujours vécu dans la colonie britannique, et Dutoit crut vraiment que Miss Rhoda Powell venait de Birmingham, comme l'indiquaient les livres de l'hôtel.

Il se décida à lui parler dans les jardins, entre deux séances... de perte. D'abord effarouchée, elle ne répondait pas. Il lui tendit sa carte :

P. Dutoit — *Diplomate*

Rolande avait souvent vu des diplomates à Colombo. Ce n'é-

taient pas toujours des hommes très intelligents, mais ils étaient parfaitement bien élevés et habillés. On les fêtait volontiers là-bas où ils apportaient, comme des prestigitateurs dans les basques de leur habit, mille anecdotes sur les cours, la chronique mondaine et scandaleuse de Rome, de Londres ou de Vienne et, pour les messieurs, deux ou trois de ces gros secrets de Polichinelle que l'on confie à d'autres d'un air d'importance, en soulevant un peu les épaules, du geste d'un homme qui soupèse le fardeau colossal de la politique mondiale...

Du reste, Dutoit excellait dans la comédie. et ancien cireur de bottes d'Athènes avait une façon merveilleuse de parler de la «carrière». Et de mentir abondamment.

Il donna à la pseudo-Rhoda quelques détails confidentiels sur la politique étrangère. Du reste, comme le ministre des Affaires étrangères le lui avait dit, à leur dernière rencontre, de grands changements se prépareraient et même, au Quirinal, le roi d'Italie paraissait tellement satisfait de ces fameux changements qu'il n'avait pu se tenir de frapper familièrement sur l'épaule de son cher Dutoit. La reine, en le voyant, avait eu son joli sourire de nacre... Quelle charmante famille du reste, quel intérieur! Quelle simplicité! En songeant à cette vie patriarcale, qu'il avait l'air de partager, Dutoit levait au ciel des yeux humides... Pourtant, Alphonse XIII était peut-être encore plus affable mais, au Prado, il fallait se garder, n'est-ce pas d'effleurer certains sujets... à cause du malheur de l'un des Enfants...

Et il semblait à l'entendre que Rolande, comme lui, savait parfaitement quel nuage planait sur le Prado.

La jeune fille, comme toutes les natures inexpérimentées et parfaitement franches, ne doutait pas que le ministre eût parlé à Dutoit, Victor-Emmanuel tapé sur l'épaule et la reine souri de son «sourire de nacre». Ces détails ne l'éblouissaient pas, mais ils la mettaient en confiance, aussi fut-ce avec soumission qu'elle écouta ses premiers conseils, voilés de reproches.

— Vous avez tort, disait-il, de jouer ainsi sans arrêt!

Il la réprouvait doucement, en père, en vieillard, du haut de sa grandeur morale. Il l'appelait «son enfant»; finalement, elle avoua qu'elle était orpheline et

sans ressources, mais sans toutefois sortir de la fable originale: Rhoda Powell de Birmingham.

Alors l'excellent et délicat Dutoit parut désolé. Sans ressources? Eh bien, fuir le jeu plus que jamais. Travailler. Mais à quoi? soupirait la pauvre Rolande. Elle lui démontrait son incapacité. Il réfléchissait et finissait par lâcher le grand mot: avec votre tact, votre intelligence supérieure, votre raffinement, une carrière vous est ouverte: la diplomatie.

Rolande fut conquise immédiatement.

A ce seul mot, elle imagina des cours, l'adresse élégante des ambassadrices célèbres, d'un Metternich gantée et enrubannée s'occupant de politique. Flattée par Dutoit, elle se sentit subitement «née» pour un tel rôle. Elle avait donc enfin trouvé sa voie.

La pauvre folle était tombée dans le panneau.

Dutoit promit — s'il l'employait, et elle n'en doutait pas — de lui obtenir des appointements splendides: dix mille francs par mois. Il y avait de quoi éblouir une jeune fille aux abois. Ah! mais c'est qu'il faut faire figure dans la Carrière, et qu'on ne peut pas fréquenter les cours ou prendre le thé avec la reine d'Angleterre, ou patiner avec l'héritière de Norvège, sans un certain faste. Cela se comprend tout seul.

Et Rolande le comprenait fort bien. Elle buvait les paroles du pseudo-diplomate; aveuglée par sa confiance elle ne percevait pas — elle, si fine, d'une éducation si réellement raffinée — ce qu'il y avait de vulgarité, ou d'ignorance des convenances, chez le Grec. Elle se reposait sur lui de tous ses soucis d'avenir.

Elle s'exalta toute seule, ingénument, pendant la courte absence que Dutoit fit à cette époque. Une «personnalité», qu'il entourait d'un brillant mystère comme d'une sorte de nimbe, le mandait, disait-il, aux environs, et Rolande ne doutait point qu'un généralissime ne l'eût convoqué pour avoir ses lumières. En revenant, Dutoit devait l'engager définitivement.

Le soir de son retour, elle alla le trouver à l'hôtel de Paris où il occupait une chambre et un salon dans une annexe.

Il était dans son salon, compulsant des paperasses et, au lieu de l'accueil à la fois paternel, admiratif et bienveillant qu'il faisait chaque fois à sa jeu-

Les gros mangeurs sont atteints d'acidité d'estomac

La Magnésie Bisurannée neutralise l'acidité, entretient la netteté de l'estomac et assure une digestion parfaite

Une autorité médicale très en vue dit: "Si vous êtes gourmand et qu'il vous faille trois gros repas par jour, vous pouvez les prendre à condition d'assurer la neutralisation des acides dangereux que les aliments formeront dans votre estomac".

Lorsque votre estomac est surchargé, la masse de la nourriture s'aggrave rapidement et forme des acides qui paralysent l'activité gastrique bien avant que le travail de la digestion soit terminé. L'estomac s'affaiblit alors et s'irrite et vous commencez à souffrir journellement d'indigestion, de flatulence, d'acidité, de ballonnement et de douleurs d'indigestion. Vous perdez aussi l'appétit—vous êtes fatigués et vous avez des vertiges—et les repas qui faisaient votre joie deviennent des cauchemars redoutés.

Si vous voulez neutraliser rapidement ces acides dangereux, rafraîchir et nettoyer votre estomac et l'aider à bien digérer ces joyeux repas sans que vous en souffriez, procurez-vous du pharmacien le plus proche de la Magnésie Bisurannée pure (en poudre ou en comprimés) et prenez-en dans un peu d'eau tiède après les repas. Vous serez surpris de l'effet rapide de cette médication simple.

La Magnésie Bisurannée est un puissant neutralisant des acides qui rétablit l'estomac et dont l'usage, sans aucun danger, donne journellement d'excellents résultats à des milliers de personnes.

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

Gypsa Products Co. S.A. 55 W. 42 St., New-York

Poils et DUVETS disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à

vivement en 1 minute. Il agit d'une façon aussi simple que l'eau et le savon qui enlèvent la poussière et surtout ne fait pas repousser le duvet. Prix, \$1.00, échantillon. 50c. Envoyé par malle contre Bon de Poste par The White Castle Drug Co., Casier postal 2234, Montréal.

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$3.50 pour 1 an, \$2.00 pour 6 mois ou \$1.00 pour 3 mois (Etats-Unis: \$5.00 pour 1 an, \$2.50 pour 6 mois ou \$1.25 pour 3 mois) d'abonnement au magazine

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Province ou Etat _____

POIRIER, BESETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can

ne beauté, Dutoit eut à peine l'air de la reconnaître...

Il s'informa négligemment de sa santé, paraissant avoir oublié tout l'intérêt qu'il lui témoignait avant son départ.

Le coup était sensible pour une adolescente qui, seule dans la vie, s'était violemment raccrochée à cet homme comme à un bon génie. Elle balbutia désespérée, inquiète :

— Cher Monsieur... qu'avez-vous? vous semblez anxieux... puis-je vous être de quelque utilité?

Il releva les yeux de dessus ses dossiers et, distant, admirable de douceur lointaine et d'indifférence polie, il dit :

— Chère Mademoiselle, votre offre est aimable, et je vous en sais un gré infini. Mais je ne crois vraiment pas que vous puissiez m'être utile dans les négociations politiques que j'entreprends.

Puis, avec un sourire galant (mais qui la rejetait très loin dans la foule des mortelles) il ajouta :

— Les Gouvernements emploient parfois des femmes... mais pas des adolescentes!

— Je suis trop jeune? balbutia Rolande en pâlisant.

Elle le sentait, il se retirait, il lui arrachait tous les espoirs merveilleux qu'il lui avait fait entrevoir! Elle avait placé en lui toute sa confiance, c'était cet homme qui devait la sauver. Il la délaissait! Elle n'était qu'une enfant sans ressources et n'avait plus qu'à mourir!

Il lui semblait qu'on lui ouvrait les veines et que sa vie s'échappait lentement. Elle entendait mal ce qu'il consentait à lui dire :

— Oh! ce télégraphe, quel bienfait mais quelle attente! De ma vie je n'ai souhaité une réponse avec une anxiété aussi profonde. Songez, songez que le sort de l'Europe, que dis-je de l'univers entier, dépend de la réponse que je vais obtenir! je puis empêcher une guerre imminente.

Le sort de l'univers! une guerre imminente!

Malgré ses soucis personnels, Rolande fut encore une fois fascinée par ce petit homme qui possédait une telle puissance... et qu'elle connaissait mal, certainement... Quelle personnalité magnifique, pensait-elle, cachait-il sous ce nom de Dutoit, si français, alors qu'il avait nettement le type levantin? Peut-être était-il prince... altesse...

Dutoit reprit, la traitant de nouveau en confidente ce qui réchauffa un peu le cœur de la jeune fille, glacée par l'accueil :

— J'ai à remplir une mission capitale, une de ces missions qui donnent à un être la sensation que, comme un dieu, il tient entre ses mains le Destin du monde. En réalité, ce n'est pas moi qui puis accomplir cette mission. Il faut une femme. Et cette femme, je lui ai télégraphié. Sera-t-elle libre? Pourra-t-elle venir?

Il médita, interrogea les quatre angles du plafond muet, ne paraissant plus, encore une fois, se souvenir de l'existence de Rolande. Il reprit :

— C'est une créature d'élite, une intelligence plus qu'humaine. Et d'une beauté, d'une élégance! Issue de la petite bourgeoisie, cette créature était faite pour vivre sur les marches d'un trône. Et elle y arrivera, elle y arrivera! Un duc l'a épousée. Elle est veuve. Une Altesse la recherche! Dans toutes les cours où elle passe, cette merveilleuse s'attache un cœur. Guillaume disait qu'elle était la première diplomate d'Europe. Il recherchait ses conseils. Les chancelleries sont heureuses de la recevoir. Son patriotisme et son abnégation sont admirables!

Mlle de Pierrefau écoutait, tâchant à se représenter cette duchesse énigmatique et fascinante dont on parlait en de tels termes, enviant ingénument la puissance morale de cette femme. Dutoit acheva :

— J'ai besoin d'elle (oui, sûrement, c'était un prince pour exiger ainsi les services d'une duchesse). Elle doit me télégraphier et la France, l'Europe, le Monde seront sauvés!

Rolande quitta l'hôtel transfigurée, oubliant ses angoisses, ne se doutant pas quelle comédie lui jouait le Levantin et que cette «femme extraordinaire» n'existait que dans son imagination, devant simplement servir à amener Rolande — par émulation — au point moral où il la voulait faire venir.

Aussi l'espion avait-il bien recommandé à Mlle de Pierrefau de venir aux nouvelles dès le lendemain matin et, quand elle arriva, il saisit au hasard un télégramme quelconque et feignit un grand abattement en disant :

— J'ai sa réponse, elle ne peut venir. Tout est par terre. Je suis désespéré! par qui la remplacer, par qui, Seigneur?

Le Seigneur omettant de répondre, Rolande se sentit aussi

désespérée que lui pour la France, l'Europe, le Monde...

Et Dutoit exhalait sa douleur.

Non, il ne connaissait aucune femme capable de remplir le rôle que de puissants personnages voulaient qu'elle jouât...

Alors, timidement, mue, non pas par l'orgueil mais par un immense désir d'être utile, de sauver son pays, Rolande balbutia :

— Et... moi?

— Vous!!!

Dutoit, qui attendait impatiemment que la jeune fille s'offrit, eut cependant pour dire ce «vous» le ton stupéfié de l'homme qui était à mille lieues de supposer qu'on pouvait briguer une telle tâche, un tel honneur...

Un cèdre ne voit pas une rose à sa base... a dit Victor Hugo. Dutoit, soi-disant, n'avait pas, jusqu'ici, vu cette femme près de lui et il la considéra longuement, tandis qu'elle tremblait de son audace. Puis, il hocha la tête et dit, lentement :

— Non.

— Oh! dit Rolande, vous me trouvez trop sotte, trop jeune.

— Sotte, non. Inexpérimentée, oui. Et, surtout, ma pauvre enfant, vous êtes trop jeune. Vous ne savez pas que cette mission peut être périlleuse, que vous pouvez, pour sauver votre Patrie, laisser votre repos, votre liberté, votre vie! Jamais je ne voudrais demander de votre jeunesse un tel sacrifice.

— Mais je veux me sacrifier, mais je vous conjure de me laisser me sacrifier! dit l'ardente jeune fille, complètement abusée par les paroles de Dutoit. Je vous assure que je sens en moi des forces inemployées. Ayez confiance, éprouvez-moi!

— Vous n'êtes pas Française... hésita Dutoit.

— Mais si... c'est-à-dire, se reprit-elle, que j'ai été élevée par une nourrice française, c'est pourquoi je parle si bien la langue française et j'aime la France comme ma patrie.

— Justement, il s'agit du salut de cette France, du sort de millions d'êtres. Puis-je le remettre entre vos mains inexpérimentées? Puis-je charger votre cœur d'une responsabilité si colossale?

— Mais oui, et je mourrai volontiers s'il le faut, je mourrai, cria-t-elle, éperdue.

— Vous ne savez pas ce que je puis exiger de vous, quels serments vous lieraient!

Il était debout, solennel, aussi fatidique, malgré sa petite taille, que le grand-prêtre vouant Sa-

Iambô à tous les dieux infernaux. Elle balbutia, pâle :

— Je jure de vous obéir...

— Jurez-le sur votre propre vie!

— Sur ma propre vie!

Elle avait clos les yeux, se recueillant pour prononcer un tel serment et ne vit pas le sourire sardonique de Dutoit, cet excellent comédien.

Enfin il était arrivé à amener Rolande à ce point d'exaltation où elle s'engagerait à fond, devenant sa chose docile, confiante. Il pouvait parler, elle était bien prise.

Il s'agissait en effet de «voler» au comte de Siagne la valise écossaise que des affidés lui avaient signalée depuis Beyrouth, qu'il était allé filer à Marseille, qu'il avait suivie jusqu'à Monte-Carlo et dont il rêvait de s'emparer.

Mais lui-même était brûlé.

Si la police n'avait pas encore découvert sa véritable nationalité, il la sentait cependant à ses trousses.

Une autre main devait agir à sa place.

Et, n'ayant personne de confiance, il se décidait à faire exécuter ce travail délicat à Rolande, tout en regrettant qu'elle fût aussi jeune. Enfin, il n'avait pas le choix des complices et risquait le tout pour le tout. A défaut d'habileté professionnelle, elle aurait la foi. Naturellement, il ne lui dit pas ce que réellement contenait la valise.

Avec des réticences ténébreuses, de grands noms, chuchotés si bas que Rolande ne parvenait pas à les saisir clairement. Dutoit lui raconta une histoire compliquée. Elle le crut sur parole parce que ce diable de petit homme avait capté sa confiance jusqu'à l'aveuglement.

Elle comprit donc qu'elle devait «enlever», au jeune homme que le diplomate lui désignerait, une certaine valise écossaise contenant les noms de détails sur tous les chefs d'espionnage.

C'étaient ces chefs, assurait Dutoit, qui voulaient déclencher une nouvelle guerre.

On ne parvenait pas à démêler leurs intrigues.

Une fois en possession de ces documents, on donnait un vaste coup de filet pour mettre tous les espions hors d'état de nuire et, comme il le disait avec des yeux subitement humectés de larmes, «la guerre devenait impossible, c'était encore une fois l'âge d'or sur la terre».

En racontant cela la comtesse eut un sanglot bref. Firmin avait bondi :

— Et vous n'avez pas refusé, cria-t-il. Ah! vous ne me persuaderez jamais que vous croyiez aveuglément ce que vous disiez cet homme. Non, non, vous étiez trop intelligente pour donner dans cette histoire de dossiers.

Elle se tordit les mains. Jusque là, la jeune femme le sentait, Vouret l'avait crue implicitement. Du reste, il pouvait contrôler toutes ses assertions. Mais, maintenant, elle entraînait dans la période trouble de sa vie, là où il ne pourrait rien vérifier. Il fallait qu'il eût confiance et elle le sentait douter.

Comment le convaincre? Rolande leva sur le jeune homme de larges yeux où passèrent l'anxiété que l'on voit dans les prunelles des loups et des fauves quand ils ont peur... Ce regard fit mal à Vouret. L'humiliation de la femme de son maître le torturait. Mais il devait poursuivre son rôle de justicier. Il dit en détournant la tête :

— Continuez.

Mon Dieu, cela, ensuite, avait été très vite. Dutoit ne lui avait pas laissé voir le comte une seule fois. Il lui cacha même le nom du mystérieux voyageur.

Mais, un jour, il lui dit de préparer sa valise, régla la note d'hôtel de la jeune fille, lui donna rendez-vous à la gare de Monte Carlo et, une fois là, s'étant assuré que le comte avait pris place dans le wagon, il fit monter Rolande, sans l'accompagner, lui indiquant seulement l'encoignure à occuper, juste en face du jeune homme qui, la tête enveloppée d'un passe-montagne, accablé par la fièvre d'une grippe, commençait à somnoler. Les instructions, ensuite, étaient formelles. Rolande, jusqu'à ce qu'il fit nuit, devait rester voilée, se dissimulant même derrière un journal.

La nuit venue, elle tenterait de profiter d'un moment d'inattention pour s'emparer de la valise, descendrait à la première station et gagnerait Lyon où elle resterait deux jours sans sortir de l'hôtel de la Pomme de Pin. De là, elle partirait pour Paris après avoir maquillé la valise. On l'attendrait à la gare de Lyon où elle n'aurait plus à s'occuper de rien que de recueillir les « félicitations du gouvernement » pour son courage et son habileté.

Au cas où, de Marseille à Lyon, elle ne pourrait profiter d'aucun moment de distraction pour en-

lever la valise, Dutoit lui avait donné d'autres instructions.

Cependant très vite Siagne s'éveilla. Un officier passant dans le couloir le reconnut, il sortit avec celui-ci et parla longtemps, debout dans le corridor, sa fameuse valise sous le bras. Enfin, à Marseille, il ne tarda pas cette fois à s'endormir profondément.

Pourtant Rolande n'osait lui prendre la valise, posée sous sa tête. Et elle n'avait pas préjugé de sa force morale en acceptant de jouer un rôle qui l'exaltait cependant. Serait-elle assez habile. Il lui venait — et elle en avait honte — des envies d'abandonner la partie. Alors, elle se répétait que le sort de sa patrie était en jeu, et se sentait prête à mourir pour elle.

Pourtant, à Valence elle était décidée à renoncer à l'entreprise que le sommeil persistant du jeune homme rendait impossible.

A Vienne, elle se promit de dire à Dutoit qu'elle quittait la carrière... On approchait de Lyon. Dans la banlieue, des becs de gaz brûlaient d'un air malade dans la nuit pluvieuse. Et, soudain, dans le calme de son esprit décidé, des pensées se formulèrent si clairement, si impérativement qu'elles semblaient être — par un phénomène d'hypnotisme, dictées à distance par Dutoit lui-même.

Voilà quelles étaient les pensées qui se détachaient comme par un déchainement automatique :

« Quoi de plus simple que d'agir en ce moment? Le wagon est sombre — tout le monde dort — Je tire délicatement la valise sous la tête du jeune homme — s'il s'éveille, je feins de tomber et, dans ma chute, de m'être accrochée instinctivement à ce que j'avais sous la main — donc, il ne s'émeut pas, ne crie pas au scandale — S'il continue à dormir, je gagne la tête du train par les couloirs — je descends — je vais à l'hôtel — tout est fini. »

Automatiquement elle se leva, prit son propre sac de voyage puis, très doucement dans l'ombre, tira la fameuse valise écossaise. Le train, dans sa course, secouait les cloisons. Henri de Siagne, la tête ayant glissé insensiblement de la valise même sur le capitonnage du wagon, sentit à peine le mouvement de retrait et, dans son inconscience, l'attribua aux secousses du rapide...

Soudain, dans le silence, il gémit un peu.

Elle s'arrêta, glacée, perdant la tête.

Mais il se tut, reprenant son sommeil.

La valise était dans la main de Rolande.

Alors elle se mit à trembler. Ses dents claquaient en sortant du compartiment. Se dominant pour rester calme elle gagna la tête du train. Mais elle recommença de trembler. Ne s'était-il pas éveillé? N'allait-il pas surgir, l'appelant voleuse? Elle entrevit le scandale, la honte. Evidemment elle dirait qu'elle s'était trompée...

Soudain, le train ralentit, s'arrêta. Pourtant on n'était pas dans une gare. C'étaient, non plus la pleine campagne, mais les faubourgs lyonnais.

Alors, sa résolution fut prise.

Elle était seule à l'extrémité du couloir. Rapidement elle ouvrit la portière et sauta sur la voie.

Elle se trouva dans un enchevêtrement de rails comme il s'en entre-croise aux environs des gares. La tête perdue, ne pensant même pas à regarder si d'autres trains surgissaient, elle traversa ce filet de voies à rudes mailles de fer, butant dans les boulons des traverses, atteignant enfin un parapet de métal qui isolait les lignes d'une rue morne et déserte. Elle suivit ce parapet pendant quelques mètres puis trouva une ouverture et fut dans la rue.

Le rapide qu'elle venait de quitter était déjà reparti dans la nuit, son feu rouge brillait faiblement à l'arrière, pâlit, s'éteignit...

Personne ne la poursuivait.

Sauvée, Rolande était sauvée!

La rue, sorte de boulevard aux arbres maigres entre des terrains vagues et de tristes maisons grises, filait en droite ligne sur Lyon. Elle le suivit, un peu moins haletante et prit le temps de s'asseoir sur un banc, d'ouvrir son sac de voyage et d'y mettre la fameuse valise écossaise. Puis, d'une marche plus calme, elle s'achemina vers Lyon, escortée et dépassée par les voitures de marchands.

La facilité extrême de sa réussite alors qu'elle croyait tout impossible lui communiquait maintenant cette ivresse qui suit tous les tours d'adresse. Elle goûtait l'émotion qui l'avait secouée.

Vraiment, pensait-elle, c'était là vivre. Dans la tranquillité qui l'envahissait, elle n'envisageait plus la « diplomatie » que sous un jour divertissant. Enfin, elle était

extrêmement fière de ce qu'elle appelait son habileté...

Elle arriva à Lyon les membres rompus mais l'esprit alerte et demanda la rue du Porte-Fer ou se trouvait l'hôtel de la Pomme de Pin.

Il pleuvait. Le jour se levait, gras et triste, sur la ville enfumée. Entre des maisons hautes, la rue d'une gorge montagnarde, mais l'air y était moins pur que dans les vallées alpestres. Cependant l'hôtel était assez propre et affichait sur sa porte vitrée : Confort moderne — Chauffage central — Salles de bains.

Dès qu'elle nomma Dutoit, on s'empressa de la conduire dans une grande chambre assez claire, charmante de sa cretonne et de ses fausses gravures Louis XV. Il y avait une salle de bains attenante. On lui monta un chocolat dans sa chambre, et pour le grand déjeuner, elle descendit.

Mais, sans la faire entrer dans la salle du restaurant, on la servit dans un petit salon, séparé par une demi-cloison, où un excellent repas, conçu d'après de vieilles recettes savoureuses des gourmets lyonnais, l'attendait. Satisfaite des attentions dont on l'entourait, Rolande commença de déjeuner sans se douter qu'une lecture allait encore une fois changer le cours de sa vie.

Sur une table à côté de la sienne elle vit un livre qui semblait abandonné et elle le prit pour le lire. C'était l'histoire authentique de plusieurs espionnes de la grande guerre. L'auteur expliquait d'abord comment certaines femmes sont attirées inconsciemment dans l'espionnage soit par l'appât d'un salaire élevé, soit par des paroles fallacieuses leur représentant qu'il s'agit de contre-espionnage et qu'elles vont sauver leur Patrie en écoutant docilement les instructions qu'on leur donnera.

En lisant ces explications, Rolande devint blême et continua avidement sa lecture.

Le livre parlait de Mata-Hari, l'espionne célèbre, dont un subterfuge rendit la fin héroïque dans le petit jour glacial et humide du bois de Vincennes. Et l'on parlait aussi longuement d'une autre qui espionnait aux Eparges. On racontait son désespoir d'être prise; désespoir rendu plus pathétique par sa beauté et ses admirables cheveux défaits de Madeleine repentie. On la fusilla. Les balles la défigurèrent, un de ses yeux pendait sur sa joue.

Transie de peur, Rolande remonta dans sa chambre.

En entrant, elle s'aperçut dans la glace et marcha vers son image en répétant : espionne, espionne !

Cette conviction venait d'entrer en elle. Ce qu'elle avait fait, c'était de l'espionnage. Dutoit l'avait trompée, Dutoit avait menti. Il n'y avait pas de diplomatie là-dedans, il n'y avait qu'un honteux trafic, l'ignominie de cette vente de chair humaine héroïque et pantelante que le canon déchirait parce qu'une femme, comme il était dit dans le livre, voulait ramasser une fortune dans le sang et dans le jeu !

Voilà l'infâme métier qu'il avait proposé à la jeune fille. Voilà dans quel piège elle serait tombée. Car, la certitude lui venait que la fameuse valise écossaise contenait, non pas des dossiers relatifs à l'espionnage mais plutôt des documents relatifs à la sûreté de la France.

Sa crédulité dans les propos de Dutoit s'écroulait. Elle apercevait maintenant des invraisemblances, des fissures par où s'échappait la vérité. Non, Dutoit ne devait pas être diplomate, pas même Français sans doute, car elle avait relevé parfois dans son langage des barbarismes qu'elle attribuait naïvement à une confusion entre tous les idiomes qu'il connaissait (il faut savoir tant de langues pour aller ainsi de famille royale en famille royale) !

Naturellement, elle n'en avait pas les clefs. De plus, la valise était cachetée. Elle n'hésita pas. Si elle se trompait et qu'elle trouvât les papiers annoncés, elle s'expliquerait loyalement avec Dutoit. Enfin, un pressentiment plus fort que sa sécurité personnelle la poussait à s'assurer du contenu de ce sac.

Des yeux elle chercha autour d'elle un moyen d'ouvrir cette valise, en peau de porc, très résistante. Elle avisa un couteau à beurre resté sur la table depuis le déjeuner du matin. Avec un peu de patience, Rolande parvint à trancher le fil ciré d'une des coutures et, finalement, pratiqua une ouverture assez large.

Elle y passa la main, sentit des papiers et les tira à elle.

Ils se déroulèrent. Alors des plans apparurent, marqués de signes conventionnels auxquels Rolande ne comprit rien, sauf une chose évidente il ne s'agissait pas de dossier de personnes. Fébrilement, elle vida la valise et n'eut plus aucun doute.

Des plans, rien que des plans apparaissaient...

Certes la jeune fille aurait pu penser que Dutoit avait été lui-même abusé. Mais une femme intelligente peut être dupée une fois par suite de son inexpérience; dès qu'on a dessilé ses yeux, elle ne retombe plus dans la crédulité. C'est la caractéristique des faits. La vérité éclatait aux yeux de Mlle de Pierrefau: Dutoit lui avait fait voler des plans. Elle avait commis, sans s'en douter, ce délit d'espionnage que l'on châtie de douze balles, au petit jour, dans un fossé humide.

Elle frémit et claqua des dents.

Qu'avait-elle fait? et, surtout, qu'allait-elle faire ?

Evidemment le devoir était d'aller tout avouer à des autorités militaires en remettant les documents sur lesquels les noms: Salonique, Vardar apparaissaient fréquemment au milieu de tous les obscurs signes de convention. Et, tout de suite, cédant à l'impulsion de sa nature loyale, elle saisit son chapeau, prête à agir comme elle croyait devoir le faire.

Soudain, une angoisse lui coupa le souffle, faucha son geste.

Croirait-on en sa bonne foi ? Oui, malgré l'acte de rapporter les papiers et de dénoncer Dutoit, la croirait-on absolument ? Ne la prendrait-on pas pour une espionne trahissant, par esprit de vengeance, ceux qui l'emploient couramment ? Car, enfin, comment expliquer qu'elle, jeune fille bien élevée et de grande famille, avait voyagé sous un faux nom, puis consenti à ce que Dutoit appelait élégamment «l'enlèvement de la valise» mais qu'elle qualifiait crûment, maintenant, de vol !

Il y avait là une suite de faits brutaux et déshonorants qui jetteraient un doute sur sa mentalité, sur sa droiture, un fait surtout dont elle s'étonnait elle-même; le consentement au vol et qui révélait une véritable déformation de son jugement.

Une peur folle, irraisonnée, accrue peut-être par la dépression nerveuse consécutive à l'émotion de la nuit précédente et à la marche épuisante jusqu'à Lyon, s'empara de la jeune fille. Une pensée s'implanta en elle avec la violence d'un coin enfoncé dans la chair :

«Ils sont vaccinés contre ces sornettes!»

Ces «sornettes» c'étaient les arguments des espionnes se préten-

dant de bonne foi comme elle-même, Rolande, le prétendait.

Et l'histoire de cette téléphoniste, fusillée bien qu'on la devinât innocente d'intention, sinon de fait, la glaça d'épouvante. Des mots sinistres résonnèrent dans l'esprit de Mlle de Pierrefau : «Les balles la défigurèrent... un de ses yeux pendait sur sa joue.» Elle imaginait le cadavre courbé, le visage défait sous les cheveux de Madeleine repentie et l'oeil arraché de l'orbite, énuclée par les balles !

Elle gémit. Désormais cette vision de mort ne la quitterait pas. Oh! pouvait-elle risquer cette fin infamante? L'appareil de la justice européenne lui apparaissait redoutable et compliqué, et la certitude qu'on ne la croirait pas grandissait en elle comme une fièvre.

Enfin, son nom véritable, ce nom de Pierrefau dont elle était fière, qu'elle avait caché pour qu'il ne subit aucun affront, serait entraîné en justice. On saurait qu'une Pierrefau avait volé!

Elle se révoltait contre ses idées, ne se sentant pas le courage d'affronter les conséquences terribles de son acte, et l'inflexible Rolande qui tenait tête à sa famille à Qwalior, la fille de cette Guinevere qui ne connaissait pas la peur, l'héritière des Pierrefau trembla... et fut lâche!

Ce fut là son crime. Lâche, elle voulut se dérober au châtement mérité pour son inconséquence et cette lâcheté, en laissant tomber les soupçons sur un innocent, en infligeant au comte et à la comtesse de Siagne un calvaire imérité, elle ne l'avait pas encore expiée. La vie lui avait été clémentement... mais l'heure n'était-elle pas sonnée? N'allait-elle pas maintenant payer son moment de faiblesse ?

Ne commençait-elle pas à expier depuis une heure qu'elle était là, exsangue, torturée, avouant sa honte avec l'angoisse de voir soudain apparaître celui qu'elle aimait et qui la chasserait... la maudirait ?

— Eh bien, interrogeait froidement Firmin à cet endroit du récit, que faites-vous de ces documents? A qui, finalement, après un court débat de conscience, les avez vous vendus ?

— Je ne les ai pas vendus, malheureux, cria la femme en se redressant. Je suis assez coupable pour que vous ne me chargiez pas encore plus !

Non, elle ne les avait pas vendus. Une seule chose lui avait paru paisible: les anéantir pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains des ennemis, que jamais ils n'arrivassent à Dutoit.

Alors, elle prit des allumettes, s'approcha de la cheminée, déplia les plans, feuille par feuille, les alluma par le coin et, agenouillée devant le foyer, elle les regardait brûler, sentant un soulagement l'envahir à mesure que, sous la flamme, les papiers se recourbaient en cornet, noircissaient, s'effondraient, anéantissaient la preuve de sa demi-culpabilité. Et Rolande se sentait même si heureuse, qu'optimiste, elle voulait penser que ce vol n'aurait de suites pour personne, tout s'apaiserait de soi-même.

Elle eut assez vite achevé cette destruction et se releva vaillante comme si sa situation personnelle était de ce fait devenue brillante. Tout dans la vie est affaire de relativité: à côté de l'infamie qu'elle avait soudain envisagée, le reste semblait à peine contrariant... Délivrée! elle était délivrée, arrachée à l'emprise de Dutoit. Heureusement il ignorait son véritable nom. Elle allait rentrer à Paris, descendrait dans son ancienne pension de famille dont elle ne lui avait jamais parlé. Certainement elle trouverait à s'occuper. Tout s'aplanissait, s'illuminait à la clarté projectée par les derniers papiers achevant de brûler dans la cheminée.

Mais ses yeux tombèrent sur la valise écossaise, si particulière, et reconnaissable aux lignes noires qui s'entrecroisaient sur les flancs en justifiant son nom. Dutoit avait bien parlé de la maquiller avec de l'encre mais, ne la reconnaîtrait-on pas malgré tout? Il fallait détruire cette preuve parlante, elle voulait arriver à Paris débarrassée de toute trace de sa faute.

La brûler? Jamais le cuir ne disparaîtrait complètement, et quelle odeur se dégagerait sans doute, emplissant tout l'hôtel, attirant l'attention. Comment la faire disparaître? L'abandonner dans un placard? Trop peu sûr. Elle réfléchissait et se rappela soudain le Rhône, suivi en chemin de fer, traversé sur un pont en arrivant à Lyon, le grand fleuve grossi par les pluies d'hiver et la fonte des neiges. Mais cette valise, relativement légère maintenant, flotterait certainement.

(A suivre)

ROMAN LITTÉRAIRE DU SAMEDI

CŒUR DE SCEPTIQUE

par HENRI ARDEL

No 2 (Suite)

II

Robert Noris, écrivain de renom, veut étudier un caractère de jeune fille simple, modeste, pour en faire l'héroïne de son prochain roman. Dans ce but il part pour la Suisse et s'éprend d'une petite anglaise.

A ce moment arrive jusqu'à moi son beau rire insouciant et jeune. Mes yeux s'arrêtent sur les feuillettes que je viens de noircir et je me produis l'effet d'un insensé, qui, glacé de froid, resterait volontairement éloigné de la flamme capable de le ranimer.

Alors je repousse les pages de mon oeuvre nouvelle, que j'ai écrites ce matin, et je descends sur le tennis-ground.

18 juin.

Aujourd'hui dimanche, Vevey est transformée en une petite ville morte, avec ses magasins clos. Tantôt ses tramways seront bondés de promeneurs. Mais à ces premières heures du matin, ils passent presque vides. Les gens qui traversent les rues ne se promènent pas; ils s'en vont à leurs temples respectifs pour assister au service religieux.

Je me dirige vers l'église catholique, et je me souviens que j'y ai vu partir lady Evans et sa nièce, qui doivent, à leur origine irlandaise de ne point appartenir au culte anglicain. Je me mêle à la foule des fidèles et j'entre avec le désir secret de pénétrer plus avant, plus profondément dans la connaissance de l'âme de feu de ma petite amie. Elle semble croyante; l'est-elle réellement?...

L'atmosphère est chaude, un vague parfum d'encens flotte sous les voûtes, et les chants qui s'y élèvent sont remarquables. Très vite je découvre la tête blonde de miss Lilian. Alors je me

dissimule dans la foule des assistants, me méprisant d'être venu l'observer jusque dans sa prière. Je me suis mis à l'écart, précaution inutile; elle ne songe point à remarquer ceux qui l'entourent, ses lèvres sont sérieuses, sa physionomie expressive a pris un air de gravité recueillie qui fait d'elle une Lilian encore inconnue pour moi. Elle contemple l'ostensoir qui flamboie sur l'autel; et son oeil bleu à ce regard profond que j'y ai surpris déjà quand elle parlait des questions qui lui sont très chères.

— Je le sais maintenant, cette enfant aime et croit; elle ne discute point sa foi. Elle est plus sage et plus heureuse que nous autres hommes qui nous jugeons des penseurs, détruisons incessamment nos croyances à peine définies, et ne réussissons qu'à faire de nous-même de pauvres épaves déseparées, meurtries par les remous de nos incertitudes, de nos doutes, par les élans vite brisés de notre âme qui ne sait plus où se prendre. L'arbre de science est toujours dangereux à approcher. Bienheureux ceux qui ignorent et ne font pas une divinité de leur intelligence!

Ce soir, comme miss Lilian venait de chanter et que j'avais encore dans l'oreille sa voix merveilleuse, je me suis rappelé la musique que j'avais entendue le matin même dans l'église et j'en ai parlé à lady Evans. Miss Lilian, qui, encore assise au piano, jouait en sourdine une mélodie très douce, s'est interrompue en m'entendant et m'a demandé: — Comment, vous étiez ce matin à la messe? C'est très bien!

Elle paraissait étonnée, et l'expression de ses yeux clairs était bien révélatrice. Il est évident qu'elle m'avait, et avec raison, jugé pour un mécréant. Et soudain, quand ce «très bien» tout chaud de sympathie est tombé de ces lèvres qui ne savent pas mentir, la pensée m'est venue, aiguë comme un remords, que je la trompais. Elle croyait qu'un sentiment religieux m'avait amené

dans cette église, et j'y étais entrée en dilettante, en indifférent, en curieux, dans le but de continuer l'analyse dont elle était l'objet.

Alors je me suis juré que je ne chercherais à savoir de son âme que ce qu'elle m'en laisserait voir librement.

25 juin.

Y a-t-il bien six semaines que je suis ici? Le temps est exquis. Aucune chaleur excessive encore, mais une tiédeur de printemps, une admirable éclosion de fleurs. Ce séjour à Vevey restera pour moi une halte inoubliable dans ma vie agitée. Il y a des instants délicieux où je parviens à vivre sans faire de psychologie à mon égard ou à l'égard des autres, et je veux qu'il continue à en être ainsi encore quelque temps. Quand j'aurai quitté Vevey, que j'aurai, à Paris, repris possession de mon moi habituel, j'arriverai bien assez vite à comprendre de quoi était faite la sensation d'apaisement que j'ai goûtée. Je souhaite vivre ici comme ceux que j'ai enviés tant de fois, et accepter, sans en chercher le pourquoi, cette rare minute de bien-être moral.

28 juin.

En vérité, l'homme est un étrange animal. Je n'ignore pas que Henry Digby est animé des intentions les plus matrimoniales à l'égard de miss Lilian. Je n'ai qu'à leur souhaiter une longue suite de prospérités, au cas échéant, et je ne me reconnais nul motif pour m'inquiéter de la réponse que fera «ma petite amie» le jour où Digby lui adressera sa demande. Il est clair qu'il l'aime; il le laisse d'ailleurs voir avec une naïveté touchante. De plus, il est beau garçon, de bonne naissance, d'âme excellente, je suis sûr, et d'intelligence bien moyenne.

Miss Lilian ne paraît guère lui donner plus d'attention qu'elle

n'en accorde aux autres; et ni avec lui, ni avec personne, elle ne flirte, tout Anglaise qu'elle est. Et moi, je suis charmé, sans me l'avouer, parce qu'elle rit des phrases sentimentales qu'il lui débite; elle en rit d'une façon moqueuse et fine, sans nul soupçon de méchanceté. Je suis charmé, parce que, quand nous causons ensemble, je la sens toute aux idées que nous échangeons, parce qu'elle ne paraît jamais pressée d'interrompre ces conversations dans lesquelles sa parole révèle toujours sa pensée vraie.

Hier soir, cependant nous n'avons pas eu notre habituelle causerie. Une réunion dansante s'était organisée dans l'hôtel, et miss Lilian s'en amusait en vraie petite fille, fort occupée à griffonner des noms sur son carnet, les yeux étincelants, la bouche riieuse, une flambée rose aux joues, ses cheveux d'or roux moussant autour de la nuque et du front.

Tout à coup, je l'ai aperçue assise sous un lustre dont la lumière ruisselait sur sa fraîcheur de blonde; Digby, derrière elle, lui parlait si penché que son visage effleurait les cheveux légers des tempes; et il avait un air de satisfaction qui a fait tressaillir en moi quelque chose d'obscur et m'a jeté vers elle, sans réflexion, pour lui adresser une prière que je n'avais pas prononcée depuis bien longtemps:

— N'avez-vous point un pauvre tour de valse pour moi?

Et comme il a été dit: «Demandez et vous recevrez», je n'ai pas été repoussé; j'ai obtenu la faveur convoitée; et, à ma honte, j'avoue que j'en ai éprouvé un plaisir analogue à celui que je ressentirais en voyant l'excellent Digby partir seul et pour toujours à l'extrême fond de l'Angleterre.

N'avais-je pas raison de dire que l'homme est un étrange animal?

GRATIS

Fortifiez votre Santé et Embellissez votre Poitrine

Toutes les Femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Réformateur Myrriam Dubreuil



Vous pouvez avoir une santé saine, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se combient les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraissera rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 32 pages, avec échantillons Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle.

Les jours de bureau sont:

Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

BOITE POSTALE 2353 — Dépt. 2

3902, Parc Lafontaine, Montréal.

Ne Souffrez Plus!

POURQUOI RESTER UNE MALADE LANGUISSANTE QUAND IL NE TIENT QU'A VOUS D'ETRE BIEN PORTANTE? LA QUERISON EST ASSUREE AVEC LE



Traitement Médical GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines, des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc., etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez cinq cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

3902, Parc Lafontaine, Montréal, Can. Boîte Postale 2353 — Dépt. 25

1er juillet.

J'ai la nostalgie de la montagne, de la Suisse sauvage. Je rêve d'un petit village, où j'ai écrit quelques-unes de mes meilleures pages. Ce village s'appelait Ballaigues; on y jouissait d'incomparables couchers de soleil, d'aperçus fugitifs et charmants sur la chaîne des Alpes Bernoises. Les bois y avaient des solitudes à peine connues, et des senteurs pénétrantes et sauvages emplissaient le matin leurs sentiers déserts.

Je rêve de ce petit village, sa vision me hante et m'attire. Aucune obligation ne m'arrête à Vevey, et pourtant j'y reste et je sais que si je parlais, j'éprouverais un déchirement, un de ces déchirements bizarres et inexplicables, subtils, et dont la cicatrice demeure sensible longtemps après que le mal est guéri.

5 juillet.

Une explication a-t-elle eu lieu entre miss Lilian et Henry Digby? Tantôt, j'ai entendu ce dernier annoncer son départ pour demain. Durant le dîner, miss Lilian avait une fièvre dans les yeux et elle était plus grave que je ne l'avais jamais vue. De bonne heure, elle est remontée dans l'appartement de lady Evans. Celle-ci paraissait préoccupée et triste; mais les rapports de la tante et de la nièce avaient toujours la même tendresse. En France, je connais plus d'une mère et d'une tante qui n'eussent point laissé de la sorte s'éloigner un prétendant aussi bien pourvu que Henry Digby, sous le rapport de la fortune. Mais, miss Lilian est laissée absolument libre de disposer de sa vie.

9 juillet.

J'arrive chez Mme de Grouville que je trouve fourrageant dans une revue, nerveuse, son coupe-papier froissant les feuilles qu'elle lit. Et tout de suite, elle commence, me montrant les pages qu'elle tient entr'ouvertes, et avec la véhémence qui lui est particulière:

— Avez-vous lu cet article? La police devrait traduire en justice les gens qui écrivent des livres tendant à ôter à leurs concitoyens toute illusion, toute foi, tout espoir. C'est insensé et criminel, oui, criminel! Ces écrivains-là mériteraient d'être pendus comme des misérables!

Je connais l'article dont elle me parle; il est amer et décevant dans son ironie aiguë, discrète et éveillant, en effet, l'impression poignante du vide de tout ce qui est humain. Mais comment condamnerais-je ces pages? Sous une autre forme, n'en ai-je pas écrit qui arrivaient à la même conclusion de désespérance absolue?

— Ah! vous faites de jolie besogne, vous autres psychologues, termine Mme de Grouville.

Et elle envoie loin d'elle, la revue qu'elle tenait. Puis, me regardant, elle me dit:

— Savez-vous de quoi vous êtes coupable, vous, Robert Noris? Tout simplement de la rupture des projets de fiançailles entre Henry Digby et ma petite Lilian.

Pourquoi, au dedans de moi-même, ce frémissement qui m'a secoué les nerfs, tandis qu'à haute voix je répondais:

— Quel singulier reproche! Voulez-vous me dire, chère madame, comment je l'ai mérité?

— Comment! Vous demandez comment vous êtes arrivé à un aussi heureux résultat? Simplement parce qu'avec votre gloire, votre célébrité, grâce à l'attention que vous prodiguez à Lilian, vous avez éclipsé l'infortuné Digby, tout beau garçon qu'il était. Le malheureux n'était pas de force à rivaliser avec vous, surtout aux yeux d'une femme intelligente: et pourtant il se fût dévoué à elle tout entier, il lui eût donné autant de bonheur que possible. C'était le meilleur des hommes, et le voilà désolé!

Une exclamation impatiente m'est venue:

— Ne regrettez pas ainsi la non-réussite de ce mariage projeté. Henry Digby était intellectuellement d'une parfaite insignifiance; il eût bien vite semblé insipide à miss Lilian; et, grâce à son heureuse nature il se consolera de sa déception, je puis vous le certifier.

Il se consolera, c'est évident; et même il ne fera pas, comme vous n'y manqueriez, un livre dans lequel il racontera, pour 2 fr. 75, ses chagrins d'amour. Ce n'était pas un aigle. Mais peut-être se fût-elle contentée de lui si vous n'étiez venu vous jeter à la traverse. Ne m'interrompez pas; les vieilles femmes comme moi ont le droit de tout dire aux jeunes gens. Vous vous êtes jeté à la traverse, sans le vouloir, je vous l'accorde, parce que vous n'avez pensé qu'à votre plaisir d'observateur. Mon cher maître,

vous et vos pareils, vous êtes des voleurs d'âmes. Savez-vous ce que vous auriez de mieux à faire? Epouser Lilian.

Epouser Lilian Evans! J'ai regardé Mme de Grouville, tout prêt à relever ses étranges paroles. Mais on eût dit qu'elle avait attendu, pour me les jeter, la minute où il ne serait plus possible de les discuter, des visiteurs entraient. Je suis resté quelques instants espérant qu'un moment de solitude avec elle me permettrait de l'interroger sur le mobile qui l'avait fait me parler ainsi. Mais j'ai vu bientôt que je souhaitais une chose impossible. Et puis n'eût-elle pas été surprise de l'importance que je donnais à un mot tombé par hasard peut-être de sa bouche, qui en prononce tant au hasard.

En entrant à l'hôtel, j'ai aperçu miss Lilian sous la véranda, un livre ouvert sur ses genoux, ses yeux perdus vers le lac. Au bruit de mes pas, elle a tourné la tête, j'ai rencontré son regard profond dans lequel a passé soudain un fugitif éclair, et ses lèvres eurent un beau sourire de bienvenue. Alors la pensée m'a traversé l'esprit, brûlante, pareille à un trait de feu, que je devais aller dire à cette jeune fille tout ce qu'elle pourrait être pour moi.

Un homme qui ne serait point un analyste aurait pu obéir à cette impulsion qui l'emportait peut-être vers le bonheur. Moi, je n'ai pas su le faire. J'ai simplement salué miss Lilian et j'ai passé.

10 juillet.

Pourquoi Mme de Grouville m'a-t-elle jeté dans l'âme une pensée que je n'aurais jamais et, —pourquoi ne l'avouerais-je pas? —douloureuse avec sa poésie de rêve irréalisable.

Et pourtant, je ne puis dire que cette possibilité soit neuve pour moi. Une parole inattendue lui a donné corps; mais dans les abîmes les plus secrets de mon être sensitif, elle existait flottante et vague.

Mais ai-je le droit, moi blasé, désillusionné, moi dont l'âme est triste et fatiguée, de vouloir faire mon bien de cette jeune créature qui respire la joie de vivre? suis-je capable de discerner si ce n'est pas encore mon misérable dilettantisme qui m'entraîne vers elle, justement parce qu'elle est une révélation pour moi? Serait-elle assez puissante pour me faire oublier, dès qu'il s'agirait d'elle, mes curiosités impitoyables?

bles d'analyste? J'ai dédaigneusement parlé de Henry Digbay; et avec lui, elle eût peut-être été plus heureuse qu'elle ne pourrait l'être à mes côtés, alors même que je lui consacrerai tout ce qui peut encore exister de bon en moi.

Tantôt elle était assise à son piano, dans le petit salon de lady Evans, où, n'étant qu'un étranger pour elle, je n'avais pas la liberté de la suivre; et je l'écoutais, arpentant l'allée qui longe les fenêtres, secoué d'un désir jaloux d'aller la rejoindre; sa belle voix m'arrivait avec des notes douces et puissantes.

Était-ce parce qu'elle chantait ainsi que me revenaient mes anciens rêves de bonheur, ceux que je formais, il y a plus de dix grandes années, quand j'espérais avoir, moi aussi, ce trésor des plus humbles, un foyer; quand j'aimais tant Isabelle. Et je pensais que ce serait un bonheur exquis de commencer, auprès de cette enfant, une existence nouvelle, dont elle serait l'âme; de vivre dans une atmosphère de tendresse, stable, très pure, très forte; d'oublier à ses côtés les heures fiévreuses, vidées et mauvaises d'autrefois.

Je songeais cela... et je ne sais si elle ne répondrait pas à ma prière comme à celle de Henry Digbay, si elle n'aurait pas un petit sourire indulgent pour la folie qui m'a fait espérer, même une seconde, le don de son âme aimante et fière.

Parce qu'une parole est tombée dans mon oreille: «c'est à cause de vous qu'elle a refusé Henry Digbay», la tentation me poursuit, âpre, incessante, de chercher à lire dans ses prunelles bleues, d'y découvrir le secret de sa pensée intime, d'y apprendre si je suis pour elle plus qu'un indifférent avec qui elle aime, tout au plus, à causer. Et l'observant, j'arriverais bien vite à démêler ce qui se passe en elle; mais je ne veux plus, à son égard, être un voleur d'âme.

15 juillet.

Epouser Lilian! Toujours les mêmes mots me reviennent. Par un effort de volonté, je m'efforce de reconquérir mon entière liberté de jugement; et froidement, comme s'il s'agissait du destin d'un étranger, je me mets à raisonner. Si je redoute d'être entraîné par un enthousiasme passager, je puis partir, afin de secouer le charme dont elle m'a enveloppé. Je ne lui ai jamais

adressé une parole qui ressemblât même à un aveu; et eût-elle éprouvé quelque chose du sentiment que lui prête Mme de Grouville, elle est trop jeune, — et trop fière, — pour ne pas oublier, si profondément qu'elle soit capable de sentir. Elle pensera que je ne méritais pas l'amour qu'elle m'eût donné, — et elle aura raison.

Donc, je le répète, je puis partir et reprendre l'existence qui m'est habituelle. Je retrouverai cette atmosphère intellectuelle, mondaine, à laquelle je suis accoutumé, que j'ai aimée avec passion, — cela est vrai, — et dont la sécheresse dissolvante m'apparaît formidable aujourd'hui. Je publierai le livre auquel j'ai travaillé ici, sous l'influence de «ma petite amie», et le «livre de Lilian», ainsi qu'il restera secrètement nommé pour moi, deviendra, j'en ai la conscience, l'une de mes meilleures oeuvres, à coup sûr l'une des moins décevantes. Ce qui ne l'empêchera point, durant un mois ou six semaines, d'être autant critiquée que louée. Je recueillerai l'approbation, je l'espère de quelques-uns dont le jugement m'est précieux. Des lèvres féminines, carminées à souhait, m'appelleront «cher maître», et me feront de ces confidences que j'ai tant de fois écoutées comme la révélation d'un état psychologique curieux à noter.

Et après?... Je continuerai à porter le poids de cette solitude morale dont j'ai souffert autrefois, quand Isabelle a disparu de ma vie, et qui, depuis lors, ne m'a jamais entièrement quitté. Avec une impitoyable clairvoyance, je comprends que, si je pars, il se trouvera, dans l'avenir, bien des heures où je reverrai mon séjour à Vevey, où je penserai à ce qui aurait pu être...

Parmi les hommes que je rencontre dans le monde, il en est quelques-uns qui ont réalisé, même en pleine société parisienne, ce rêve d'un autre âge, un réel et parfait bonheur dans le mariage. Et tout bas, moi qui me montrais si jaloux de mon indépendance, je les ai enviés de toute l'ardeur de mon âme. Combien de fois, quand je les quittais vers la fin du jour, à l'heure où ils rentreraient, n'ai-je pas éprouvé une sorte de jalousie douloureuse et naïve, à cette idée qu'ils étaient attendus par une femme qu'ils pouvaient adorer sans avoir à dissimuler leur amour; à l'idée de leur bonheur hautement avoué, parce qu'il n'était pas fait du bien d'autrui.

Oh! oublier près de cette enfant qui ne sait rien ce que je sais trop; ne plus être avant tout un cérébral; exister, sans torturer mon esprit à vouloir arracher aux êtres et aux choses le secret des mouvements qui les agitent; ne plus m'attacher à la compréhension impossible des insolubles problèmes de la vie. Est-ce donc un rêve impossible à réaliser.

17 juillet.

Il y a deux heures, nous étions à Clarens, au château des Crêtes. Je ne me joins jamais aux excursions de notre petit cercle anglais; mais elle m'avait demandé de venir... Et je l'avais suivie, irrité seulement de voir miss Enid sans cesse à ses côtés. A peine durant le chemin, avais-je pu échanger avec elle de rares paroles. D'un peu loin, je la voyais, dans le sentier que nous suivions, marcher de son pas infatigable et souple.

Nous arrivons enfin; et aussitôt elle se fait couper une profusion de roses par le gardien du château inhabité; puis elle revient vers moi. Ses petites mains ont peine à enserrer sa moisson fleurie. Je fais un mouvement pour la décharger de son précieux fardeau, mais elle refuse!

— Non, merci, je vais arranger tout de suite ces roses, elles ne sont pas pour moi.

Nous sommes un peu à l'écart, sur la terrasse qui domine le lac et elle demeure songeuse. Mais elle a vu que mes yeux l'interrogeaient; et, en quelques mots simples, tout frémissants de compassion, elle me raconte l'histoire d'une pauvre vieille fille que, tout enfant, elle a connue en Angleterre, et qui, après une existence d'humble sacrifiée, est venue mourir enfin à Vevey.

— Dans sa dernière lettre, finit Lilian, elle me racontait une promenade au château des Crêtes et me parlait des roses qu'elle y avait vues et trouvées belles comme des fleurs de rêve! Je me rappelle encore son expression. Aussi je veux aller lui en porter au cimetière de Vevey.

Lilian est restée silencieuse, les mains jointes sur les roses; et d'un ton assourdi où palpète une angoisse douloureuse, elle demande :

— Pourquoi y a-t-il ainsi de pauvres créatures qui ont si petite leur part de joie? Comme il est triste de penser que l'on ne peut rien pour elles quand on est soi-même si heureux!

La Shawinigan Water and Power Company est l'une des plus importantes compagnies hydro-électriques du monde. C'est une institution dont toute la Province de Québec se montre justement fière, car elle contribue, depuis plusieurs années, au progrès de cette province et à l'exploitation de ses ressources. Les annonces que publie cette compagnie pour renseigner le public sur ses activités méritent d'être lues attentivement.

Pour être au courant
de ce qui se passe
dans les studios

LISEZ LE MAGAZINE
PAR EXCELLENCE

LE FILM

Magazine de grande information
se documentant aux meilleures
sources, rédigé en français
et abondamment illustré.

La collection du
"FILM" d'une
seule année vous
donne un volume
de 430 pages
illustrées de plus
de 500 gravures.
Sous un format
pratique,
le "FILM"
est le meilleur
marché de tous
les magazines
de cinéma écrits
en langue
française.

COUPON D'ABONNEMENT

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement
au magazine de vues animées *Le Film*,
50c pour 6 mois ou \$1.00 pour 1 an.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. _____

POIRIER, BESSETTE & CIE

975, rue de Bullion, Montréal, Can.

ACHETEZ

LA REVUE POPULAIRE

En vente partout - - - 15 sous

Toutes les mères peuvent se délivrer de l'anxiété en ce qui concerne leurs enfants malades quand elles ont Mother Graves' Worm Exterminator pour les soulager. Ses effets sont certains et durables.

Maux de Tête Catarrhaux

Catarrhe du nez et de la gorge—
Surdité—Bruits dans les oreilles.



La tête est la partie la plus importante de notre être, et il est malheureux qu'un mal de tête catarrhal quelconque vous rende misérable, car la réaction se fait sentir dans tout le corps.

Si vous contractez le rhume facilement — si vous êtes continuellement obligé de vous moucher et de dégager votre gorge du mucus — si vous avez une sensation d'obstruction dans le nez et les oreilles — si vous avez des accès de mauvaise haleine — si la gorge vous pique et est au vif — si vous avez des attaques de surdité ou des lourdeurs dans les oreilles, si les oreilles vous bourdonnent, il est grand temps que vous commenciez à faire quelque chose pour votre tête.

CONSEIL GRATUIT

N'aimeriez-vous pas savoir comment votre tête peut être débarrassée du catarrhe? Si oui, signez ce coupon et mettez-le à la poste.

Ce Coupon

Nom au long _____

Adresse _____

Vous recevrez des conseils pratiques basés sur 45 ans d'expérience dans le traitement des affections catarrhales du nez, de la gorge et des oreilles.

Ecrivez-nous maintenant pour savoir s'il y a une raison pour que VOTRE tête ne soit pas la propriété d'une personne heureuse, débarrassée du catarrhe, comme des centaines d'autres. Ecrivez en français ou en anglais.

SPECIALISTE SPROULE pour le CATARRHE
409, Cornhill Bldg., Boston, Mass.

DEVENEZ DETECTIVE

Expérience pas nécessaire. Position d'avenir et lucrative. Voyages dans le luxe et le confort. Voyez du pays sans qu'il vous en coûte une cent. Si vous savez lire et écrire et que vous êtes âgé de plus de 18 ans, homme et femme, vous pouvez apprendre cette profession excitante et devenir détective en peu de temps. Assurez votre avenir, nous vous enseignons comment, avec notre cours du DETECTIVE SCIENTIFIQUE en français. Ecrivez aujourd'hui pour de plus amples détails à

LES COURS SCIENTIFIQUES ENRG.,

CASIER 42 H ST-ROCH, QUEBEC

Lait St. Charles

Borden NON SUCRÉ

Avec ce lait on prépare facilement et rapidement de succulents

Bonbons



LA CIE BORDEN LIMITÉE
140 St-Paul Ouest, Montréal
Expédiez le Livre de Recettes gratuits à

NOM.....
ADRESSE..... 713P

LISEZ

LE FILM

EN VENTE DANS TOUS LES
DEPOTS DE JOURNAUX

Je l'interroge, Dieu sait avec quel secret élan:

— Vous êtes heureuse ?

— Oh! oui, fait-elle un peu bas; et une allégresse contenue semble la faire tressaillir toute. Il est si bon de vivre!

Quand je l'entends parler ainsi, quand je la contemple, toute jeune, l'âme frémissante d'espoirs, le désir me vient de l'emporter jalousement dans mes bras, de la voir devenir mienne, afin d'écartier d'elle les difficultés, les chagrins, les souffrances, autant qu'il me sera humainement possible.

Et peut-être, j'allais lui dire tout ce qu'elle est devenue pour moi, entraîné par le grand souffle qui emportait mes doutes, mes hésitations, mes scrupules. Quelqu'un s'est approché; lady Evans, je crois, l'a appelée; miss Enid est venu se placer près d'elle. Et je me suis tu.

*
* *

Robert Noris avait fini de lire; les derniers feuillets étaient tombés de sa main. Des heures et encore des heures, il pourrait réfléchir ainsi. Maintenant, sans qu'il lui fût possible d'en douter, il savait qu'il aimait Lilian. Mais était-ce assez entièrement pour avoir le droit de vouloir en faire sa femme et d'éveiller à l'amour cette âme candide de jeune fille?

N'ignorait-il pas aussi ce que Lilian pensait réellement de lui et ce que dirait l'aristocratique lady Evans de cette demande d'un étranger connu par les hasards de la vie d'hôtel?

III

— Lilian, es-tu là? Pourquoi ne me réponds-tu pas?

La porte de la chambre s'ouvrit et Enid vint glisser son bras autour de la taille de son amie. Lilian, accoudée sur l'appui de la fenêtre se retourna vivement et rencontra le visage d'Enid, dont les yeux riaient d'une façon caressante.

— Tu oublies que je pars demain, Lilian. Il y a deux mois, tu ne m'aurais pas ainsi laissée te chercher partout sans me répondre, alors que nous allons être quelque temps sans nous voir, car il n'a pas été décidé que vous viendriez nous rejoindre à Lugano.

— Non, nous ne pensons pas encore à quitter Vevey, fit Lilian avec un imperceptible frémissement dans la voix. Nous y som-

mes si bien! Toute ma vie, je me souviendrai des semaines que je viens d'y passer.

Une flamme malicieuse étincelait sur le visage d'Enid.

— Et tu crois que nulle part ailleurs tu ne pourrais être aussi bien qu'à Vevey, même si nous nous trouvions de nouveau réunies? Lilian, je ne compte plus sur toi.

Lilian se pencha vers son amie. — Ne dis pas cela. Je t'aime toujours autant, ma chérie.

— Seulement... continua Enid. Les yeux de Lilian interrogeaient.

— Seulement, je ne suis plus seule à occuper ta pensée, n'est-ce pas, ma Lilian? Je n'arrive plus en première ligne...

Une rougeur envahit le visage de Lilian. Enid la considéra une seconde avec un affectueux sourire de triomphe, satisfaite d'avoir deviné si juste; puis, elle alla s'asseoir sur la couchette de son amie, et elle appela:

— Lilian, ne regarde plus ainsi la lune, viens près de moi que nous profitons de notre dernière soirée.

Lilian approcha du lit un siège bas, et s'assit, la tête appuyée sur les genoux de son amie. Alors Enid s'inclina, et très doucement, tout bas, elle demanda:

— Il te plaît donc beaucoup, chérie?

Lilian se redressa.

— O Enid, comment peux-tu parler ainsi?... Comment sais-tu? Qu'est-ce qui te fait croire?...

— Mes constantes observations. J'ai deviné tout simplement, puisque tu ne me disais rien.

— Oh! ne me parle pas de ces choses, fit Lilian avec une sorte de révolte.

Elle ne voulait point qu'on pénétrât sa pensée quand elle croyait devoir la cacher. Mais Enid avait des privilèges que ne possédaient point les autres; elle le savait et usait de son droit. Un instant, elle demeura silencieuse. Puis, elle reprit:

— Et il t'a plus ainsi, tout de suite, du premier coup?

Lilian réfléchit. Elle revoyait le wagon à peine éclairé par les lueurs du jour naissant, un homme d'allures distinguées qui griffonnait des notes sur un carnet, mais aussi l'examinait avec des yeux dont l'expression profonde et attentive l'avait frappée.

— Non, il ne m'a pas plu tout d'abord, fit-elle, très sincère, s'interrogeant elle-même. Je sentais qu'il m'observait, en dépit de son air correct, respectueux même. J'en étais mécontente... irri-

tée, et j'aurais voulu avoir l'occasion de lui dire quelque chose de désagréable pour lui faire comprendre à quel point je trouvais déplaisante la liberté qu'il prenait de m'examiner.

— O Lilian, quel aveu!... Tu mériterais qu'il fût porté à la connaissance de M. Noris.

— Ce ne serait pas une révélation pour lui. Il y a longtemps que je le lui ai dit.

— Ah! fit Enid, d'un ton tellement significatif que, de nouveau, une flambée pourpre s'alluma sur la peau fine de Lilian.

— Enid, si tu te moques ainsi de moi, je ne te dirai plus rien.

— Mais, chérie, je ne me moque pas, je constate et j'écoute. Alors.

Lilian avait employé tout ce qu'elle possédait de résolution fière à garder le secret de son âme; mais Enid avait brisé le sceau qu'elle y avait mis, et elle éprouvait tout à coup une infinie douceur à penser tout haut.

— Alors j'ai été surprise, reprit-elle du même accent sérieux et rêveur, quand je l'ai aperçu à l'hôtel même où nous descendions; surtout quand j'ai appris son nom que j'avais souvent entendu citer.

— Tu l'as appris par moi; ne l'oublie pas dans l'avenir, Lilian. Mais dès que tu as vu M. Norris, tu m'as demandé d'un air... mettons ennuyé... si «ce monsieur désagréable» demeurait dans l'hôtel, et qui il était.

Lilian reprit en souriant:

— Tu as raison, je l'aurais qualifié longtemps de cette façon, si je ne l'avais rencontré chez Mme de Grouville. La vérité vraie, je crois, c'est qu'il me semblait surtout l'homme le plus... intimidant que j'eusse jamais rencontré. Je savais qu'il composait des oeuvres très remarquables, qu'il était un grand écrivain; et surtout ses yeux observateurs avaient toujours l'air de vouloir regarder au fond de ma pensée. J'avais peur qu'il n'y découvrit que... je l'avais remarqué. Puis aussi, je m'étais fait de lui une idée si sottée...

Et le sourire de Lilian s'accroissait, illuminant ses traits expressifs.

— Je m'imaginai que les hommes célèbres comme lui devaient être différents des autres, qu'ils considéraient les simples mortels dédaigneusement, leur parlant du haut de leur talent, jouant le rôle de divinités littéraires.

— Et puis? fit Enid qui écoutait avec attention, toujours assise au pied du lit.

— Et puis il m'a parlé, simplement, comme l'eût fait Henry

Digbay lui-même... quoique d'une autre façon, tellement plus intéressante que le soir...

— Le soir? interrogea encore Enid, voyant que Lilian s'arrêtait. Voyons, chérie, sois bonne jusqu'au bout. Tu t'arrêtes dans les moments intéressants. On voit bien que tu fréquentes des auteurs maintenant!

— Quand je me suis rappelé tous les détails de notre rencontre chez Mme de Grouville, j'ai compris que je l'avais mal jugé; et quand je l'ai connu davantage, j'ai pensé que... plus tard, je trouverais bon d'être aimée par quelqu'un qui lui ressemblât. Lorsque j'étais petite, ma vieille Bessy me répétait toujours que j'étais une orgueilleuse parce que je disais vouloir devenir la femme d'un roi très puissant; c'était pour avoir le bonheur d'être protégée par lui, afin d'être fière de lui! Maintenant...

Et un indéfinissable sourire passa encore sur les lèvres de Lilian :

— Oh! maintenant, je suis devenue très raisonnable; je ne demanderais plus un roi pour époux; mais je pense toujours que, pour être heureuse, je voudrais que mon mari me fût supérieur, qu'il me parût vraiment mon maître!

Lilian ne riait plus. Une flamme brûlait dans son grand oeil bleu, dont le regard était devenu singulièrement profond. Et Enid la considérait, étonnée. Tant de fois, elles s'étaient amusées de ce qu'Enid appelait «les conquêtes de miss Evans». Lilian y demeurait si indifférente! Était-il donc sérieux à ce point, le sentiment qui le dominait aujourd'hui?

Pensive, puis peu à peu égayée. Enid reprit, examinant la pointe de son petit soulier :

— Lilian, je ne t'ai jamais vue ainsi, ni avec Henry Digbay, qui était charmant, ni avec Georges Undwood, ni avec les autres. Tu les recevais tous d'une si étrange manière! Tu n'avais pas l'air de t'apercevoir de l'admiration ou de l'affection même qu'ils avaient pour toi! Tous les hommes paraissaient te charmer à peu près autant que des habitants de la lune.

— M. Noris ne ressemble pas à ceux dont tu parles, fit Lilian. Lui ne m'a jamais dit qu'il me trouvait... bien, ni demandé même un brin de fleur; il n'a rien fait de toutes les choses de ce genre qui me déplaisent tant... et cependant il me semble qu'il m'est dévoué plus que tous les autres. Après de lui, je me sens si bien

protégée! Où il me dirait d'aller, j'irais, car je suis sûre qu'il ne pourrait rien me demander qui fût mal!

Elle s'arrêta; sa voix, vibrante de conviction, avait résonné d'un accent bas et contenu qui donnait une force singulière à ses paroles. Combien il lui semblait étrange à elle-même de ne plus vivre insouciant des sentiments qu'elle inspirait. Maintenant elle souhaitait que cet étranger sérieux, hautain, lui donnât quelque chose de l'affection qu'elle avait déjà inspirée à certains hommes sans la partager jamais! Comme une réponse à ce désir mystérieux et fou qui s'agitait en elle, voici qu'Enid disait, d'un petit ton maternel :

— J'ai peur, Lilian, que tu ne t'enthousiasmes trop pour M. Noris. Tu sais, les Français sont légers, ils admirent les jolis visages, — et tu es bien jolie! ma Lilian, — et puis, en réalité, rien de sérieux dans leurs intentions: des hommages, des phrases surtout, ils en sont prodigues; puis ils nous tirent leur révérence, et adieu!

Tout cela, Enid le disait surtout par malice. Elle regretta ses paroles quand elle vit Lilian, la bouche serrée par une contraction douloureuse. Vivement, elle reprit :

— Lilian, pardonne-moi. Mes plaisanteries ne signifient rien du tout. N'y fais pas attention!

Lilian secoua la tête.

— Je n'aime pas à t'entendre parler ainsi de... de M. Noris. Je comprends qu'il n'ait aucun motif de s'intéresser à moi. Qu'est-ce que je suis auprès de lui? Une petite fille insignifiante... une enfant!

Enid devint très sérieuse...

— Lilian, écoute-moi bien et crois-moi. Il n'y a ici, dans l'hôtel, personne, tu entends, *personne*, dont M. Noris s'occupe comme de toi. Nous autres, nous ne comptons pas pour lui! Tu dois bien t'en apercevoir un peu.

— Oui, fit Lilian, l'accent assourdi et pensif, je l'amuse peut-être. Il est très bon pour moi. Je ne puis lui demander rien de plus, je ne le *veux* pas, mais...

— Mais?... répéta Enid.

— Mais je sais bien que partout où il n'est pas, je me sens isolée, alors même que ceux que j'aime le plus sont autour de moi; et quand il sera parti, quand nous serons retournées en Angleterre...

— Il viendra t'y chercher, s'il ne veut point que miss Lilian soit bien malheureuse, conclut Enid,

abandonnant le pied du lit où elle était installée, car, à travers la porte, discrètement, une femme de chambre venait de la demander pour des ordres à donner.

Elles s'embrassèrent avant de se séparer; et les baisers de Lilian furent aussi affectueux que de coutume. Pourtant elle avait encore tressailli, comme froissée par les dernières paroles d'Enid! Ah! pourquoi lui avait-elle permis de s'exprimer de la sorte! Pourquoi s'était-elle trahie, alors que personne n'aurait dû soupçonner ce qui se passait en elle!

Pauvre Lilian! Elle était arrivée dans cet hôtel, quelques semaines plus tôt, sans que son âme, candide et passionnée, se fût jamais donnée; et, auprès d'elle, lui témoignant une attention constante, s'était, depuis lors, trouvé un homme dont elle était trop intelligente pour ne point sentir la supériorité, qui l'avait conquise par cette supériorité même. Par lui, elle avait connu le plaisir de mettre sa pensée en contact avec une autre plus robuste, plus haute, plus puissante, qui la soutenait de son vol. Elle avait goûté la douceur de se voir toujours comprise, enveloppée de sympathie. Et maintenant que les allusions trop claires d'Enid avaient précisé son rêve confus et délicieux, elle ne pouvait plus se cacher que jamais elle n'oublierait Robert Noris et ne rencontrerait l'homme auquel elle eût été plus entièrement heureuse de se confier pour toujours.

Cependant il partirait bientôt; il la quitterait avec un mot d'adieu, un serrement de main rapide, tout au plus une parole de regret sur leur séparation. Soit: à l'avance, elle acceptait le déchirement de cette minute, mais jusqu'alors elle voulait jouir, avec toute son intelligence et tout son cœur, de la présence de Robert...

Elle eut un frémissement de plaisir quand, le lendemain, elle l'aperçut à la gare, où il était venu saluer, au moment du départ, la famille Lynton. Il resta sur le quai, auprès d'elle, jusqu'au moment où le train s'ébranla. En même temps qu'elle, il envoya un dernier signe d'adieu à Enid, qui leur souriait, un rayon de malice au fond de ses yeux bruns.

— Vite, Lilian, il faut rentrer maintenant dit lady Evans, quand le dernier wagon ne fut

Ne laissez pas la poussière abîmer vos yeux

Les jours de grand vent remplissent les yeux de poussière et les font paraître misérables. Ils en restent souvent rougis. Appliquez *Murine* après être resté exposé au vent et à la poussière pour soulager vos yeux de tout corps irritant et les empêcher de rougir. 60c pour l'approvisionnement d'un mois. Essayez-la!

MURINE
POUR VOS
YEUX

Contre les Cheveux Gris le MEILLEUR remède est Domestique



A une chopine d'eau ajoutez une once de bayrum, une petite boîte de Composé Orlex et un quart d'once de glycérine. Préparez ce mélange vous-même ou faites-le faire par un pharmacien. Coût très modique. Appliquez sur les cheveux deux fois par semaine jusqu'à ce que vous ayez obtenu la teinte désirée. Fera foncer graduellement les cheveux gris ou décolorés. Orlex ne tache pas le cuir chevelu, n'est ni collant, ni gras et ne part pas.

Garçons et Filles Gagnez de l'argent de Noël

Ecrivez pour avoir 50 paquets de timbres noëliques de St-Nicolas. Vendez-les 10 cents le paquet. Quand ils seront vendus, envoyez-nous \$3.00 et gardez \$2.00. Ce n'est pas du travail mais de l'agrément. Nous avons confiance en vous.
ST. NICHOLAS SEAL CO., Dépt. 387 L.S. Vandeveer Station, Brooklyn, N.Y., U.S.A.



Une Belle Taille

Aux Lignes Harmonieuses

a toujours été un des charmes de la femme. Pourquoi envier celles de vos sœurs que la nature a mieux favorisées que vous? quand par l'emploi des

PILULES PERSANES

vous pouvez donner à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

Sous l'influence des Pilules Persanes, les creux des épaules disparaissent et la gorge se remplit d'une chair ferme et abondante.

\$1.00 la boîte, 6 boîtes pour \$5.00 dans toutes les bonnes pharmacies. Expédiés franco, par la malle, sur réception du prix.

Agents

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

PHARMACIES MODELES GOYER

256, rue Sainte-Catherine Est, Montréal

La Cire Mercolisée Conserve la Peau Jeune

Faites disparaître toutes les imperfections et décolorations du teint par l'emploi régulier de la Cire Mercolisée pure. Procurez-vous-en une once. Les particules presque invisibles d'une peau fatiguée se pèlent, jusqu'à ce que toutes les imperfections, telles que boutons, taches du foie, hâle, rousseurs et pores dilatés disparaissent. Le teint devient clair, doux et velouté, et la figure rajeunit. Pour enlever rapidement rides et autres lignes de vieillesse, employez cette lotion pour la figure: 1 once de saxolite en poudre et 1 demi-chopine de witch hazel. Dans toutes les pharmacies.

QUALITÉ

Faite de produits purs dans des usines ensoleillées. Rien n'est épargné pour assurer sa pureté et sa saveur.

WRIGLEY'S

reste toujours bonne, grâce à son enveloppe cachetée.

Toute cela fait que WRIGLEY'S est la meilleure gomme qui se puisse fabriquer.

Sa délicieuse saveur de menthe rafraîchit la bouche et aide la digestion.



Des MILLIONS la savourent

APRÈS CHAQUE REPAS

Nouvelle Edition plus complète

LE CHIEN



Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.

Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.

175 illustrations.

PRIX, \$1.25. En vente partout ou chez l'auteur

ALBERT PLEAU

Saint-Vincent de Paul (Co. Laval.) P. Q.



Le Liniment Egyptien Douglas est recommandé pour plaies au cou, excoriations, maladie des jeunes animaux, callosités et tumeurs des chevaux. Enlève excroissances de chair et affections du sabot. Arrête saignement instantanément.

plus qu'un imperceptible point s'effaçant à l'horizon.

Alors ils revinrent tous les trois, Robert ayant demandé à lady Evans la permission de l'accompagner. Et Lilian pensa que jamais elle n'oublierait ce retour par les rues pleines de lumière. Les plus petits détails de cette promenade se gravaient dans sa pensée si nettement que longtemps après, elle se les rappelait tous.

Pourtant elle avait la sensation de marcher en plein rêve et d'être absolument heureuse. Elle eût voulu pouvoir demeurer ainsi des années, et encore des années, ayant Robert à ses côtés, écoutant résonner la voix dont elle connaissait maintenant les moindres vibrations, sans crainte de se heurter à la brutalité cruelle d'un réveil soudain. Et un regret lui serra le cœur, quand elle aperçut, à travers les découpures du feuillage, la haute masse grise de l'hôtel. Sur le seuil du hall d'entrée, une jeune femme se tenait, enveloppée dans une soyeuse pelisse de voyage, la petite toque couronnée d'ailes dégageant l'ovale parfait du visage. Les yeux fixés sur Lilian, elle la regardait approcher, marchant auprès de Robert. Celui-ci, occupé de sa seule causerie avec la jeune fille, avançait, si occupé qu'il ne remarqua la voyageuse qu'au moment où celle-ci lui jeta, d'une voix très claire, presque mordante :

— Bonjour, Robert !

Il releva la tête et s'arrêta :

— Isabelle! vous ici!

— Moi-même, en personne, comme vous voyez, fit-elle en lui tendant la main. Pensez-vous donc que Vevey soit votre domaine privé et que le commun des mortels n'y puisse pénétrer ? — J'aurais bien mauvaise grâce à m'accorder cette prétention, dit-il du même accent qu'elle avait employé. Et si j'avais su que vous dussiez arriver, je...

— Vous seriez venu au-devant de moi, n'est-il pas vrai? C'eût été gentil de votre part, car vous devez être fort occupé ici et ne point manquer de distractions.

Elle acheva sa phrase avec un singulier sourire, ses yeux glissant entre les cils vers Lilian qui montait l'escalier.

— Occupé? Mon Dieu... pas plus qu'à Paris, quand j'ai le plaisir de vous voir chaque jour.

Elle avait commencé l'attaque; elle ne s'étonna pas de la riposte et reprit en souriant :

— Admettons que le mot « plaisir » n'est pas venu se placer dans

vos réponse par un simple effet de politesse et laissez-moi vous annoncer que vous allez jouir du plaisir en question durant quelque temps.

Il s'inclina légèrement.

— Est-il indiscret de vous demander quel heureux hasard vous amène à Vevey ?

— Un hasard, oui! Mais heureux! Le mot est tout au moins discutable. Vous savez que mon père fait une saison à Evian; et, ma mère, qui l'accompagne, m'avait entraînée à sa suite pour ne point se séparer de mes enfants. Mais nous avions un temps abominable à Evian, très froid; ma petite Sabine s'y est enrhumée, s'est mise à tousser d'une façon inquiétante; le médecin m'a engagée à l'emmener dans une station plus chaude, et finalement m'a envoyée à Vevey.

— D'où il suit que nous devons être reconnaissants à l'amour maternel de votre arrivée parmi nous, fit-il avec une imperceptible raillerie dans la voix qu'elle ne remarqua pas.

Elle se trompait en espérant qu'il ne pénétrerait point le motif de son installation à Vevey. Il comprenait qu'elle s'était étonnée de l'y voir prolonger son séjour. Il se pouvait aussi qu'une chronique bavarde eût rapproché son nom de celui de miss Evans. Et cela avait suffi pour qu'elle vint, avide de savoir si elle devait redouter cette inconnue.

Elle s'était préparée à soutenir toute comparaison, car elle était merveilleusement en beauté quand elle descendit pour le déjeuner, suscitant sur son passage ce murmure charmé qu'elle adorait entendre. Durant le repas, elle se fit un amusement de causer avec Robert à demi-voix, pour mieux l'isoler des étrangers présents et affirmer l'intimité que les liens de famille mettaient dans leurs rapports. Elle se sentait surtout joyeuse, parce qu'ainsi elle forçait Robert à détourner son attention de cette miss Evans, en qui elle avait, du premier regard, redouté une rivale. Mais de cette impression, elle ne voulait rien laisser voir.

— C'est le modèle que vous rêviez à Paris, cette petite Anglaise? demanda-t-elle à Robert, quand, quelques minutes après le déjeuner, Lilian sortit du salon. Voilà le pauvre papillon que vous avez disséqué. Vous l'avez bien choisi... en apparence, tout au moins. Mes compliments! Robert.

Celui-ci ne relevant pas ses paroles, elle continua, voulant l'obliger à répondre.

— Savez-vous, mon ami, que je plains un peu cette petite. Peut-être attache-t-elle une certaine importance à l'intérêt dont vous la gratifiez; et trouvera-t-elle fort désagréable, un jour, de découvrir que son cavalier n'était qu'un observateur curieux. Quant à vous, j'imagine que vous m'êtes très reconnaissant de vous avoir engagé à venir à Vevey...

Il eut un étrange regard vers elle.

— Je ne sais ce que sera le résultat final de mon séjour en Suisse, mais, quoi qu'il en soit, je vous serai toujours reconnaissant de m'avoir engagé à choisir Vevey comme champ d'observations.

La jeune femme tressaillit. Pourquoi parlait-il ainsi? Était-il possible que, comme elle en avait eu l'intuition, cette jeune fille ne fût plus une indifférente pour lui? Là où, avec toute son habileté, son éclatante beauté, elle avait échoué, une enfant de dix-huit ans allait-elle réussir!

— Il éprouve pour elle une curiosité de dilettante, avait-elle pensé tout d'abord. Elle l'amuse et il l'étudie.

L'amusait-elle seulement? Quelques jours à peine après son arrivée, Isabelle ne pouvait plus le croire. Elle était trop fine pour n'avoir point saisi mille nuances délicates et expressives dans les regards qu'il montrait à la jeune fille. Et une colère sourde s'éveillait en elle contre Lilian. Elle était allée voir Mme de Grouville; et quand elle avait négligemment jeté dans la conversation le nom de Lilian Evans, elle avait entendu qualifier la jeune fille de «délicieuse enfant», lady Evans de «nature d'élite, de femme éminemment distinguée, toute dévouée à sa nièce orpheline». Et Mme de Grouville avait continué avec son impétuosité habituelle: «La chère créature ne sera heureuse que le jour où elle verra mariée sa pauvre petite Lilian. Ce qui ne sera point aisé! avait-elle fini tout bas, comme pour elle seule.

(A suivre)

Les Aventures de Marcel

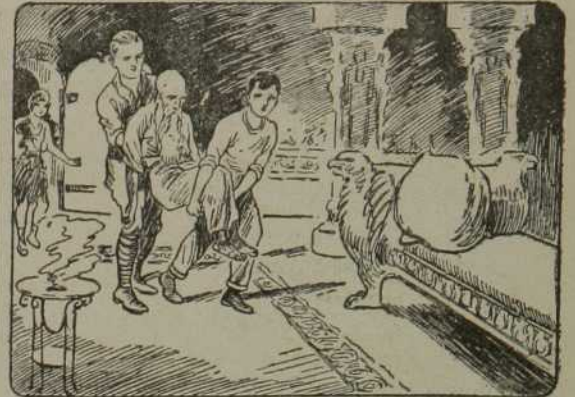
EPISODE NUMERO 197



1—Nos amis venaient de découvrir le pauvre vieillard étendu à terre dans le grand Temple.



2—Le vieillard leur montra une grande porte dans le mur. Marcel s'y dirigea et essaya de l'ouvrir.



3—Une vaste chambre se montra à ses yeux. On transporta le vieillard sur un grand lit.



4—Marcel avait trouvé un vase et il cherchait de l'eau pour désaltérer le vieillard; il arriva dans une pièce et...



5—...vit un homme vêtu d'une longue tunique. L'homme entendant un bruit de pas se retourna et se jeta sur Marcel.



6—Celui-ci après avoir reçu plusieurs mauvais coups se remit sur ses jambes et terrassa son adversaire.



7—Celui-ci se sauva en laissant sa tunique dans les mains de Marcel. Notre ami s'aperçut que cet homme était un blanc.



8—Il apporta la tunique à l'aviateur et Corail reconnut les vêtements de celui qui l'avait tant effrayée.



9—L'aviateur montra au vieillard le plan qu'il portait et qui devait lui faire découvrir le trésor caché.



10—Le bon vieillard fit des marques sur la muraille mais il ne se doutait pas qu'un autre écoutait.



11—Il indiqua à ses sauveurs la marche à suivre pour trouver le trésor caché. Le traître avait tout entendu.



12—Il partit immédiatement afin de s'emparer du trésor. Nos amis réussiront-ils dans leur tâche?

(C'est ce que nous saurons dans LE SAMEDI de la semaine prochaine.)

CHACUN SON TRAVAIL



—Il souffre tellement, docteur, qu'il veut se tuer.
—Allons, allons!!! Ne suis-je pas là, moi ?

PATIENCE

Le contremaître.—Vous ne vous fatiguez pas à travailler.

L'ouvrier.—Prenez patience, Rome ne s'est pas construit en un jour.

Le contremaître.—Non, parce que je n'étais pas contremaître dans ce temps-là.

OFFENSE



—Elle n'a pas voulu m'épouser parce que je suis cul-de-jatte!
—J'espère bien que tu ne remettras plus les pieds chez elle?

ENTRE AMIS

—J'ai mangé du bœuf toute ma vie et maintenant je suis fort comme un taureau.

—C'est drôle, j'ai mangé du poisson toute ma vie et je ne sais pas encore nager.

UN AS



—Faut que je preme soigneusement mon virage, nous allons passer dans un endroit où il y a juste la place pour une bicyclette.

UNE FEMME GRASSE

(Monologue comique, par Paul Coullée)

(La reproduction de ce monologue dans les journaux et magazines est absolument interdite sans une autorisation de l'auteur.)

Je suis l'heureux mari d'une grosse femme. Cela vous étonne de voir un homme de ma taille être l'époux d'une grosse femme? C'est que moi, je suis un homme à principes. Pour qu'un ménage soit heureux il faut que le poids des époux soit de 350 livres. Un homme de 200 avec une femme de 150, et le bonheur est complet. Si vous ne me croyez pas, essayez.

Ma femme pèse 300 livres. Moi je ne pèse que 50 livres. Sans farce. S'il y a dans la salle des jeunes filles de 20 ans ou même de 22 ans qui ne me croient pas, elles peuvent venir me prendre dans leurs bras et me lever de terre. 50 livres, pas plus. Aucune jeune fille ne vient? Donc tout le monde me croit. Je suis cru.

Je disais donc que ma douce moitié pèse 300 livres. C'est un joli poids pour une femme. Ah, c'est bien confortable pour un mari d'avoir une femme qui pèse 300 livres. C'est presque une bibliothèque; dans tous les cas c'est un meuble imposant.

L'autre jour, pour faire plaisir à ma femme, je lui ai acheté un hamac. Il y avait une baisse sur les hamacs ce jour-là. Ma femme était toute heureuse d'étendre ses abatis dedans. Elle les a étendus... jusqu'à terre. Ce jour-là ce n'était pas le prix mais le hamac qui avait baissé.

Après une demi-heure de travail j'ai réussi à relever ma femme. Elle s'est fait une paire de bas avec ce qui est resté du hamac. Vous voyez, rien de perdu.

Pour vous donner une idée de la taille imposante de mon cinquante pour cent, l'autre jour nous sommes montés dans un tramway (j'avais reçu une augmentation de salaire de mon patron) et le conducteur n'a pas voulu me faire payer. J'avais l'air d'un gosse à côté de ma femme.

En descendant, ma femme avec ses 300 livres, a fait baisser le derrière du tramway, ce qui a eu pour effet d'envoyer dans les airs le garde-moteur qui se trouvait sur la plate-forme d'avant. Il est monté comme une fusée un jour de St-Jean-Baptiste. Une demi-heure après il est redescendu un peu étourdi. Il nous a fait une conférence sur son voyage dans les astres.

En revenant chez nous, ma femme a eu une faiblesse. J'ai vivement téléphoné à l'ambulance. Lorsque le médecin a vu ma femme il m'a dit que j'aurais mieux fait de faire venir l'ambulance des chevaux. On l'a traité tant bien que mal et un camion à pianos qui passait a consenti à la prendre et la conduire jusqu'à la maison. Rendu là, il a fallu la pa'anter, sans quoi elle serait encore sur le trottoir.

Ah, c'est bien agréable d'avoir une grosse femme!

L'autre jour je m'aperçus que la couverture de mon domicile faisait eau de toutes parts. Je fis venir un plombier, je convins du prix, mais en jetant un coup d'œil sur la cour, il aperçut ma femme, alors il me dit: "Pourquoi ne faites-vous pas réparer votre grange pendant que vous y êtes?" Il avait pris ma femme pour une grange.

Mon chinois m'a renvoyé ses chemises en me disant qu'il ne pouvait pas laver des tentes de cirque pour 14 sous.

Dernièrement nous sommes allés nous baigner tous les deux. Je me suis mis le premier à l'eau; j'en avais jusqu'à la ceinture. Lorsque ma femme embarqua dans la rivière j'en eus jusqu'aux oreilles. Elle a failli se noyer. On ne pouvait lui porter secours. Elle se débattait dans l'eau comme une anguille, aucun navire ne pouvait approcher d'elle, les vagues qu'elle faisait en se débattant étaient trop fortes. Il a fallu jeter de l'huile pour calmer la mer tout autour d'elle. Après des efforts inouïs, on a enfin pu réussir à la sortir de l'élément liquide. Elle était toute mouillée. On est bien mal quand on est de même.

En hiver, ça ne va pas mal, mais en été, je ne comprends pas cela, ma femme a toujours chaud. Une journée, l'année dernière, elle a produit 18 gallons de sueurs. C'est bien commode, car je me sers de cela pour arroser mon jardin potager.

Allons, jeunes gens qui voulez vous marier, prenez des grosses femmes. Au prix où est rendu le saindoux, plus il y en a, plus le mariage est une bonne affaire.

JEUNES GENS! JEUNES FILLES! qui récitez dans les salons, achetez QUE NOUS DIS-TU ? (62 déclamations comiques), MES MONOLOGUES (67 déclamations comiques). En vente dans les librairies ou chez l'auteur, M. Paul Coullée, 410-est, Blvd St-Joseph, Montréal. \$1 le volume.

DISCUSSION



Le fils.—Papa, maintenant que tu as donné un piano à ma soeur tu dois m'acheter un pony afin que je puisse sortir pendant qu'elle pratique.

VICTIME

Le chapelain.—Pourquoi êtes-vous ici?

Le prisonnier.—A cause de mes croyances.

Le chapelain.—Que croyiez-vous donc?

Le prisonnier.—Je croyais qu'il n'y avait pas de police dans les environs.

DISTINGUONS



Le contrôleur.—On ne fume pas dans ce compartiment.

Le voyageur.—Est-ce que je fume?

Le contrôleur.—Vous avez votre pipe dans la bouche.

Le voyageur.—Ça ne prouve rien! J'ai bien mes pieds dans mes souliers; est-ce que je marche pour ça?

AU BUREAU

Le patron.—Vous m'avez demandé votre après-midi d'hier sous prétexte que vous étiez malade et je vous ai vu aux courses.

L'employé.—Vous auriez dû me voir après la cinquième course que j'ai perdue.

CE QU'IL FAUT



—Et que devrais-je vous donner pour pouvoir vous embrasser?

—Du chloroforme.

TENDRESSE INTERESSEE



—Comme il emprisonne gentiment ses mains dans les siennes!...
—Le roublard...! C'est pour l'empêcher de jouer du piano!

BIZARRERIES DE LA LANGUE FRANÇAISE

Il convient qu'ils *contiennent* leurs amis.

Ils ont un caractère violent: ils *violent* leurs promesses.

Ils expédient leurs lettres; c'est un bon *expédient*.

Nos intentions sont que nous *intentionons* un procès.

Ils négligent leurs devoirs; je suis moins *négligent*.

Nous objections beaucoup de choses à vos *objections*.

Ils résident à Paris chez le *résident* d'une cour étrangère.

Les cuisiniers excellent à faire ce met *excellent*.

Les poissons affluent a un *affluent*.

A LA CAMPAGNE

Madame.—Qu'est-ce que c'est que cette bouteille de whisky que tu as apportée?

Monsieur.—Euh, c'est pour y mettre la chandelle lorsqu'elle sera vide.

EN VOYAGE

Monsieur.—Tu es bien, ma chérie, tu n'as pas froid. Tu n'as pas trop de vent.

Madame.—Non, je suis très bien ici.

Monsieur.—Bon. Alors cède-moi ta place.

RIEN A CRAINDRE

Madame.—Marie, je viens de voir l'agent de police qui a veillé si tard avec vous hier soir, je lui ai parlé longuement, et...

Marie.—Oh, n'ayez pas peur, madame, je ne suis pas jalouse. Vous pouvez lui parler tant qu'il vous plaira, car je sais que c'est moi qu'il aime le mieux.

CRAINTIFS

Madame.—Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ose pas se marier, on dirait qu'ils ont peur du mariage.

Monsieur.—Où. Moi, avant mon mariage, j'ignorais ce que c'était que la peur.

A LA MER

—Voici une jeune fille qui se noie, pourquoi n'allez-vous pas à son secours.

—Je n'ose pas, ce serait indiscret, voilà déjà trois fois que je la sauve cette semaine.

SUR LA RUE

La jeune fille.—Monsieur l'agent il y a un homme qui me suit depuis une heure.

L'agent.—Etes-vous certaine de ce que vous avancez?

La jeune fille.—Oui, je suis retourné sur mes pas trois fois pour savoir s'il me suivait toujours.

REFLEXIONS SENTIMENTALES

L'amour est humain; le mariage inhumain.

L'homme fidèle est celui qui croit ce que sa femme lui raconte sur les autres femmes.

OH, AMOUR

Alice.—Je crois que Jules ne m'épousera pas avant longtemps?

La mère.—Pourquoi dis-tu cela?

Alice.—Il m'a envoyé une boîte de papier à lettres à mon initiale... il y a assez de papier pour durer un an.

LA RENTREE DES CLASSES

Le professeur.—Vous devriez être honteux, c'est la troisième année que vous restez dans la même classe.

L'élève.—Bien, et vous, monsieur. Voilà plus de quinze ans que vous y êtes.

COINCIDENCE

—Il y a longtemps que vous êtes veuf?

—Juste depuis la mort de ma femme.

AMATEUR

—Vous aimez les oiseaux?

—Oh, mademoiselle, avec une sauce au vin, je les trouve délicieux.

ELLE NE SAVAIT PAS

1ère voisine.—Une famille vient de s'établir dans la maison vide du coin.

2ème voisine.—Je le sais.

—Avez-vous vu leurs meubles?

—Pas particulièrement.

—Je ne donnerais pas 5 dollars pour le tout. Je ne les mettrais pas dans ma cuisine. Et leurs enfants? Je ne permettrai jamais aux miens de jouer avec eux. La femme a l'air de n'avoir jamais eu un jour heureux dans sa vie. Le père doit boire, je le jurerais. Il est malheureux d'avoir des voisins comme ça. Je me demande qui ça peut bien être que ces gens-là.

—Je les connais.

—Qui sont-ils?

—La femme est ma sœur.

SATISFACTION

Paul.—Vous avez été au Mexique. Parlez-vous l'espagnol?

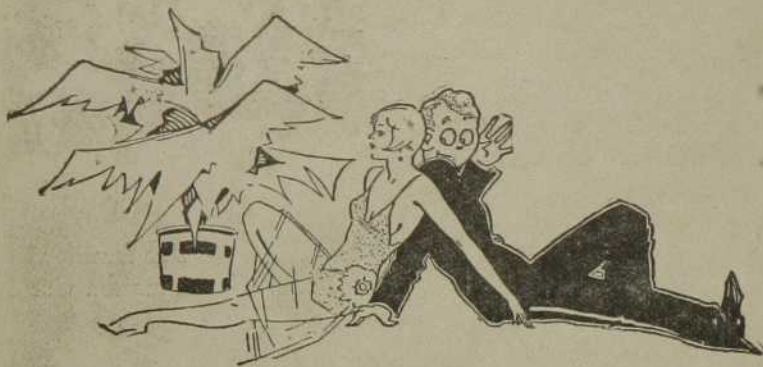
Jean.—Oh, oui, je me comprends.

TROP LOURDS



Mme Nouveauriche (à sa bonne).—Aujourd'hui je ne prendrai pas mes bijoux parce que je me sens un peu fatiguée.

UNE CHANCE



Denise.—Je crois que les pauvres gens sont les plus heureux.
Paul.—Epoque-moi et nous serons les plus heureux de la terre.

EXERCICES DE PRONONCIATION

J'ai vu six cent six suisses suçant six cent six saucisses, dont six en sauce et six cents sans sauce.

Une petite pipe fine dans un sac percé, deux petites pipes fines dans un sac percé, etc., etc.

Bonjour, monsieur l'original, quand vous désoriginaliserez vous? Je ne me désoriginaliserai que quand tous les originaux se seront tous désoriginalisés.

Si six saucisses de Sissonnes sont à six sous, et six saucissons de Soissons sont aussi à six sous, six cent six saucisses de Sissonnes aussi six cent six saucissons de Soissons seront à six cent six fois six sous.

La cavale au Valaque avala l'eau du lac et l'eau du lac lava la cavale au Valaque.

Un pâtissier pâtissait chez un tapissier qui tapissait; le tapissier qui tapissait dit au pâtissier qui pâtissait: pourquoi, pâtissier, viens-tu pâtisser chez un tapissier qui tapisse? Le pâtissier qui pâtissait répondit au tapissier qui tapissait: un pâtissier peut aussi bien pâtisser chez un tapissier qui tapisse, qu'un tapissier tapisser chez un pâtissier qui pâtisse.

LES RESCAPES



Madame.—Vous excuserez mon mari, mais voilà dix ans que nous sommes seuls dans cette île et... il a perdu l'usage de la parole.

ENQUETE



L'épouse (à qui rien n'échappe).—Vous avez bien repêché mon homme, mais qu'est-ce que vous avez fait de son épingle de cravate?

SON COMMERCE

—Chère, ce sont les œufs qui m'ont engraisé.

—Vous en mangez beaucoup?

—Non, mais j'en vends énormément.

AU BAL

Madame.—Dis-donc, André, j'ai perdu mon collier de brillants.

Monsieur.—Eh bien, ne parle pas, ils se plaignent qu'il y ait du verre pilé sur le parquet.

AU THEATRE

Adrienne.—De cette baignoire où nous sommes on ne voit rien de la pièce.

Lucien.—Justement, la pièce ne nous ennuiera pas.

FAUTE D'ARGENT

Le touriste.—Vous n'avez donc pas de ruines historiques ici?

Le guide.—Le conseil n'a pas d'argent pour en faire construire.

ESTIMATION

—Tenez, mon ami, vous m'avez sauvé la vie, voici 25 sous.

—Oh, monsieur, ça ne vaut pas ça.

DIALOGUE CONJUGAL

Madame.—Dis moi, te suis-je aussi chère qu'au temps de nos fiançailles.

Monsieur.—Je ne sais pas, il y a longtemps que je n'ai pas regardé mon livre de banque.

A L'ATELIER

—Je vais vous vendre cette peinture pour dix dollars.

—Non, mais je vais vous donner dix dollars si vous voulez me donner l'adresse de la jeune fille qui a posé pour cette peinture.

FORMULE DE CHIMIE

—Si la benzonaphtylamide est traitée par l'acide nitrique, il se forme deux isométrimonitronamidobenzonaphrylamides, dont l'un abandonne de la mononamidobenzonathylamide, et l'autre de la adhydrobensediamidonoleana.

RETOUR DE VACANCES

—Je suis allé dans les montagnes. C'était très dangereux. A chaque pas on voyait s'ouvrir d'énormes crevasses.

—Des crevasses. Il n'y a pas besoin d'aller dans les montagnes pour en voir, l'hiver j'en ai plein les mains.

PRUDENCE



—Pourquoi déchaussez-vous papa?

—C'est parce que j'ai l'intention de lui faire ensuite ma demande en mariage.

AU TRIBUNAL

Le juge.—Vous avez jeté votre femme du troisième étage de votre maison.

L'accusé.—Je vais vous expliquer. Nous restions autrefois dans un rez-de-chaussée et j'avais complètement oublié que nous étions déménagés.

EN CLASSE

Si la lune est à une distance de deux millions de milles combien de temps prendra un aéroplane voyageant à 100 milles à l'heure pour l'atteindre?

—Quelle était la quantité de gazoline au départ?

O AMOUR

—Ta femme n'aime pas les animaux.

—Non, à tel point qu'elle se sert de fil barbelé pour sa corde à linge afin que les oiseaux ne viennent pas s'y reposer.

PRESCRIPTION

—Le médecin m'a conseillé de me servir d'un allumeur automatique pour mes cigarettes.

—Pour ne pas te brûler les doigts avec des allumettes.

—Non, pour me faire perdre l'habitude de fumer.

REFERENCES

—Où avez-vous travaillé comme cuisinière avant.

—Vous vous rappelez cette dame qui est morte la semaine dernière d'avoir mangé des aliments mal apprêtés?

—Oui.

—Eh bien, j'étais sa cuisinière.

AU TRIBUNAL

L'ivrogne.—Vous n'avez fait venir qu'un seul agent, mais je veux voir l'autre.

Le juge.—Quel autre.

L'ivrogne.—Il y avait deux agents lorsqu'on m'a arrêté.

Le juge.—Il n'y en avait qu'un seul.

L'ivrogne.—Non, deux.

Le juge.—C'est pour ça que vous êtes ici.

A LA PORTE

Le mendiant.—J'ai faim.

La dame.—Pourquoi ne travaillez-vous pas?

Le mendiant.—J'ai essayé, mais ça me donne encore plus faim.

NOUVEAU MENAGE

Madame.—Qu'est-ce que tu me donneras si je te fais un repas comme celui-là tous les jours durant un an?

Monsieur.—Ma police d'assurances.

LES BRAVES

—Au temps des croisades un de mes ancêtres a gagné de grandes batailles avec ses canons.

—Mais, au temps des Croisades la poudre n'était pas inventée.

—Je le sais, mon ancêtre aussi le savait.

—Comment a-t-il pu, alors, gagner ses batailles.

—Il a dardé ses canons contre les Sarrasins, et ces Moses de fous, voyant les canons, ont cru que la poudre était inventée et ils ont fuit en désordre.

PAS SI DUR

Monsieur.—Je ne puis me faire la barbe. Mon rasoir ne coupe pas.

Madame.—Tu ne me feras pas croire que ta barbe est plus dure que le congolém.

CONSEIL

Le gendre.—Vous cherchez ou passer l'hiver, belle-maman? Allez donc en Italie, il y a en ce moment d'admirables tremblements de terre.

ENQUETE

Le père.—Pourquoi avez-vous embrassé ma fille dans ce coin noir?

Le jeune homme.—Maintenant que je la vois à la clarté, je me le demande aussi.

CHEZ LE COIFFEUR

Le coiffeur.—Comment faut-il vous couper les cheveux, mon petit ami?

L'enfant.—Comme le monsieur là-bas, avec une grande place blanche dans le milieu.

AU MAGASIN

—Je veux un faux col, pour papa.

—Un comme le mien?

—Non, un propre.

AU CHEMIN DE FER

Le proposé aux billets.—Non, il n'y a plus de trains pour Québec, mais je puis vous offrir un bon petit train pour Ste-Rose.

OUI, MAIS...



Lui.—Est-ce que tu pourras t'arranger avec les 1,500 dollars que je gagne par semaine?

Elle.—Moi oui, mais toi, avec quoi vivras-tu?

LE MOT DE LA FIN

Gisèle.—Papa, j'ai fini mon puzzle, il ne me manque que le dernier mot.

Le père.—Le dernier mot : demande à ta mère.

SUFFISANT

Denise.—Il n'y a qu'un homme sur la terre que j'épouserais.

Sa mère.—Un seul suffit.

AU BUREAU

—Vous avez dit à ma secrétaire que vous vouliez me voir pour une question de vie ou de mort.

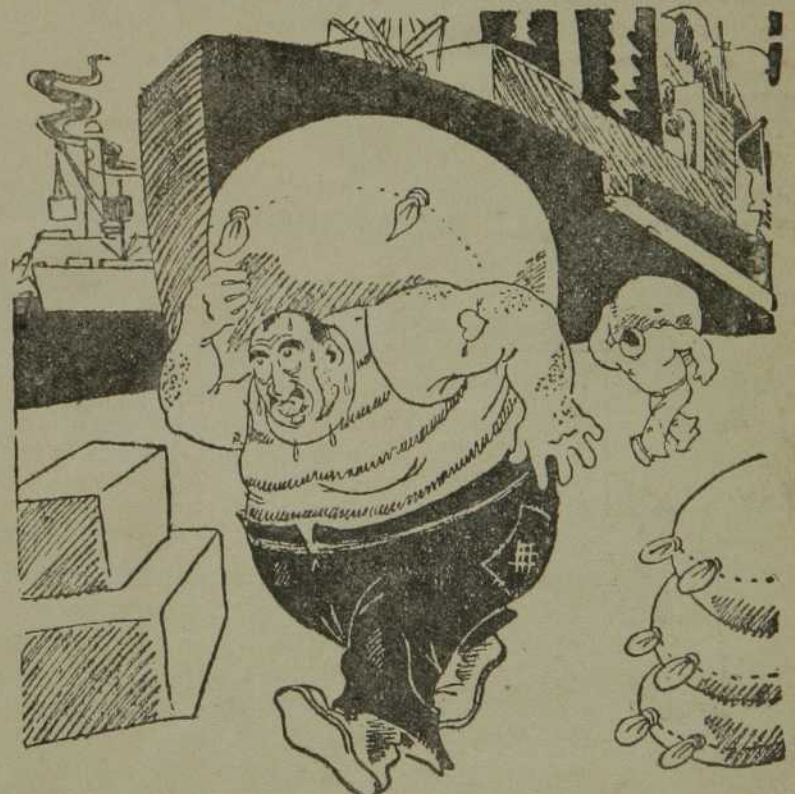
—Oui, monsieur, je viens vous offrir une police d'assurance sur la vie.

PRECAUTION

—Que faites-vous avec ces neuf seaux.

—Je vais noyer un chat.

PAS DE REPOS



—Et dire que quand je rentre j'ai encore toute la soirée ma femme sur le dos!

T'a pas ?

par RACEY



Tas-pas déjà décidé de rester chez toi, un soir pluvieux et, pour passer le temps, commencé à fouiller dans tous les tiroirs —



et soudain trouvé un paquet de vieilles lettres d'amour reçues de ta femme avant votre mariage. Et pendant que tu prends un plaisir fou à en faire la lecture à haute voix devant la famille —

1er avril 1895.
 Mon petit loup chéri
 Comment es-tu, ma bien
 chère petite amie ? Toujours
 aussi charmante, j'en suis sûr.
 Ma chère Eugénie, les mots
 me manquent pour t'exprimer
 les sentiments d'amour que
 j'éprouve pour toi. Tu es la
 femme la plus merveilleuse au
 monde, et je me meurs d'impa-
 tience de te revoir.
 J'ai fait attendre de te revoir.
 à neuf et dimanche nous
 pourrons aller faire un tour
 de voiture après les baisers
 a bientôt et mille baisers
 de ton adoré
 XXX
 XXX
 XXX

la femme sort en sourdine et revient bientôt avec ce poulet - ci



Tas-pas ensuite essayé une BLACK HORSE ? Ça fait retrouver la belle ardeur d'antan.

dites simplement -

"Bière

Black Horse Dares.

s.v.p. !

Ta pas essayé la
Kingsbeer

La Bague Ciselée

(Suite de la page 5)

Le matelot, le coude levé, ne s'était pas aperçu de l'émotion de son interlocuteur; d'ailleurs, ses nombreuses libations lui ôtaient toute faculté.

— Je paie une tournée, proposa Pierre Bruzon, ta tête me revient; c'est drôle, j'ai idée que nous nous sommes déjà rencontrés quelque part.

— Possible, dit le matelot, qui vida son verre d'un trait.

Une demi-heure après, bras dessus, bras dessous, les nouveaux amis quittaient en titubant le cabaret borgne.

Près des quais, la taille de Pierre Bruzon se redressa. Le jeune homme fit entendre plusieurs coups de sifflet qu'il modula d'une façon particulière.

Un bruit de moteur... une limousine s'arrêta. Pierre Bruzon ouvrit la portière, poussa brutalement l'ivrogne dans la voiture et prit place à ses côtés.

Sans qu'une seule parole ait été échangée avec le conducteur, l'auto s'éloigna dans la nuit.

Pierre Bruzon, les coudes sur son bureau, la tête entre ses paumes, réfléchissait.

Dans ce fumoir luxueux, où l'austérité des meubles foncés s'estompait dans une demi-obscurité et rendait cette pièce propice aux profondes méditations, le faux matelot était redevenu lui-même.

Dépouillé de son costume de marin, ainsi que des manières et du langage qu'il affectait la veille avec une incroyable aisance, au milieu des figures féroces ou abruties qui constituaient la clientèle des bouges du port, il était si complètement transformé que Jean, son vieux serviteur, ne parvenait pas à expliquer ces subites métamorphoses.

Le jeune homme étendit la main, pressa un bouton dissimulé dans la boiserie et attendit.

L'épaisse tapisserie remua. Jean parut, s'avança de quelques pas, puis demeura debout, immobile, silencieux.

* * *

Le jeune homme leva la tête, remua les lèvres, hésitant à parler, puis, lentement, comme si chaque mot semblait pour lui la victoire d'un patient effort, ou l'expression d'une pensée mûrement réfléchie, il dit:

— Mes ordres ont bien été exécutés?

— Oui, Monsieur.

— Ne répondez pas trop vite; réfléchissez, une négligence, une maladresse et tout est à recommencer; voyons, vos hommes sont postés, ils savent ce qu'ils doivent faire?

— Oui, Monsieur.

— Bien, l'auto et le canot automobiles sont prêts?

— Oui, Monsieur.

— C'est bien, Jean, je crois que mon père sera content.

Le vieux domestique pâlit et s'inclina; il écarta la draperie qui se ferma sur lui.

Demeuré seul, Pierre Bruzon arpena le fumoir en prononçant des paroles

incohérentes. Dans son cerveau se livrait un formidable travail.

— Ai-je ce droit? dit-il, tout haut.

A cet instant, son visage trahissait les cruelles souffrances d'une âme tourmentée, mais cette faiblesse fut passagère. L'épigraphe du manuscrit de l'abbé Faria lui revenait en mémoire: "Tu arracheras les dents du dragon et tu fouleras aux pieds les lions", a dit le Seigneur.

Alors, Pierre Bruzon releva la tête: ses traits retrouvaient leur énergie et leur noblesse. Il avait terrassé le doute!

Il sortit du fumoir et monta au premier étage où Jean, assis sur une chaise, un fusil entre les jambes, veillait.

Le jeune homme tira une clef de sa poche, ouvrit une porte et pénétra seul dans une chambre où, étendu sur un lit, un homme dormait.

Pierre Bruzon secoua le dormeur:

— Allons, debout, nous avons à causer, Joseph Muller?

— Hein! quoi! fit le matelot qui s'étira, bâilla et, soudain, se dressa au comble de la stupéfaction.

Ce réveil brutal, l'appel de son nom, le luxe de la pièce où il se trouvait, il ne savait comment, et la présence de cet homme élégant qu'il ne connaissait pas, jetaient quelque trouble dans son esprit.

— Mais où suis-je?

— Chez moi. Ne reconnais-tu pas celui qui t'a payé à boire, hier, chez la mère Finasse.

— Non, sans blague...

— Si, mais peu importe, nous avons à parler, Joseph Muller.

— Qui vous a dit mon nom? s'écria l'homme en colère. Joseph Muller est mort, c'est Marcel Lapou que je m'appelle.

— Oui, en France, et John Sweet à Londres.

— Vous savez? demanda-t-il naïvement.

— Quoi, oublierais-tu les amis à ce point. Voyons, rappelle-toi San Francisco... Jackson Street... la nuit du 24 novembre.

— Tais-toi! hurla le matelot qui chercha dans sa poche une arme absente, et de rage voulut s'élaner sur Pierre Bruzon; mais le jeune homme avait démasqué son revolver qu'il tenait dissimulé dans sa manche et le braquait sur la poitrine du misérable qui recula.

— Là, un peu de calme, je t'ai dit que nous avions à causer.

— Qui êtes-vous? que me voulez-vous?

— Comme tu es impatient, fit le jeune homme qui se plaça entre la porte et la fenêtre de manière à empêcher toute tentative de fuite. J'évoque des

souvenirs, c'est permis, je pense; d'abord, que risques-tu, puisqu'il y a prescription et que la justice des hommes ne peut rien contre toi.

Cette judicieuse réflexion rendit au bandit son assurance.

— Alors, que me voulez-vous?

— J'étais de l'affaire du 24 novembre, reprit Pierre Bruzon, j'ai bien le droit de te demander des comptes.

— menteur! hurla le matelot, j'ai fait le coup tout seul, tu es une abominable...

Joseph Muller s'arrêta net.

L'éclair qui venait de passer dans les yeux de Pierre Bruzon, l'expression de son visage, lui révélaient trop tard la faute qu'il avait commise.

— J'enregistre ton aveu; maintenant, donne-moi cette bague, dit le jeune homme en désignant la chevalière ciselée qui brillait à la main droite du bandit.

— Et si je refuse?...

— Je coupe le doigt avec une balle.

La bague tomba sur le tapis, mais Pierre Bruzon ne commit pas l'imprudence de la ramasser.

— J'aurais dû la "laver", c'est elle qui m'a "donné".

— Il était dangereux, en effet, de conserver la bague de l'homme que tu as assassiné.

— Vous allez me livrer? questionna le misérable.

— Non, mais sous conditions.

— Lesquelles?

— D'abord reconnaître ton crime par écrit.

— Et si je refuse.

— C'est une balle dans la tête, et, si tu acceptes, tu es libre, mais encore sous conditions.

— Voyons, fit le bandit, l'espérance au coeur.

— Tu es ici dans ma propriété où je suis le maître absolu. Elle s'étend sur trois kilomètres de longueur, bordée, d'un côté, par de hauts murs derrière lesquels, dès maintenant, de féroces danois et des hommes armés de fusils font bonne garde. De l'autre côté, par des falaises et des rochers abrupts.

"Il faut qu'avant le coucher du soleil ta silhouette disparaisse de mon domaine. Je te préviens que la fuite par les terres c'est la mort certaine; par les rochers, il existe un moyen de sauver ta vie, trouve-le.

"Je te laisserai un couteau pour te défendre et un quart d'heure d'avance; ensuite, accompagné seulement d'un vieux serviteur, je commencerai la chasse et, si je te rencontre, je te tue.

— Grâce! gémit le misérable.

— As-tu eu pitié de mon père, bandit? Tu as dix minutes pour écrire le

récit de ton crime et un quart d'heure pour fuir, acceptes-tu?

— J'accepte, fit l'homme.

Il prit en tremblant la plume que lui désigna le jeune homme et écrivit, sous la dictée de Pierre Bruzon, le court billet que voici:

"Je soussigné Joseph Muller, né à Strasbourg le 6 mai 1875, reconnais avoir attiré dans un guet-apens et assassiné à Jack Street (San Francisco), le 24 novembre 19... M. Victor Bruzon, dans le but de m'approprier l'or, les titres et les bijoux dont je le savais porteur.

"Accablé de remords, je me donne volontairement la mort."

— Hein! s'exclama le bandit qui lâcha la plume et voulut se lever.

La menace du revolver le fit se rasseoir.

— Ecris, dit froidement Pierre Bruzon; je fais ajouter ce paragraphe dans le cas où tu ne serais pas assez habile pour t'enfuir; je ne tiens pas à avoir des ennuis!...

La sueur au front, les yeux hagards, le matelot reprit la plume et, mot par mot, traça la terrible phrase...

— Date et signe, ajouta l'implacable justicier. Bien, dit-il, quand le misérable eut terminé; lève-toi, sors et ne cherche pas à te soustraire au châtimement que je t'inflige. Tu trouveras un couteau planté dans le tronc du premier arbre à gauche; je ne veux pas que ma conscience me reproche d'avoir tué un homme désarmé.

La rage au coeur, le bandit s'élança dans la direction indiquée.

Du haut de son perron, Pierre Bruzon le suivait du regard, un indéfinissable sourire aux lèvres.

— Il te reste quatorze minutes! cria-t-il encore, quand le matelot eut arraché au tronc de l'arbre, un redoutable couteau à cran d'arrêt.

* * *

Une arme en main. Instantanément, Joseph Muller retrouva son calme. Quelle aberration était celle de son ennemi!

Un couteau! Mais, à vingt pas, il plantait une lame dans un cercle tracé avec un dé à coudre. Pierre Bruzon pouvait venir: il verrait si Joseph Muller était un manchot!

Il serra violemment le manche de son arme dans son poing fermé et murmura:

— Allons, la partie n'est pas perdue.

Il devait, avant tout, augmenter la distance qui le séparait du chasseur d'homme, embrouiller sa piste, gagner du temps et ensuite... ensuite!... Il ne savait, au juste, mais il avait confiance en sa force prodigieuse, en son agilité et fouillait sa pensée pour retrouver un des mille tours appris au bain, en la compagnie des représentants les plus qualifiés de la pègre internationale.

(Suite à la page 38)

La mystérieuse Atlantide

(Suite de la page 10)

vers un impossible abri car ils étaient impitoyablement broyés par les débris de roches, d'arbres, projetés avec violence dans tous les sens par la dislocation du sol et la rage sans cesse croissante des volcans; d'autres disparaissaient dans des abîmes qui s'ouvraient tout à coup sous leurs pieds ou bien étaient emportés par les flots qui montaient sans cesse maintenant et arrivaient de tous les points de l'horizon.

Il est à peine possible d'imaginer les scènes d'horreur qui se déroulèrent, l'inférieure vision de ces montagnes s'écroulant, le tumulte atroce qui semblait emplir tout l'univers, fracas de la foudre, des volcans, hurlements de la tempête et mugissement des flots de l'océan. Le merveilleux continent encore plein de vie il y a quelques heures seulement s'enfonçait avec une rapidité inconcevable dans l'abîme liquide où il semblait fondre de tous côtés à la fois...

Puis le jour vint sur cette scène d'effroyable bouleversement; un jour blafard, spectral et qui n'éclaira plus que l'immensité d'un océan aux vagues énormes, toujours soulevées par les derniers et mystérieux soubresauts de ce qui avait été naguère un pays privilégié dans toute sa vaste étendue et qui n'était plus maintenant que le fonds boueux et tourmenté d'une mer en furie à quinze ou vingt mille pieds au-dessous de la surface des eaux.

L'Atlantide était à jamais disparue de la terre et ne devait plus laisser son impalpable trace que dans le souvenir de quelques hommes, originaires de ce beau pays, et que le hasard des choses avait appelé au loin, sur d'autres sols plus résistants avant que la catastrophe se produisit.

Ces hommes transpirent le récit de ce qu'ils apprirent à leurs descendants et c'est ce récit, forcément mêlé d'erreurs et de contradictions qui est arrivé jusqu'à Platon qui nous l'a transmis. Il nous raconte qu'un des plus sages philosophes Grecs, Solon, eut lui-même connaissance de ce cataclysme d'après la tradition conservée par les prêtres de la déesse Neith, à Sais en Egypte, lesquels lui donnèrent des détails invariables tendant à prouver l'exactitude de ce qu'ils lui rent.

L'Atlantide, racontaient-ils, était plus grande que le nord de l'Amérique et l'Asie Mineure ensemble; c'était le chemin naturel et facile pour se rendre d'un continent à l'autre en passant par des îles qui existent encore aujourd'hui, seuls vestiges du passé. Les Atlantes étaient des gens très civilisés, ils employaient tous les métaux que nous connaissons aujourd'hui, travaillaient admirablement le bois de leurs immenses forêts et, de plus étaient d'excellents agriculteurs autant que bons marins. Ils bâtissaient leurs maisons en pierres blanches, rouges et noires; les murs de leurs villes étaient recouverts de lames de cuivre, d'étain ou d'un métal appe-

lé "orichalcum" qui avait un éclat rougeâtre. Ils étaient sages, humains et vivaient en paix.

Tel est, en partie, le récit transmis par Platon qui fait ensuite la part à la légende; ce beau pays de l'Atlantide était sous la domination de Poseidon ou Neptune, dieu des mers, lequel pour être un immortel de ces temps lointains et fabuleux, n'en avait pas moins les sentiments du commun des mortels puisqu'il devint amoureux de la jeune et jolie Cleito, fille d'un des Atlantes. Les autres divinités, surtout sans doute les féminines, devinrent jalouses et la chicane s'éleva entre Neptune et ses confrères. Il advint alors ce qui arrive fatalement dans les disputes d'amour, c'est presque toujours un troisième personnage qui paie les pots que cassent les premiers et, dans la circonstance, ce fut le pays d'Atlantide qui fut sacrifié tout entier au ressentiment des collègues de Neptune; ils le détruisirent de fond en comble.

Cette explication du cataclysme n'est assurément pas très scientifique, aussi je ne la rapporte pas à mes lecteurs en leur demandant d'y croire, car la science géologique, moins poétique peut-être mais beaucoup plus exacte peut nous donner d'autres explications que viendront certainement confirmer les progrès de l'avenir.

C'est cette destruction de l'Atlantide qui a probablement répandu dans le plus d'endroits sur la terre la notion du déluge, ou plutôt du plus terrifiant des déluges, car l'histoire en mentionne plusieurs. Il y a même des savants qui prétendent que c'est dans ce pays que prit origine l'histoire de la tour de Babel; je ne suis pas de cet avis car la catastrophe au cours de laquelle l'Atlantide a disparu a été trop rapide pour laisser à ses habitants le temps de la réflexion, à plus forte raison celui de commencer une construction quelconque, laquelle n'aurait d'ailleurs servi à rien du tout. L'Atlantide, en effet, a disparu tout entière au cours d'une seule nuit.

Les Atlantes avaient l'idée de l'immortalité de l'âme et d'un jugement final de ces âmes; ce sont eux qui ont transmis aux Egyptiens la notion de leur plus grande divinité, Osiris, et du fameux "livre des morts", le plus ancien sans doute de tous les livres. Ils également apporté les premières notions de civilisation en Europe; plus tard, les survivants de la grande catastrophe, ceux qui étaient sur des îles voisines et purent échapper ainsi presque miraculeusement, marquèrent le début de la civilisation dans les Amériques centrale et du sud, bien longtemps avant la venue des espagnols qui, eux, détruisirent surtout au lieu de fonder.

quelques fragments ou vestiges qui constituent les Antilles actuelles.

L'Europe a connu les incursions des Atlantes il y a environ vingt-cinq mille ans et il est infiniment probable que les squelettes pétrifiés que l'on a retrouvé en certains endroits, principalement en France, appartiennent à des anciens Atlantes.

Il y a seize mille ans, une deuxième grande incursion de ces peuples eut encore lieu en Europe; la science moderne les classe sous le nom d'Aurignaciens. Enfin, il y a dix mille ans ou un peu plus, une troisième émigration eut lieu; elle se place à peu près à l'époque du grand désastre de l'Atlantide.

Il est certain qu'une civilisation fort avancée régnait dans l'Amérique centrale et sud d'aujourd'hui il y a bien longtemps; on en retrouve des traces indéniables; d'autre part certains insectes et certaines plantes d'Amérique et d'Europe ont une origine commune qui ne fait pas de doute, il fallait donc que la communication existât entre ces deux moitiés du globe. D'autres preuves de cette communication peuvent être fournies par la géologie et la conclusion vient renforcer encore la croyance à l'existence ancienne de l'Atlantide. Dans un avenir plus ou moins rapproché on accumulera certainement encore d'autres preuves et, les moyens d'investigation étant perfectionnés, on pourra sans doute retrouver des vestiges du continent disparu. Ce seront alors des chapitres qui compléteront merveilleusement l'histoire de notre planète et jetteront sans doute un jour tout nouveau sur ce que nous connaissons déjà.

Il est fort peu probable que le cataclysme de l'Atlantide se répète aujourd'hui, notre terre est maintenant trop coriace pour cela, c'est-à-dire trop résistante comme croûte extérieure mais supposons le fait possible, supposons aussi que la vie civilisée n'existe que sur le continent qui disparaîtrait, ce serait donc toute son histoire qui devrait recommencer et c'est ce qui, partiellement s'est produit jadis.

Aujourd'hui, je l'ai dit, ces grands désastres ne sont plus guère possibles, bien qu'on ne puisse pas l'affirmer; nous n'avons plus que des volcans rabougris, des tremblements de terre de camelotte et des rez-de-marée pour rire, malgré cela ils font pas mal de victimes quand ils s'y mettent. Nos plus brutales tempêtes, nos plus violents cyclones ne sont plus que les derniers souffles des lointaines époques et nous pourrions donc vivre à peu près en paix, mais ce que les éléments ne font plus, l'homme le rétablit avantageusement, il a inventé des engins de guerre qui n'effondrent sans doute pas — pas encore — les continents mais qui anéantissent aussi sûrement les populations qui les habitent.

Et ceci peut tout de même nous faire regretter cela...

Au cours de sondages ou de réparations de câbles télégraphiques on a ramené à la surface des morceaux de roches ou des fragments de lave du fond de la mer et ces fragments sont particulièrement intéressants. Leur étude microscopique et chimique démontre nettement que cette lave n'a pas pu se solidifier dans l'état où elle est qu'à l'air libre; elle ne provient donc pas d'éruptions sous-marines mais bien d'un continent disparu. De plus, cette lave maintenue au contact de l'eau de mer se désintègre complètement dans une période d'environ quinze mille ans, il est donc de toute évidence que son éjection ne remonte pas à une époque aussi lointaine. Les observations et analyses les plus minutieuses tendent donc à démontrer que la disparition de l'Atlantide a eu lieu il y a certainement moins de quinze mille ans et, très probablement il y a dix ou douze mille ans. C'est encore une belle longueur de temps sans doute, mais dans l'histoire d'une planète ce n'est tout de même encore que peu de chose.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous pouvons dire avec une presque entière certitude que:

1o. - Il y avait autrefois un immense continent qui occupait une grande partie de l'Atlantique nord et une étendue plus considérable encore de cet océan dans le sud;

2o. - Qu'à l'époque Miocène, c'est-à-dire il y a environ cinq cent mille ans il avait cette forme intacte mais que des phénomènes volcaniques ont pu commencer à l'ébranler et à préparer sa disparition;

3o. - Que la dislocation de cet immense continent a résulté dans la formation d'îles plus ou moins grandes; deux des plus vastes étaient situées, l'une à peu de distance de l'actuel détroit de Gibraltar, entrée de la mer Méditerranée et l'autre dans la région où sont maintenant les îles des Antilles; pendant un certain temps d'autres petites îles s'échelonnèrent entre celles-là sur le parcours de l'océan;

4o. - Ces deux grandes îles principales et la chaîne des autres plus petites persistèrent jusqu'à l'époque pliocène à une date située il y a environ vingt-cinq mille ans, soit le commencement de l'époque post-glaciaire. La première grande île, qui formait encore un véritable continent, l'Atlantide dernière du nom en quelque sorte, donna déjà quelques signes de dislocation et le désastre final a très probablement eu lieu quelque chose comme dix mille ans avant l'ère chrétienne. L'autre grand fragment, situé non loin des côtes de l'Amérique a duré plus longtemps puis s'est effondré à son tour en laissant



NOTES ENCYCLOPEDIQUES

Un cheveu humain peut supporter, sans se rompre, un poids de quatre onces.

* * *

L'Université d'Oxford, en Angleterre, a été fondée en 872; celle de Paris, en l'an 1200.

* * *

La guerre de Crimée a duré deux ans et sept mois (1853-1856).

* * *

La vente des cigarettes a été longtemps interdite dans l'état du Vermont.

* * *

Presque la totalité des ouvriers allemands sont assurés.

* * *

Le premier journal imprimé entièrement en français en Amérique, fut le *Canadien*, de Québec publié en 1806.

* * *

La croute de la terre n'a pas moins de vingt milles d'épaisseur.

* * *

Le nom de la ville de Boston ne date que de 1630. Avant la ville portait le nom de *Trimoutain*.

* * *

En l'an 63 saint Paul visitait l'Espagne, il a été décapité en l'an 67. Il s'était converti en l'an 35.

* * *

Il y a cent ans la canne à sucre fournissait les 95 pour cent de la production totale du sucre.

* * *

De 1702 à 1807, plus de 3,500,000 nègres d'Afrique ont été capturés et exportés pour servir d'esclaves.

* * *

Le pont suspendu au-dessus des chutes Niagara mesure 800 pieds. Il a été construit en 1855.

* * *

Parmi les 98 principales industries, 29 seulement donnent du travail pendant 300 jours par année.

* * *

La grande pyramide de Chéops en Egypte contient 4,000 tonnes de pierre. Aujourd'hui la construction d'une pyramide semblable coûterait la somme de \$50,000,000.

Au Pérou la principale route mesure 1,500 milles de longueur.

* * *

Douze pour cent de la population américaine est nègre.

* * *

En 1898 il s'est publié en France, 1,758 romans nouveaux.

* * *

Le sceptre de l'ancien empereur de Russie était en or massif et orné de 238 diamants, 360 rubis et 15 agates.

* * *

La première mine de charbon a été ouverte près de Liège en 1113.

* * *

La ville de Hambourg possède les plus grandes cales-sèches du monde.

* * *

Après la banane, l'ananas est le fruit exotique le plus répandu en France.

* * *

L'ananas fut découvert au Brésil en 1555 par Jean de Léry.

* * *

La chèvre donne plus de lait, en proportion de son corps, que tout autre animal.

* * *

La foudre tue chaque année 908 personnes en Russie, 92 en France et 23 en Angleterre.

* * *

Le premier maire de Québec fut Elzéar Bédard, mort à Montréal en 1859.

* * *

On estime que les mines de charbon d'Angleterre dureront encore 200 ans et les mines des Etats-Unis 600 ans.

* * *

Le sucre granulé a été inventé à Anvers, Belgique, au commencement du XIXe siècle.

* * *

* Le siège de Port Arthur a duré 329 jours et son investissement 221 jours. Il a coûté aux Japonais 100,000 hommes, dont 20,000 tués. Les Russes ont eu 11,000 tués, 16,000 blessés, 8,000 morts de maladie, 878 officiers et 23,491 hommes faits prisonniers.

Achetez quand vous êtes convaincu



1 Augmente 250 fois de volume sous forme de mousse.



2 Amollit la barbe en une minute.



3 Reste crémeuse sur la figure pendant 10 minutes.



4 De fortes bulles maintiennent les poils droits pour le rasoir.



5 Après la barbe l'huile de palme et l'huile d'olive de la crème produisent un velouté agréable.

HEURE DE RADIO PALMOLIVE — Irradiée chaque mercredi soir — de 9 h. 30 à 10 h. 30, heure de l'Est; de 8 h. 20 à 9 h. 30, heure Centrale; de 7 h. 30 à 8 h. 30, heure des Montagnes; de 6 h. 30 à 7 h. 30, heure du Pacifique — par WEAF et 39 postes associés à la "The National Broadcasting Co."

Nous prétendons que si vous acceptez de vous raser gratuitement pendant 7 jours comme nous vous l'offrons, nous avons 86 chances sur 100 de vous convaincre.

MESSIEURS: S'il nous arrivait d'aller imprimer tout ce qui est dit de nos produits, nous n'arriverions jamais à atteindre notre but. Car les prétentions exagérées qui en découleraient seraient presque impossibles à croire.

Donc, au lieu de faire cela, nous avons réduit notre réclame à offrir un essai gratuit aux messieurs, c'est là une expérience bien simple et pourtant des plus efficaces. Nous laissons au produit lui-même le soin de se vendre. Une fois que vous êtes convaincu, vous pouvez acheter...

La Crème à Barbe Palmolive est devenue en quelques années celle qui se vend le plus au monde. Des millions de messieurs qui ont fait notre essai gratuit ont été convaincus. 86% de ceux qui essaient la Crème à Barbe Palmolive n'ont plus jamais recours aux anciennes méthodes.

Le problème qui nous reste à résoudre, c'est de vous convaincre de faire cette expérience, et combien la chose est importante. C'est pourquoi nous imprimons le coupon bien en vue, et aussi pour vous rendre la chose facile. Voulez-vous avoir la bonne obligation de nous l'envoyer ?

Nos laboratoires vieux de 68 ans.

Nos laboratoires, qui depuis 68 ans ont créé dans le domaine des savons tant d'articles occupant la première place, étaient convaincus de ce que l'huile d'olive, si employée dans une crème à barbe, ne pouvait manquer de par son caractère émoullent, d'aider à soulager l'irritation causée par l'emploi quotidien d'un rasoir.

Coup sur coup ils essayèrent de faire une crème à barbe qui serait digne de porter le nom Palmolive. 129 formules furent rejetées avant que leurs efforts furent couronnés de succès. Et alors nous avons offert aux messieurs de faire un essai qui ne saurait manquer de les convaincre de la supériorité d'un produit qui présente 5 perfectionnements importants.



Prière d'envoyer le coupon

7 BARBES GRATIS

et une boîte de Poudre de Tale Palmolive pour après la barbe

Donnez simplement votre nom et votre adresse et envoyez ce coupon à : Palmolive, Dépt. T-2110, Toronto, 8

(Veuillez écrire votre nom et votre adresse en caractères d'imprimerie.)

5811P



Avec ces Toilettes il faut des Blouses

3282—Grandeur, 36, 1 v. $\frac{3}{4}$ de batiste brodé de 35. De 32 à 44 de buste. Prix, 35 cents.

3210—Grandeur 36, 2 v. $\frac{3}{4}$ de crêpe de Chine de 39. Pour de 32 à 38 de buste. Prix, 35 cents.

3274—Pour la grandeur 36, 1 verge $\frac{1}{2}$ de crêpe de Chine de 39. Pour de 32 à 44 de buste. Prix, 35 cents.

3069—Pour la grandeur 36, 2 verges $\frac{1}{4}$ de crêpe satin large de 39 ounces. Grandeurs, 14 à 18 et 32 à 44 de buste. Prix, 35 cents.

3176—Jaquette. Grandeurs 14 à 18; 32 à 41 de buste. 3079—Jupe. 35 à 47 $\frac{1}{2}$ de hanche. Pour 36 de buste, 39 de hanche, 3 verges de laine de 54. Prix, jaquette, 40 cents; jupe, 35 cents.

3111—La grandeur 36 requiert 2 verges $\frac{1}{4}$ de crêpe satin de 39 pouces. Pour grandeurs de 32 à 44 de buste. Prix, 35 cents.

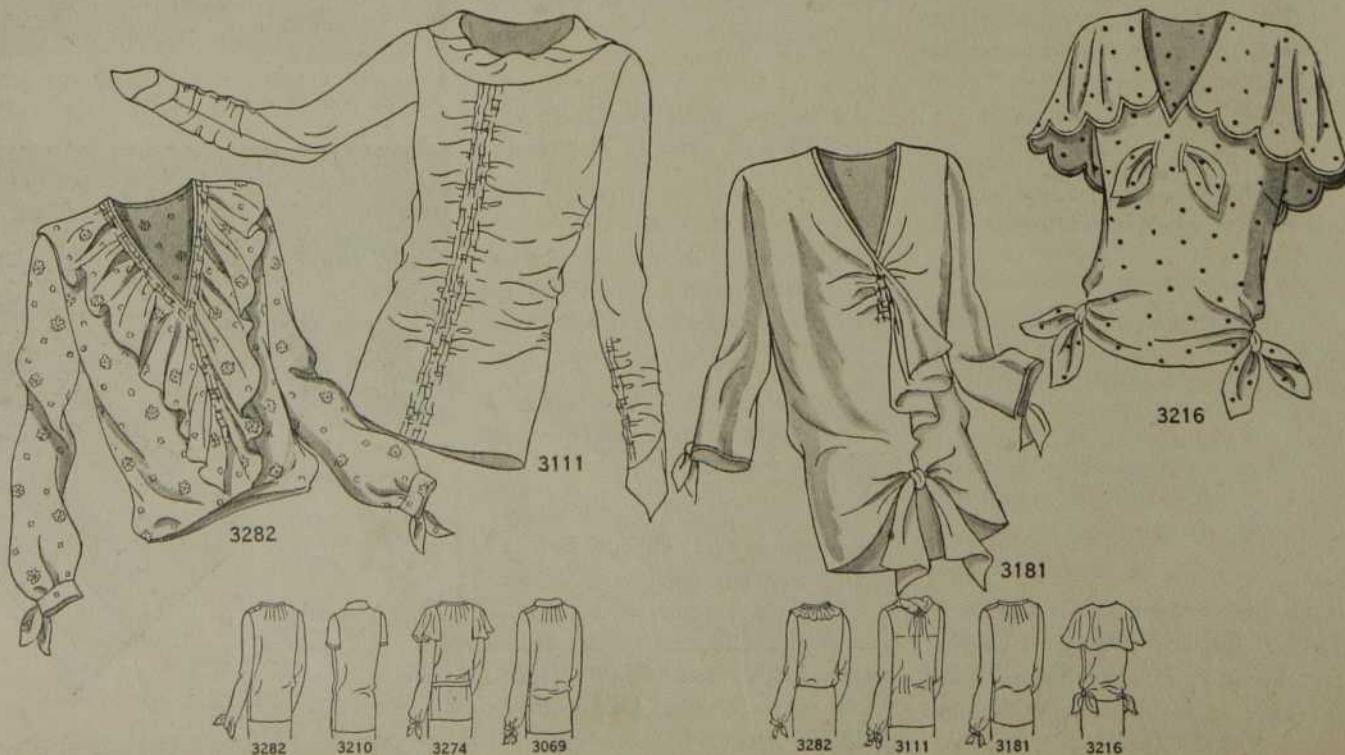
3176—Grandeurs 14 à 18; 32 à 44 de buste. 2714—Jupe. 35 à 47 $\frac{1}{2}$ de hanche. Pour 36 de buste, 39 de hanche, 2 verges $\frac{3}{4}$ de laine novelty de 54. Jaquette, 40 cts; jupe, 35 cents.

3282—Dans la grandeur 36, 2 verges $\frac{1}{2}$ de batiste brodé de 35 pouces. Grandeurs, 32 à 44 de buste. Prix, 35 cents.

3181—Grandeur 36, 1 v. $\frac{3}{4}$ de crêpe satin de 39 pouces. Grandeurs, de 32 à 44 de buste. Prix, 35 cents.

3216—Pour la grandeur 36, 2 verges $\frac{1}{8}$ de soie imprimée de 35 pouces. Pour de 32 à 40 de buste. Prix, 35 cents.

PATRONS BUTTERICK
Si votre marchand ne peut vous les procurer, écrivez à :
THE BUTTERICK COMPANY,
468 Wellington St. West
Toronto, Ont.



3176
3079

3282 3210 3274 3069 3282 3111 3181 3216



RECETTES DE CUISINE

OMELETTE AU FROMAGE

3 oeufs 1 tasse de lait
1 c. à thé sel 2 c. à soupe farine
Quelques grains de poivre
2 c. à soupe beurre
4 c. à soupe Chateau Cheese

Faites une sauce du lait, de la farine, du beurre et de $\frac{1}{2}$ c. à thé de sel. Faites cuire jusqu'à consistance épaisse, retirez du feu et ajoutez le fromage; brassez jusqu'à consistance lisse et parfait mélange. Séparez les oeufs. Battez les jaunes jusqu'à consistance épaisse. Ajoutez au mélange le fromage et battez légèrement jusqu'à mé-

lait chauffé à ce mélange et remettez le tout au bain-marie. Faites cuire jusqu'à consistance lisse et jusqu'à ce que le goût de la farine brute ait disparu. Travaillez le fromage en pâte lisse, en ajoutant un peu de liquide chaud. Mélangez le tout et faites cuire pendant 1 minute. Egouttez pour enlever l'oignon. Servez aussitôt. On peut ajouter dans chaque assiette un peu de paprika pour donner une jolie couleur.

SOUPE AUX FEVES

1 chopine de fèves, 1 oignon, 1 pinte d'eau froide, 2 cuillerées à table



lange parfait. Battez les blancs ferme et ajoutez le sel. Incorporez au premier mélange. Versez aussitôt dans un moule réchauffé et beurré, dans un plat pour faire des omelettes ou pour frire. Faites cuire lentement. Servez aussitôt.

SOUPE AU FROMAGE

2 tasses de lait $\frac{1}{4}$ c. à thé poivre
2 c. à soupe farine 1 tranche oignon
1 c. à thé sel 4 c. à soupe fromage

Faites chauffer 1 tasse $\frac{1}{2}$ de lait avec l'oignon. Avec la $\frac{1}{2}$ tasse de lait qui reste, mélangez la farine, sel et poivre, en une pâte lisse. Ajoutez le

de farine, 2 cuillerées à table de beurre, 1 pinte de lait, sel, poivre et persil.

Faire tremper les fèves la veille dans de l'eau froide. Le lendemain, les mettre au feu avec de l'eau froide. Laisser cuire jusqu'à ce que les fèves soient à point. Faire revenir l'oignon haché dans du beurre, ajouter la farine, verser graduellement le lait chaud, en brassant continuellement; laisser bouillir pendant quelques instants et mélanger aux fèves. Assaisonner avec sel et poivre, persil haché. Au moment de servir, ajouter un peu de crème sure.



Élégance et qualité des fourrures Desjardins...

DEPUIS plus d'un demi-siècle, les fourrures Desjardins jouissent de la faveur sans cesse croissante des femmes bien mises. Aujourd'hui, elles possèdent une réputation sans égale, aussi bien à l'étranger qu'au Canada.

Les créations Desjardins sont douées de qualités bien exclusives, qui les placent dans une classe tout à fait à part. Leur coupe raffinée, leur fini impeccable, leur durabilité, leur beauté classique jusqu'ici insurpassée, font qu'elles n'ont pas, à aucun prix, de concurrence possible.

Facilités de paiement si désirées.

CHAS DESJARDINS & C^{IE}
LIMITÉE

1170, rue Saint-Denis - - - - - Montréal.

Le plus grand magasin de fourrures en détail du monde entier.



Big Ben



Pourquoi vous dépêcher le matin?

ETES-VOUS toujours à la course le matin? Pouvez-vous vous rendre au bureau en marchant ou êtes-vous obligé de presser le pas?

Avec un Big Ben... nul besoin de vous presser. Ce réveille-matin vous réveille toujours à l'heure dite.

Big Ben, Baby Ben et les autres Westclox se présentent en nickel lustré ou en belles couleurs. Prix, \$1.75 à \$5.75.

WESTERN CLOCK COMPANY, Limited,
PETERBOROUGH, ONT.

Westclox



La Bague Ciselée

(Suite de la page 33)

De toute la force de ses jambes, il s'élança dans le parc, évitant les allées, bondissant au travers des pelouses verdoyantes, gagne les limites du parc que fermait une barrière en bois, qu'il franchit d'un bond.

Devant lui, s'étendaient des pâturages bordés, d'un côté, par l'immensité aux horizons perdus; de l'autre, par un petit bois d'arbres rabougris et de buissons épineux.

Dans les herbages, des troupeaux paissaient en liberté, sans se soucier du fuyatif.

Joseph Muller s'arrêta quelques secondes pour écouter. Seuls, les grelots des ruminants troublaient la quiétude de cette fin de journée.

Au loin, la fumée d'un steamer apparaissait, des bateaux de pêche se dandinaient sur les flots.

De l'Océan immense, troublant de mystère, attirant comme un gouffre, montait le bruit sourd, continu, des vagues qui déferlaient.

Joseph Muller s'avança, se pencha. La falaise tombait à pic; au bas, les rochers tendaient vers lui leurs pointes inégales.

Il recula, s'assit quelques secondes, mais il se releva d'un bond et tourna la tête en tous sens. Était-il fou, pour oublier la menace qui, de minute en minute, de seconde en seconde, se faisait plus pressante?

Depuis combien de temps courait-il? Quel était le chemin parcouru? Où était son ennemi? Ne s'était-il pas trompé dans sa course folle? N'allait-il pas à sa rencontre?

Autant d'angoissantes questions qui demeuraient sans réponse.

A nouveau, il s'élança, droit devant lui, dans un pré coupé de canaux d'irrigations.

Il se souvint du récit d'un compagnon de chaîne et il se mit à courir dans un des canaux, dans le but de dépister les chiens qui déjà, peut-être, suivaient sa trace; puis il marcha ensuite à reculons dans un espace de terrain fortement détrempe, bondit à nouveau dans un canal, arriva à la lisière d'un bois où il s'arrêta, haletant et indécis de la direction à prendre.

L'oreille collée à terre pour mieux percevoir les sons, il écouta.

Rien! On n'avait pas encore relevé sa piste.

Courbé en deux, le regard inquiet, aux aguets, la main crispée sur le manche de son couteau, il s'enfonça dans le bois.

A mesure que le temps s'écoulait, les nerfs de Joseph Muller, déjà soumis à une pénible épreuve, s'exacerbaient davantage.

Par instant, devant le danger qu'il pressentait immédiat, il aurait voulu voir se dresser son ennemi et lutter jusqu'à la mort, le couteau à la main.

Cette exaltation passagère faisait place, aussitôt, au désespoir le plus violent, à la frayeur la plus intense.

Un craquement de branches sèches, la fuite d'un oiseau effarouché le faisaient sursauter, avec le désir insensé de voir la terre s'entr'ouvrir, le soustraire à son implacable destin.

Soudain, il s'aplatit, moulant la terre de son corps. Devant lui, se dressait un chalet en bois, rustique maison de garde, station de repos, où il eût fait bon, en d'autres circonstances, de s'arrêter pour y jouir de la solitude.

La maison habitée constituait un nouveau danger; dans le cas contraire, c'était peut-être la possibilité de découvrir un fusil ou un revolver qui le mettrait sur pied d'égalité avec son adversaire et lui permettrait de défendre chèrement sa vie.

Mourir pour mourir, à quoi bon hésiter, et il s'avança à découvert.

La porte qu'il s'appropriait à enfoncer d'un coup d'épaule, se trouvait simplement poussée.

Prêt au crime, il pénétra dans la première pièce, vaste salle garnie d'une table massive, entourée de tabourets en chêne sculpté.

Cette pièce était vide d'occupants, comme d'ailleurs, toutes les pièces de cette maison déserte.

Malgré un examen attentif des lieux, il ne put découvrir aucune des armes recherchées.

Sans hésitation, en homme à qui ce genre de travail est familier, il attaqua, à l'aide de son couteau dont il se servait comme d'un levier, un secrétaire, qu'il supposait contenir de l'argent. Il espérait encore, qu'une fois tiré de ce mauvais pas, il pourrait plus facilement mettre quelque distance entre lui et l'inhospitalier propriétaire de ce domaine, sans songer que cette effraction justifiait son trépas aux yeux d'enquêteurs éventuels.

Le meuble fracturé ne contenait qu'un carré de papier sur lequel Joseph Muller lut ces mots:

"Même sous la menace de la mort, tu restes un voleur.

"Joseph Muller, ta dernière heure est proche."

— Imbécile! ricana le bandit, imbécile! V'là qu'il se figure que je lirai le journal pendant qu'il essaiera de me descendre.

Un moment, il resta là, les yeux grands ouverts, fixant le papier qu'il

(Suite à la page 40)

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}
SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1748
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.

PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES

On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C. dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

LE POT DE GÉRANIUM

(Suite de la page 9)

— Bien sûr, maman, qui veux-tu que ce soit? Ce n'est pas la première fois. Où est le mal?

Mais voilà qu'on sonnait à la porte et avec vigueur. De la cuisine, il était



possible de voir sur le palier. Lucette y courut, puis, toute surprise, revint dire à sa mère:

— C'est M. Loche.

— Lui, naturellement! s'écria Mathilde sur un ton irrité.

— Maman, nous n'allons pas laisser notre vieil ami à la porte!

— Va.

Ayant dit, Mme Dausseix se précipita vers la fenêtre comme s'il suffisait de remettre les choses en place pour annihiler l'effet du changement, mais le pot de fleurs lui parut ou se fit si lourd,



si lourd, qu'elle renonça à le replacer à sa place habituelle. Avait-elle perdu ses forces et tout ressort soudain? Peut-être. Mais elle se trouva une excuse sinon une raison et se murmura en s'asseyant avec lassitude pour recevoir le vieil ami:

— Tant pis! C'est ma fille, ce n'est pas moi qui l'aurai voulu!

**1-H.P. avec traction
vaut mieux que
90-H.P. sans traction**

CHAINES WEED

A PRODUCT OF THE
DOMINION
CHAIN COMPANY, Limited
in business
for Your Safety

Ne manquez pas de lire....

Le roman que nous publions dans

La Revue Populaire

D'OCTOBRE

LE SECRET AMOUR DE DILETTE

par
MAGALI

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75 cents pour 6 mois (Etats-Unis : \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____

Prov. ou Etat _____

POIRIER, BESSETTE & CIE
975, rue de Bullion, Montréal, Can.

15c le Numéro

En vente dans tous les dépôts

La Bague Ciselée

(Suite de la page 38)

tenait à la main. Son visage marquait le trouble de sa pensée et comme une inquiétude angoissée; il fronça les sourcils, branla la tête et murmura:

— Mauvais, il savait donc que je viendrais ici.

Et, de nouveau, dans les replis tortueux de son cerveau, il s'efforçait de dégager l'idée lumineuse, le plan d'action décisif qui lui permettrait de fuir; mais l'alcool, lentement, avait accompli son oeuvre néfaste et aucune solution ne se présentait à son esprit.

Un craquement de meuble se produisit derrière lui: il se retourna brusquement et le léger bruit perçu souleva, en son âme, comme une vague de terreur; alors, sans se soucier que son ennemi attendait peut-être sa venue pour l'abattre comme un lièvre au sortir de son gîte, il s'élança hors la maison et se mit à courir de toutes ses forces décuplées par la peur, dans la direction des terres, vers ce mur infranchissable gardé par des redoutables danois et des hommes armés de fusil.

Un aboiement étouffé, un bond, un cri de terreur, suivi d'une chute, une lutte féroce d'homme contre bête, des enlacements, des sursauts, puis Joseph Muller se redressa, déchiré, sanglant. Le danois gisait mort le couteau dans la gorge.

Le bandit respira à grands coups.

— Si je n'avais pas eu ma lame à la main, je serais à sa place, dit-il, en retirant du corps du chien son arme qu'il essuya sur ses vêtements.

Quelques secondes s'écoulèrent; Joseph Muller demeurait immobile, regardant le cadavre du chien; un éclat sombre brillait dans ses yeux, mais un jappement lointain le fit à nouveau sursauter; les bruits qui lui parvenaient maintenant, étaient bien de vrais bruits, non plus des fantaisies de son imagination; alors, faisant demi-tour, il s'enfuit vers la mer.

Au bout de quelques centaines de mètres, il atteignit le bois, évita la maison forestière par un brusque crochet, traversa de nouvelles prairies, s'aplatissant parfois quand il lui semblait entendre des murmures insolites, se relevait, courait, butait, tombait pour se relever et courir encore.

Couvert de boue, de sang et de sueur, en loques, les cheveux en brousaille, les yeux hagards, haletant, il avançait à grands pas vers l'océan.

Au loin, les bateaux de pêche se dandinaient toujours sur les flots, des goélands continuaient leur infatigable ronde, et la mer, en se retirant, découvrait le chaos des rochers présentant toutes les gammes de brun et de vert parmi lesquels de petits lacs miroitaient.

Joseph Muller gravissait maintenant un sentier escarpé de la falaise.

Penché sur l'abîme, il s'efforçait de découvrir un passage ou des anfractuosités susceptibles de servir de point d'appui pour une descente, même dangereuse, même mortelle!...

Rien! Il ne découvrait rien!

Le soleil descendait à l'horizon, s'enfonçait lentement dans la mer; l'heure fatidique approchait et Joseph Muller marchait toujours, suivant ce sentier de douanier dont la largeur suffisait à peine à y mettre les deux pieds.

Soudain, il poussa un cri de joie: il venait d'atteindre l'extrême limite de la propriété; le mur transversal s'arrêtait au sentier qui, lui-même, aboutissait à une crevasse profonde coupée dans les rochers abrupts; seulement, au-dessus de cette crevasse reliant les deux rebords de la falaise, une longue et large planche assurait la continuité de ce chemin de ronde. Encore dix mètres et c'était la liberté, la vie sauve! Joseph Muller poussa un nouveau cri de joie et franchit, en quelques secondes, la distance qui le séparait de cette planche de salut, quand...

* * *

Quand Pierre Bruzon eut prononcé ces mots: "Il te reste quatorze minutes!..." Jean, le vieux domestique, qui se tenait respectueusement derrière son maître, s'approcha et murmura craintivement:

— Excusez-moi, Monsieur Pierre, si je n'étais pas au service de votre famille depuis bientôt trente-cinq ans, je ne me permettrais pas... mais je vous ai vu naître...

— Au fait, fit le jeune homme impatient.

— Vous lui avez laissé une arme, et ces bandits savent merveilleusement s'en servir...

— Alors!

— Alors, il cherchera à vous tuer; si vous le permettez, c'est moi qui irai à sa recherche; vous connaissez mon adresse au fusil, j'étais le meilleur tireur de la région...

— Merci, mon bon Jean, s'écria le jeune homme ému, je ne permettrai pas un tel sacrifice; d'ailleurs, il est absolument inutile de nous exposer aux coups de ce misérable.

— Comme cela, ne partez-vous pas bientôt en chasse?

— Nous avons le temps; viens, dit-il, en l'entraînant dans le fumoir et en l'obligeant à prendre place sur un siège près de lui.

Le jeune homme tira d'un étui deux "campeones", en offrit un à son vieux serviteur, étonné; puis, consultant son chronomètre, s'écria:

— Si mes prévisions sont exactes, nous n'allons pas tarder à avoir des nouvelles de notre gibier.

Jean leva vers Pierre Bruzon un visage où se lisait la plus vive stupéfaction.

A l'instant même, une sonnerie se fit entendre.

— Notre homme est au chalet, dit simplement Pierre Bruzon, il vient de pousser la porte; dans dix minutes, nous saurons s'il mérite notre pitié; s'il est intelligent, il prendra le rouleau de cordes qui se trouve dans la cuisine et pourra encore sauver sa vie; si, comme je le suppose, il est resté la brute sanguinaire qui tua mon père voici dix ans, c'est un homme mort.

Une nouvelle sonnerie retentit.

— Il vient de fracturer le secrétaire, dit encore le jeune homme. Actuellement, il prend connaissance de sa condamnation.

— Comment le savez-vous?

— Grâce au dispositif, oh! un simple branchement, un contact que j'ai eu soin d'établir ce matin; décidément, il est moins fort que je ne le supposais.

Dix minutes après, on frappait à la porte, un homme se présenta.

— Que se passe-t-il, Georges?

— Monsieur, je viens vous rendre compte qu'il a égorgé l'un des chiens, puis s'est enfui dans la direction de la mer; Louis et Alfred font bonne garde. Rien de changé à vos ordres?

— Rien; s'il cherche à fuir par les terres, abattez-le.

Puis, se tournant vers le vieux Jean, Pierre Bruzon ordonna:

— Prends ton fusil et suis-moi, c'est l'hallali!

En promeneurs, mais en promeneurs attentifs, les deux hommes gagnèrent la falaise et s'engagèrent dans le sentier des douaniers, où Joseph Muller les précédait. Redoublant de précautions, ils aperçurent le bandit à l'instant où, penché, il scrutait l'abîme.

Devant l'état du misérable, la pitié s'infiltra dans le coeur du justicier, mais la pensée de son père assassiné l'empêcha d'accomplir le geste de pardon; déjà le meurtrier s'élançait sur la planche libératrice quand... soudain, celle-ci bascula dans le vide, entraînant avec elle le corps du misérable.

— Justice est faite, dit Pierre Bruzon.

— Justice est faite, répéta le vieux Jean qui se signa.



VOICI
UNE
CRÈME EPILATOIRE
ODORIFÉRANTE ET SÛRE

X-Bazin, célèbre depuis 100 ans, vous est maintenant présentée sous la forme d'une crème délicatement parfumée, qui fait disparaître les poils disgracieux rapidement, sûrement et sans irritation... laissant la peau souple et lisse.

Cette crème odoriférante et inoffensive résout parfaitement pour la femme chic le problème des poils apparents... elle en retarde la croissance. On la trouve partout... à prix modique.

Seuls concessionnaires canadiens:
PALMERS LIMITED, MONTREAL

X-BAZIN
Crème ou Poudre
EPILATOIRE
LA FORMULE DU DOCTEUR XAVIER BAZIN PARIS

Chevelure Dorée
Les cheveux blonds semblent se transformer en fils d'or lorsque vous les lavez avec le "Camomile" Evan Williams — le shampoo par excellence.

Il existe un shampoo Evan Williams pour chaque teinte de cheveux — chez vos pharmaciens.

Importation d'Angleterre
EN VENTE PARTOUT
Concessionnaires exclusifs pour le Canada
PALMERS LIMITED
MONTREAL

Evan Williams
HENNA
SHAMPOO

**NE SOUFFREZ PLUS
D'INDIGESTIONS
DANGEREUSES**

Souffrez-vous après les repas de lourdeur ou d'acidité d'estomac? Beaucoup s'imaginent souffrir du coeur et en sont tout effrayés, croyant mourir ainsi subitement. Cette condition peut être prévenue et soulagée à jamais.

Prenez des Petites Pilules pour le Foie Carter (Carter's Little Liver Pills) après les repas et neutralisez les gaz. Elles adoucissent l'estomac aigre et acide, soulagent des gaz et stimulent la digestion.

L'estomac, le foie et les intestins seront purgés de leurs poisons, l'indigestion douloureuse disparaît et tout le système s'en trouve bien. Ne tardez pas. Commandez chez votre pharmacien un paquet de 25c de Petites Pilules pour le Foie Carter.

LA DÉCOUVERTE

(Suite de la page 7)

— Allons, allons Paul, ce sont des bêtises, tout ça. Ce que nous faisons pour nos enfants, c'est pour eux... et non pas en spéculant sur leur reconnaissance. Je serais au contraire bien désolée que la petite apprit que si elle a une plus belle dot qu'elle ne devrait c'est parce que depuis sa naissance je tricote deux heures chaque soir, en cachette, pour une entrepreneuse. Et toi, mon gros, est-ce que tu te flattes que, si tu as supprimé ton apéritif quotidien et que tu ne fumes plus qu'une cigarette, depuis vingt ans, c'est pour pouvoir grossir son petit capital? Mais non, voyons, ce que nous faisons chacun, c'est pour elle, pour qu'elle soit heureuse... ce n'est pas pour qu'elle nous en remercie...



— Bien sûr, bien sûr... Tout de même, il y a des jours, comme ce soir, tiens, quand elle a ses yeux, ses yeux qui ne nous regardent pas...

— Oui, dit la voix de la mère, assourdie soudain. C'est dur!

— Et puis, j'ai peur qu'elle ne tombe malade... Elle est si drôle, ces temps-ci!

— Oh! tais-toi, Paul, tais-toi! Quand je pense qu'il pourrait arriver quelque chose à cette petite je ne peux pas, vois-tu, je ne...

Derrière la porte, Nadette pleurait.

Elle pleurait à la fois de honte et d'une joie très douce. A pas légers, avec mille précautions, elle remonta l'escalier, rentra dans sa chambre, ferma le robinet du gaz...

Et tandis qu'elle rangeait avec soin toutes choses et remettait les fleurs dans un vase, près du portrait de sa mère, elle murmurait, vaincue et libérée à la fois par le plus beau sentiment de la terre.

— Qu'ils ne sachent pas... Qu'ils ne sachent jamais!...

Les Dernières Volontés

(Suite de la page 6)

accompagné là-bas sa dépouille. Mais je n'ai pu me résoudre à y rester. Le climat était trop rude. Mon petit et moi nous souffrions trop de la nostalgie du ciel bleu... Je suis revenue me fixer à Nice au printemps dernier. Eh bien! voilà, cette nuit, j'ai été réveillée par une sorte de tremblement de terre... Et à la clarté de ma veilleuse, j'ai vu mon mari debout au milieu de la chambre, parmi un amas de pierres, comme s'il avait emporté avec lui le toit de sa tombe pour m'écraser.

— C'est un cauchemar, madame, calmez-vous...

— Non... non... écoutez... Il m'a dit: "Il ne faut pas désobéir aux morts. Les morts sont plus forts que les vivants. Je viens chercher mon fils." Je me suis évanouie de frayeur, et en revenant à moi, je n'ai retrouvé que les pierres... une grande trainée qui va de la cheminée jusqu'au pied du lit. Elles sont encore là... Je vous les montrerai tout à l'heure pour vous prouver que ce n'est pas une hallucination, que je ne divague pas...

— Les pierres ne prouvent rien, madame, sinon que votre cheminée s'est effondrée sous la tempête qui fait rage depuis hier soir. C'est un accident courant. Mais vous avez reçu un choc nerveux que nous allons soigner... Resaisissez-vous, madame, raisonnez un peu...

— Non, docteur, je sais ce que j'ai vu et entendu. J'ai bien reconnu sa voix et son air implacable quand il exigeait quelque chose. C'était un homme terrible que lord Mac Fraser, très bon au fond sous une apparence glaciale, mais d'une violence de passion qui me faisait trembler. Si je l'ai épousé, moi, plébéienne et pauvre, ce n'est pas à cause de sa fortune ou de son titre, comme on l'a supposé dans mon entourage. C'est parce qu'il m'avait menacée de se tuer si je refusais de devenir sa femme, et je savais qu'il ferait ce qu'il disait. Alors... je vous ai répété ses paroles de cette nuit! Ecoutez, docteur, je suis décidée à lui obéir, à retourner à Elgin pour y vivre en recluse dans son manoir familial. J'en prends l'engagement devant vous en souhaitant qu'il m'entende. Mais le petit tousse et je me demande s'il est prudent, en plein hiver... Il vaut mieux attendre un peu, n'est-ce pas, le laisser

au moins se remettre de son rhume?... Ce n'est qu'un rhume pour le moment. Mais après ce qui vient d'arriver... je vous en prie, docteur, mon auto est en bas...

Je suivis cette malheureuse.

L'enfant qui n'avait qu'un rhume m'inquiéta tout de suite. J'ai connu des gosses de pauvres qui ont cette poitrine étriquée, ces membres grêles, ce teint de misère et qui résistent à tout. Mais les enfants de riches avec cette figure-là, je n'en donne pas cher. Je surveillais en vain celui-ci, il tombait d'un mal dans un autre. Il eut successivement de l'angine... de la bronchite... de l'entérite...

— Il est mort? demanda une auditrice.



— Oui, madame, l'enfant est mort. Mais ce n'est pas là le plus atroce. Pendant son agonie, j'ai dû faire interner sa mère après qu'elle eut reçu d'Ecosse une lettre... Son fondé de pouvoir lui mandait qu'il avait fallu effectuer d'urgence d'importantes réparations à la tombe de lord Fraser, descellée par un cyclone au cours de cette même nuit où...

— Oh! docteur! Et vous ne voulez voir là qu'une coïncidence!

— Certes, madame, une coïncidence dont les suites funestes prouvent qu'on ne saurait trop déplorer la faiblesse de certains esprits enclins à la superstition... Ignorez-vous qu'à chaque minute des ouragans sévissent simultanément sur plusieurs points du globe? Que trouvez-vous d'extraordinaire à ce que, dans le même temps, le vent ravage un cimetière du comté d'Elgin et ébranle une villa sur la promenade des Anglais?

Rhumes de Cerveau
Soulagés avec
des Vapeurs

L'inhalation des vapeurs le rend plus supportable, souvent l'améliore.

VICKS
VAPORUB
Pour Tout Refroidissement

Il Guérit sa Hernie

J'ai eu une grave hernie en soulevant une malle il y a plusieurs années. Les docteurs disaient que mon seul espoir de guérison était dans une opération. Les bandages ne me firent aucun bien. Enfin j'ai eu quelque chose qui m'a rapidement et complètement guéri. Les années ont passé et la hernie n'est jamais réapparue bien que je fasse un dur travail de charpentier. Il n'y eut ni opération, ni perte de temps, ni trouble. Je n'ai rien à vendre mais je vous donnerai la complète information relativement à la guérison totale que vous pouvez trouver sans opération si vous m'écrivez à moi, Eugène M. Pullen, charpentier, 82-D, Marcellus Avenue, Manasquan, N.-J. Découpez également cet avis et montrez-le à d'autres hernieux — vous pouvez sauver une vie ou tout au moins mettre fin à la souffrance d'une hernie ainsi qu'à l'ennui et au danger d'une opération.

SPHINCTERINE

Vous pouvez, dit un praticien distingué de Chicoutimi, empêcher votre enfant de mouiller son lit: vous avez à votre portée la SPHINCTERINE, — un remède qui a fait ses preuves. Après un mois de traitement, votre enfant sera débarrassé de son affliction.

SPHINCTERINE
CONTRE L'INCONTINENCE D'URINE.

Le remède efficace et inoffensif
Recommandé par la profession médicale. — Employé avec succès dans des centaines de pensionnats et d'hospices.

En vente dans toutes les pharmacies

SPHINX LABORATORIES REG'D - Québec

Distributeurs:
FARLEY-MYERS, LIMITED
914, rue Chenneville, MONTREAL.

SOYEZ POPULAIRE
APPRENEZ
LA MUSIQUE

Par correspondance la GUITARE HAWAÏENNE, TENOR BANJO, UKULELE. Nos cours simplifiés par la photographie, vous permettent de jouer votre instrument favori en quelques semaines. AUCUNE EXPERIENCE NECESSAIRE

Des milliers de gens qui ne connaissent pas une seule note ont appris avec facilité à jouer leur instrument favori.

INSTRUMENT GRATIS
Nous fournissons un magnifique instrument professionnel ABSOLUMENT GRATIS à nos élèves.

PAYEZ EN APPRENANT
Nos termes de paiements faciles rendent nos cours à la portée de toutes les bourses. Sur réception d'une carte postale nous vous enverrons tous les détails concernant l'instrument de votre choix. Ne manquez pas de dire quel instrument vous désirez apprendre en ECRIVANT A

Le Conservatoire de Musique Hawaïenne
74-9 RUE ST-JOSEPH
QUEBEC.



Vous serez fière de dire à vos amies que votre robe est teinte au Sunset — elles ne s'en apercevraient pas autrement

Aucune de vos toilettes n'aura l'air d'avoir été teinte à la maison. Tout ce que teint Sunset paraît neuf.



TEINTURES SAVON SUNSET
FABRICATION CANADIENNE

Catherine, Servante

(Suite de la page 8)

— Je ne le recevais que pour ne pas faire de la peine à votre oncle. Il ne m'était pas dû...

— Pas dû! Cependant vous serviez chez nous depuis trente ans! C'était pour gagner votre vie!

— Non, monsieur, c'était pour veiller sur le bonheur de mes deux maîtres. Eux partis, je n'avais plus rien à faire là-bas.

— Je comprends mais...

Un moment silencieuse, Catherine fourgonna le foyer de ses pincettes:

— C'est singulier, fit-elle, comme vous ressemblez à Monsieur quand il avait vingt ans...

— Vous vous en souvenez?

La question parut la surprendre.

— Si je m'en souviens!... Ah! tenez! je vais vous dire... des choses que... je n'ai jamais dites... qu'il vaut... peut-être mieux que quelqu'un sache avant que je m'en aille moi aussi.

D'une voix lente, coupée le silence, elle reprit:

— Autrefois... il y a bien longtemps, nous nous sommes aimés... votre oncle et moi. Oui, aimés. Nous étions très jeunes; lui élève de Poly-

gue vie, de partir ensemble, loin, très loin.

"Un soir, il vint loyalement me dire:

"— Catherine, veux-tu porter mon nom? Je veux que tu sois ma femme.

"Je le regardais dans le fond des yeux. Il semblait sincère. Je refusais pourtant.



"Oui, je refusais! J'avais eu dans ma tendresse cet horrible courage: réfléchir, et j'avais compris que devenir la femme de cet homme chéri des siens, au seuil d'une brillante carrière, ce serait gâcher sa vie à jamais.

"J'ai bien souffert, mais je l'aimais assez pour préférer son bonheur au mien. Il ne tarderait pas à m'oublier sans doute que, peu après, je vins lui dire:

"— J'étais folle, je ne vous aime pas.

"Il eut de la peine à le croire, mais à force d'indifférence, j'arrivai à le convaincre. Notre liaison ne fut pour lui que le souvenir d'une équipée d'étudiant... dont il plaisantait avec moi."

— Vous êtes restée, pourtant, Catherine!

— Oui! Je suis restée. J'avais peur qu'une autre femme vint dans sa vie, une qui n'aurait pas le courage de faire ce que j'avais fait...

"Et puis c'était un grand enfant qui avait besoin d'être un peu gâté...

"Je l'ai gâté toute sa vie. Il n'y avait qu'un moyen pour cela: être sa servante, me dévouer pour lui. C'était encore lui exprimer un peu l'affection que je lui portais.

"Et j'eus cette joie de voir que mon sacrifice ne devait pas être vain. Il devint un grand homme, un grand savant.

"Un jour il se maria avec une femme digne de son nom.

"Elle aussi m'eut pour servante dévouée et fidèle. Ne fallait-il pas accomplir ma tâche jusqu'au bout!..."

Catherine fourgonnait la cheminée, le dos courbé, les mains sur ses genoux, comme lasse, bien lasse...



technique, moi domestique chez sa mère. Il paraît que j'étais jolie. Votre oncle me le disait, du moins, mais moi ce n'était pas pour ces compliments-là que je l'aimais. Mon affection n'avait qu'un désir: faire son bonheur. D'abord je crus que ce bonheur serait de m'avoir pour compagne toute une lon-

Des beaux romans!

Toujours des beaux romans!!!

La Revue Populaire

DE NOVEMBRE

Contiendra un magnifique roman:

"L'Etreinte du Passé"

Par HENRI ARDEL

Retenez-le d'avance chez votre dépositaire

Un abonnement d'un an à la *Revue Populaire* constitue un cadeau très apprécié.

COUPON D'ABONNEMENT

La Revue Populaire

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____

POIRIER, BESSETTE & CIE,
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

Chez tous les dépositaires
15 SOUS
le numéro

L'ANGLAIS
enseigné par
GRAMOPHONE



Disque Gratis!

Avec le gramophone vous apprenez à parler anglais sans effort, tout comme vous retenez un air de musique. Pour vous en convaincre, demandez par ce coupon

.....UN DISQUE GRATUIT.....

Nom Age

Adresse

LA CIE DES COURS PAR CORRESPONDANCE, 421 Ave Viger, Montréal L. S.

GASTON et GEORGES

LES GARÇONS
de la
DOW



When good fellows
get to-gether

C'EST

La Bière

Dow

Old Stock

La Reine des Bières





**PAR RADIO
PAR DISQUES**

**BRUNSWICK ASSURE
"REPRODUCTION FIDÈLE"**

Radio
avec Panatropé
Brunswick
Modèle 32
(illustré)

\$350.00

(sans lampes)

Fabriqué au Canada

BRUNSWICK RADIO
OF CANADA, LIMITED

Filiale de Warner Bros.
Pictures Inc.



Avec la netteté vraie d'un Stradivarius, le Radio Brunswick vous apporte la musique exactement telle qu'irradiée par l'artiste. Et pour rendre les possibilités de votre divertissement illimitées, Brunswick vous permet d'entendre constamment à votre gré vos auteurs favoris classiques ou modernes, reproduits avec cette perfection que seuls les disques Brunswick et le Panatropé Brunswick peuvent produire.

Rien ne manque donc à votre programme de divertissement, — Brunswick vous assurant une *Reproduction Fidèle* sur son nouveau et superbe Radio avec Panatropé.

Le gracieux cabinet, fait de loupe de noyer, spécialement préparée et choisie, a été créé au Canada par Brunswick

— qui depuis 85 ans forme des ébénistes de toute première valeur.

Ce Radio est muni — d'un châssis complètement protégé; — d'un Cadran Unisélecteur propre au seul Brunswick, mettant le fonctionnement entier de l'appareil sous le contrôle d'une seule main; d'un Contrôle du Ton vous permettant d'obtenir le ton exact qui vous paraît le mieux approprié au genre de programme à recevoir.

Il vous est facile de juger par vous-même de cette perfection de *Reproduction Fidèle* dont nous parlons: — il vous suffit de visiter un marchand de Brunswick aujourd'hui et d'entendre les disques Brunswick reproduits sur ce Radio avec Panatropé: vous pourrez alors pleinement apprécier cette merveille de *Reproduction Fidèle* que Brunswick vous apporte.

RADIO AVEC PANATROPE

Brunswick